

DG
A

G-E

||

+ 152158

C. 1191318

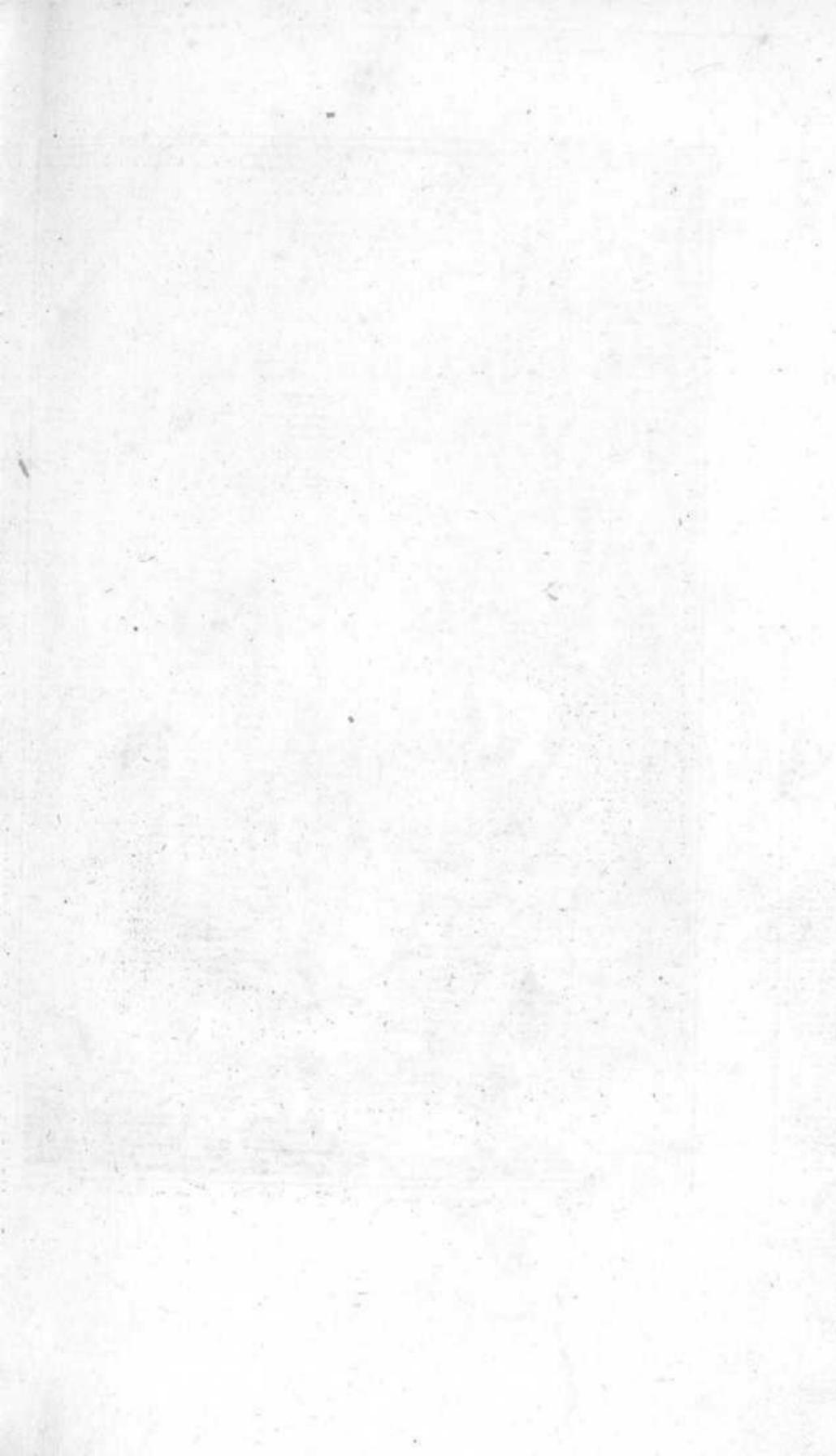
CHRISTOPHE
COLOMB,
OU
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
POËME.



CHRISTOPHE
COLUMB
O.V.
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE
POÈME



R. 116251





Nél. Chalco. inv.

J. B. Villiard. sculp.

CHRISTOPHE
C O L O M B,
O U
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
P O È M E.

*Magna quidem, sacris que dat precepta libellis,
Viltris fortuna sapientia. Juu, Sat. XIII.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ MOUTARD, Libraire de Monsieur le Cardinal,
rue des Augustins, vis-à-vis le Palais National.

M D C C X I I I

Avec Approbation & Permission du Roi.



Richard Ford

CHRISTOPHE
C O L O M B,
O U
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
P O È M E.

*Magna quidem, sacris quæ dat præcepta libellis,
Victrix fortunæ sapientia. . . . Juv. Sat. XIII.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE,
quai des Augustins, près du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXIII,
Avec Approbation & Permission du Roi.

CHRISTOPHE
COLOMB
OU

L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE
POUR LA PREMIÈRE FOIS

Moyen guider, Jaccis que las poveros libris.
Vistes Jaccis Jaccis... Jov. 20. XIII.

PREMIÈRE PARTIE



A PARIS,

Chez Moutard, Libraire de Madame la Dauphine,
quai des Augustins, près du Pont St. Michel.

M DCC LXXIII
Avec Approbation & Permission du Roi.



P R É F A C E.

JE ne me suis point dissimulé la témérité de mon entreprise. Oser , sans être Poëte , enfanter un ouvrage de près de douze mille vers, l'exposer au grand jour de l'impression, le rendre public ; & quel ouvrage encore ! un Poëme , c'est-à-dire , ce qu'il y a de plus délicat en littérature : n'est-ce point une extravagance ? Je m'attends bien qu'on ne me fera nulle grace sur l'entreprise , l'exécution , ni le motif. Ce n'est point pour m'excuser auprès des Lecteurs , que j'ose aussi dire que l'ennui m'a tenu lieu d'Apollon & des Muses, dans la conduite de l'ouvrage que je leur présente. Rien n'est pourtant plus vrai. On fait que Juvénal a prononcé que la colere pouvoit suppléer en Poésie au défaut de la nature : le paradoxe d'y substituer l'ennui m'étoit réservé : heureux , si ce mot seul ne répand point un plus grand

ridicule sur moi & sur mon ouvrage !

Voici l'énigme expliquée. J'ai fait, pour expier mes péchés, un assez long séjour à S. Domingue ; je m'y suis trouvé accablé de la plus cruelle infortune, en butte à mille horreurs qu'il seroit inutile de détailler ici : c'est durant le regne de ce long exil, que ne sachant que faire pour me défennuyer, il me vint en pensée de célébrer le Héros du Pays, en qui je voyois trop de conformité avec ce que l'on me faisoit éprouver, pour ne m'y pas sentir encouragé comme malgré moi. Livré souvent à mes propres réflexions, sans secours contre le désespoir que la seule fermeté d'ame dont je suis redevable à l'Être suprême, j'ai cru ne pouvoir mieux m'occuper qu'en chantant ses louanges, & le faisant d'une manière qui rendit plus sensible la bonté qu'il a d'être toujours notre soutien dans l'adversité. Il m'a semblé que le sujet de la *Colombiade* renfermoit précisément tout ce que je cherchois pour ma consolation.

P R É F A C E.

En effet , la découverte d'un Nouveau-Monde fait trop d'honneur à la mémoire du grand homme que je célèbre , pour n'en pas attribuer la cause au souverain Moteur de toutes choses. Le plan que je m'en suis formé , est peut-être le plus beau qu'on ait encore conçu sur pareille matière : malheureux , sans doute , de l'avoir su mal exécuter ! Je ne cacherai point que l'amour-propre souffre un peu de me voir obligé d'en convenir ; mais je sens trop qu'il eût fallu des talents bien supérieurs aux miens , afin de venir à bout d'une entreprise aussi forte. Ce n'est point là le détour d'une fausse modestie , à laquelle toute sorte de langage convient , pourvu qu'il mene au but ; c'est une conviction intime de mon incapacité.

S'il arrivoit cependant , contre mon attente , que le Public indulgent rencontrât quelque satisfaction à lire cet ouvrage , qu'on daignât m'y faire appercevoir des beautés & des défauts , je me porterois , avec tout le zele dont je suis capable , à corriger

un Poëme que je n'avois entrepris que par amusement. L'usage que j'ai fait des grandes vérités de la Religion Chrétienne, effectivement assez rarement employées dans les ouvrages de poésie de nos jours, pourroit-il m'attirer quelque droit à l'estime des honnêtes gens? Je ne sens que trop que cela ne suffit point pour faire lire un ouvrage d'un volume si considérable! j'aurois désiré le rendre plus court de beaucoup; soit insuffisance de ma part, soit que mon plan ait embrassé des matieres trop vastes, il ne m'a pas été possible de le raccourcir, sans nuire (au moins dans ma façon de penser) à l'ensemble du tableau que j'ai osé peindre, tout mauvais Peintre que je suis. Les détails où je suis entré, presque tous pris de l'histoire ou de la nature du sujet, me semblent si étroitement liés entr'eux, que je crois qu'on n'en peut rien retrancher, sans faire tort au reste.

Autant de Chants ou Livres qu'en contient l'*Illiade*, ne seroient-ils point seuls suffisants pour rebuzer un Lecteur, même infatigable,

dans un siècle, sur tout, où l'on ne veut que des lectures amusantes & superficielles ? Les longs écrits sont passés de mode. Or, combien en seront par-là détournés de me lire, n'oseront s'engager dans une lecture qu'ils penseront ne pouvoir jamais achever ? Cet ouvrage demande pourtant qu'on le lise en entier, avant que d'en porter son jugement. Voilà ce qui m'a même empêché de ne consulter personne avant de le produire au jour. L'esprit léger & frivole du temps m'auroit bientôt arrêté, & décidé sur un vers profane ou sur un mot suranné, que ma pauvre *Colombiade* ne valoit pas la peine d'être lue. Delà seroient nés d'avance une foule de dégoûts, que l'on auroit eu soin de répandre contre l'ouvrage & contre l'Auteur. Je l'ai compris, & je me suis déterminé à en user ainsi, au hasard d'encourir une disgrâce plus éclatante & plus complete. Ce que je puis assurer : les épisodes, si communs dans les Poèmes anciens & modernes, qui en prennent souvent la majeure partie sans

fervir de rien au sujet, défaut dont ne font point exempts ceux du divin Homere, n'ont point occasionné la longueur du mien. J'y conduis mon Héros comme par la main, depuis le premier Chant jusqu'au dernier; il est toujours présent; c'est lui qui agit, ou pour qui l'on agit; il est l'ame & le ressort de tout ce que j'y fais mouvoir; c'est lui qui parle, ou à qui l'on parle; enfin, il n'est perdu de vue nulle part, ce qui ne s'étoit, peut-être, encore point vu dans aucun Poëme. L'unique épisode que je me sois permis, est la passion que je prête à mon Héros pour une Princesse, fille du Cacique *Caonabo*, laquelle y répond par un amour tendre, vertueux & parfait. J'avois besoin de cette supposition permise, afin d'en tirer des préceptes qui combattissent les dérèglements des gens de la suite de *Colomb*, auxquels l'opinion vulgaire applique l'origine d'une affreuse maladie, qui ne s'est que trop répandue en Europe.

L'Histoire de S. Domingue, du Jésuite

Charlevoix, m'a fourni presque tous mes matériaux : je n'ai fait qu'ajuster à ma fantaisie, & au plan du Poëme, ce que cet Historien raconte d'intéressant touchant l'expédition célèbre de *Christophe Colomb*. Un vieux Pilote, mort chez lui aux Isles Canaries, a long-temps passé pour lui avoir fait naître l'idée de ce grand voyage, auquel est due la découverte de l'Amérique; je transforme ce Pilote en un Ange revêtu de la forme humaine, envoyé par le Très-Haut pour instruire *Colomb* du dessein conçu par la Sageffe incréée : je rends compte des raisons que Dieu avoit de nous faire connoître ces nouvelles Contrées, du motif même qu'il avoit eu de nous les cacher jusqu'à ce temps : tout cela est fondé sur une morale pure, instructive ; je me suis étudié en tout à donner les plus belles leçons, persuadé que le but du Poëme doit être de rendre les hommes sages & vertueux. C'est même l'idée qu'en avoit le Paganisme. L'exemple de *Colomb*, qui a eu tant de traverses à essuyer, dans cette en-

treprise à jamais mémorable , fait voir qu'avec de la constance on vient à bout de tout , & qu'on surmonte les difficultés les plus épineuses. Y eut-il, en effet , jamais voyage plus périlleux que le sien ? Obligé de percer le premier un espace immense de Mers inconnues , pour chercher des Terres nouvelles qu'on crut long-temps n'exister que dans son imagination ; aussi quels obstacles ne rencontra-t-il point auprès des Princes auxquels il s'adressa ! Je le fais promener dans toutes les Cours de l'Europe , où l'histoire dit que lui & son frere se présenterent ; ce qui me procure l'occasion de toucher en passant , mais légèrement , les événements de ces temps-là. Ces digressions pourroient-elles ne pas plaire ?

Les fictions où je me suis livré , sont assorties au sujet , qui , selon moi , est grand & noble : je ne les ai point poussées au-delà d'une imagination sage , réglée ; j'y aurois cependant trouvé bien plus de matières que dans l'*Orlando furioso* ; tout

étoit neuf ici , tout offroit un champ vaste au dérèglement de l'imagination. Je fais que le merveilleux fait l'essence du Poëme , qu'il en forme le tissu , qu'il en est la base ; aussi l'ai-je employé , mais rectifié avec prudence : si j'ai mis en œuvre les Démon , je n'en ai emprunté les caracteres que d'après le Christianisme , qu'il falloit que j'annonçasse ; ainsi cet ouvrage pourroit justement être intitulé , *la Foi portée au Nouveau-Monde*. On se doutera pourquoi je l'ai supprimé. Si je ne me fers pas de ce titre , l'objet n'en subsiste pas moins. Au surplus , & indépendamment de cette cause , quoi de plus digne d'élever le cœur & l'esprit , que ce que je suppose en commençant ! Que Dieu sépara la partie moderne de l'Univers pour savoir si les hommes s'y conserveroient meilleurs , mais que s'étant convaincu qu'ils y étoient tout aussi méchants , il leur permit alors de nous connoître & de vivre avec nous ; se réservant de les punir , ou de les récompenser , selon qu'ils se comporteroient bien

ou mal. Delà sortent des incidents riches, que je me persuade neufs, comme sont mes deux derniers Chants où j'ai personnifié la VÉRITÉ, la RELIGION, la JUSTICE, attributs inséparables de la Divinité. On jugera si j'ai bien exécuté ce morceau, & si l'histoire des Colonies Européanes que j'y trace, répond à la majesté du sujet: ce n'a point été l'endroit le moins pénible de mon ouvrage, les connoisseurs en conviendront. Je dois aussi dire que les nombreux détails où l'étendue de mon plan m'a contraint d'entrer, n'ont pas été moins difficiles, se prêtant peu aux tournures poétiques; ils exigent donc beaucoup d'indulgence? J'ai encore été forcé de répandre des notes un peu longues, assez proches les unes des autres, parce qu'il me falloit éclaircir le texte, dont la poésie ne permettoit que de légères ébauches.

Je ne dois pas moins demander grace pour le mécanisme des vers, genre d'écrire auquel je suis peu accoutumé. Après le chef-d'œuvre de l'Auteur de la *Henriade*,

qui peut espérer d'atteindre aux graces, à la sublimité de sa versification? La juste crainte de n'en pouvoir approcher, m'avoit presque d'abord déterminé à composer en prose. Je ne me suis décidé pour les vers, qu'après avoir réfléchi qu'un Poëme ne sauroit être dans ce style malgré quelques exemples du contraire. Le *Mexique conquis* en est une preuve récente; on est généralement convenu que l'Auteur auroit mieux fait d'employer la versification: j'ai voulu me conformer à cette idée reçue chez tous les Peuples de la Terre, qu'un Poëme doit être en vers. Je crains bien qu'on ne m'objecte qu'en ce cas il ne me falloit travailler ni en l'un ni en l'autre genre!

J'avois fini cette Préface, & l'ouvrage même depuis long-temps, quand les Journaux m'ont informé que je venois d'être prévenu par une Dame accoutumée à réussir dans tous les genres de littérature, où il lui plaît d'exercer son esprit. Nourrie de la lecture de *Milton*, qu'elle a osé mettre en vers français, & dépouiller, peut-être

avec fruit, de ses longueurs justement reprochées, que ne devois-je point appréhender d'un si funeste contretemps ! Ma résolution étoit prise d'ensevelir mon Poëme dans un éternel oubli, lorsqu'ayant lu la *Colombiade* imprimée, j'ai vu que nous nous sommes si peu rencontré Madame *Du Boccage* & moi, qu'à l'exception du titre il n'y avoit pas la plus légère ressemblance entre nos deux ouvrages ; ainsi, en changeant le mien, comme j'en ai pris le parti, il ne nous restera plus de commun que le sujet.

J'ajouterai ici qu'un heureux hasard m'avoit procuré à S. Domingue, sur le point d'en partir, un Artiste dont le nom n'est point inconnu à Paris ; le sieur *Noël Challe*, Peintre habile, m'a fourni des dessins capables de dédommager ceux qui se feroient peut-être plaints d'avoir acheté mon Poëme sans cet ornement ; j'en avois d'autant plus volontiers fait les frais, que je fais combien l'on aime aujourd'hui les Livres embellis par la gravure. Étant sur

les lieux, j'avois moins eu de peine à faire saisir mes idées au Dessinateur, & je m'affurois d'avance que l'exécution n'en déplairoit point. Les arbres & les fruits étoient d'après nature. Le temps & la dépense, ne vendant point ce qui m'a tenu lieu de délassément, m'empêchent d'ornementer cette première édition.



ARGUMENT

DU

PREMIER CHANT.

L'ÉTERNEL leve le rideau qui déroboit la connoissance de l'avenir, & découvre ce qui va se passer. Discours du Très-Haut, au sujet de la nouvelle découverte. Un Ange se revêt de la forme humaine : sous la figure d'un vieux Pilote, il vient se présenter aux yeux de Colomb retiré dans une Isle des Canaries. Entretiens entre l'Ange & Colomb. Le Génois exerce l'hospitalité envers lui, & le mene dans sa maison qui ne respiroit ni le luxe, ni l'abondance. Conseils qu'il reçoit de l'Inconnu.



COLOMB,

Page 101. (Note 1) ...
Page 102. (Note 2) ...
Page 103. (Note 3) ...

Page 104. (Note 4) ...
Page 105. (Note 5) ...
Page 106. (Note 6) ...

Page 107. (Note 7) ...
Page 108. (Note 8) ...
Page 109. (Note 9) ...

Page 110. (Note 10) ...

ERRATA.

P R E M I E R E P A R T I E.

- PAGE 10, (Note 1) *tous*, lisez, *toutes*.
Page 65, Vers 21, *Il arriva*, lisez, *Il arrive*.
Page 66, (Note 1) *en fumée*, lisez, *enfumée*.
Page 195, (Note) avant dernière ligne, *remplie*, ajoutez, *de*.
-

D E U X I E M E P A R T I E.

- Page 72, (Note) *l'aïeul*, lisez, *l'aïeule*.
Page 170, (Note 1) *d'Yaque*, lisez, *d'Yaqué*.
Page 171, Vers 15, *découvrir*, lisez, *découvert*.
Page 194, (Note 1) *mettez un point & une virgule après Virgile*.
Page 213, (Note 1) ligne dernière, *victimes*, ajoutez *humaines*.
Page 259, Vers 5, *est*, lisez, *&*.

Il est échappé beaucoup de fautes de ponctuation, auxquelles le Lecteur est prié de suppléer.



C O L O M B,
P O È M E.

CHANT PREMIER.

J E chante cette Terre, en nouveautés féconde,
A qui l'on a donné le nom de NOUVEAU-MONDE;
Ce grand événement qui passoit tout espoir,
Et qu'un simple mortel osa seul concevoir:
Pour la fertile Europe, heureuse découverte!
Qui fait notre richesse, encor plus notre perte;
Par qui dans nos climats le luxe est introduit,
Source de mille maux où toujours il conduit,
D'un État ébranlé fut la marque certaine,
Annonce ses malheurs, & sa chute prochaine....

MAIS, Muse, où portes-tu mon esprit & mes vers?
Raconte-moi plutôt ces miracles divers,

Tant de fameux succès, fruits de cette entreprise
 Qu'offrit un siècle utile à l'Europe surprise (1):
 Dis, comment réussit un si hardi projet;
 Quel en étoit l'Auteur, & quel en fut l'objet;
 Par quels ressorts cachés, inconnus à ceux-mêmes
 Qui furent l'instrument de ses desseins suprêmes,
 Dieu voulut découvrir à nos sens étonnés,
 Des Pays si long-temps déserts, abandonnés;
 Et de tous les trésors que la Terre y renferme,
 Lever le sceau pour nous, marquer enfin le terme.

PEUT-ÊTRE vouloit-il éprouver nos besoins,
 Voir jusqu'où pour ces biens iroient nos moindres soins;
 Et, sur un tel principe arrêtant sa justice,
 Préparer à nos cœurs, ou faveur, ou supplice?

LAISSONS à la Morale un tel raisonnement.
 Viens, Muse, inspire-moi sur cet événement.
 Ce que la Poésie a de plus agréable,
 Doit embellir le fonds d'un sujet mémorable:
 Il n'en fut point encor, où se retrouve mieux
 Le pinceau le plus noble & le plus gracieux;
 Le naturel s'y peint par des couleurs brillantes,
 Se prête de lui-même aux images riantes;
 Tout y retrace enfin le plus beau coloris:
 Daigne écouter mes vœux; je commence à ce prix.

(1) Le quinzième siècle est, en effet, celui où commença la renaissance des Lettres & des Beaux-Arts; que les Huns, Goths, Vandales, & autres barbares avoient plongés dans l'oubli, d'où Charlemagne les retira, mais qui y retomberent encore après lui.

L'ÉTERNEL, consultant sa sagesse profonde,
 Crut devoir du cahos tirer la Terre & l'Onde,
 Les autres Éléments qui forment l'Univers ;
 Créa des Animaux & les Hommes pervers :
 Ces derniers, parvenus aux plus horribles crimes,
 Du céleste courroux devinrent les victimes,
 L'Éternel souleva, dans sa juste fureur,
 Les eaux qu'il destinoit à faire leur bonheur,
 Ils furent submergés ; & cette race impie
 Éteignit dans les flots son exécration.
 Une famille seule entre tous les humains,
 Levant alors au Ciel ses innocentes mains,
 Mérita grace aux yeux de ce Juge équitable,
 Toujours propice aux bons, aux méchants redoutable.
 Il lui permit, touché d'un sort si rigoureux,
 De peupler de nouveau ce Monde malheureux :
 Mais il en sépara cette partie unique,
 Qu'on appella depuis du nom de l'AMÉRIQUE.

LE Maître des Destins, dans ses sages décrets,
 Mit cet événement au rang de ses secrets ;
 Non qu'il voulût par-là, de mortels dépouillée,
 Que cette Région ne fût jamais peuplée :
 Il en laissa le soin au caprice des temps ;
 Elle dut au hasard ses premiers habitants.
 Dieu vouloit seulement qu'elle fût ignorée
 Jusqu'au moment marqué par sa bouche sacrée,
 Jusqu'après avoir vu si cette Nation
 Sauroit se garantir de la corruption ;
 Si, l'ayant sequestrée au reste de la Terre,

Qui faisoit aux vertus une éternelle guerre ,
 Elle n'en prendroit point des sentiments plus purs,
 Mais ces moyens bientôt lui parurent peu sûrs ;
 Il prononça ces mots : *L'homme est par-tout le même ;*
Abandonnons l'espece à son erreur extrême ,
Elle ne vaut aucun de mes soins bienfaisants :
Je la livre au plutôt à ses affreux penchants.
Qu'ils se connoissent tous , & se revoient ensemble ,
Puisqu'un cœur corrompu les lie & les rassemble :
Je ne les retiens plus , ils ont leur liberté ;
Qu'ils suivent désormais leur propre volonté.
Maîtres du châtement , ou de la récompense ,
Leurs actions un jour régleront ma vengeance.

AINSI parla l'Esprit qui meut tout l'Univers.
 On entendit sa voix jusqu'au fond des Enfers :
 C'est delà que sortit un violent murmure ,
 Dont la cause inconnue ébranla la nature ;
 Le Globe en tressaillit : la Mer , loin de ses bords ,
 Au milieu des forêts roule ses poissons morts ;
 Tous les Fleuves surpris reculent vers leurs sources ;
 Les Astres lumineux s'arrêtent dans leurs courses ;
 Le tonnerre en éclats , fondant de toutes parts ,
 Saisit , glace d'horreur tous les humains épars ;
 Ils ne savent où fuir la colere céleste ,
 Tout semble pour leur vie également funeste ;
 La terre qui paroît se dérober sous eux ,
 L'eau , les bois , les rochers & les monts sourcilleux ,
 On craint que du néant la nature tirée ,
 Par un arrêt du fort n'y foit encor rentrée :

Les humains prosternés, attendant le trépas,
Connurent le péril, mais ne changerent pas.

CEPENDANT au séjour que l'Éternel habite,
On vit, comme ici-bas, d'une crainte subite,
Les Esprits bienheureux frappés à cet aspect ;
Un silence profond annonça leur respect :
Inclinés à ses pieds, courbés devant son trône,
Que leur troupe innombrable en tout temps environne,
Ils attendoient l'effet de l'Oracle divin.
Mais ce Dieu n'a jamais prononcé rien en vain !
Leur attente se vit tout-à-coup satisfaite,
Et le destin en fut lui-même l'interprete.
Dieu leva le rideau qui cachoit l'avenir,
Montra comme il alloit sur le champ nous punir,
Étancher de nos cœurs la soif insatiable ;
Par des biens dont l'appât séduisant, incroyable,
Serviroit à nous rendre encor plus criminels.
« Tremblez à cet Oracle, infortunés mortels !
» Le Très-Haut vous soumet à des travers étranges ;
» Évitez-en le piège, en chantant ses louanges :
» Il vous sera permis de fléchir ses rigueurs ».
C'est ainsi que parloient, dans leurs célestes chœurs,
Ces bienheureux Esprits qui le voient face à face,
Et qui veillent sur nous, malgré notre disgrâce.

MUSE, c'est à présent que j'ai besoin de toi.
Réveille mon esprit tombé sous tant d'effroi.
Ranime, de tes traits les plus certains de plaire,
Un dessein que plusieurs jugeront téméraire :

Emprunte, s'il le faut, l'éclat des fictions :
Mets en jeu pour le coup toutes les passions.
Je te permets d'orner un sujet favorable ,
De tout ce que fournit , ou l'Histoire, ou la Fable ;
Livre-toi sans réserve. Un chef-d'œuvre de l'Art
N'est la plupart du temps que l'effet du hasard.
L'aveugle opinion régla tout chez les hommes :
En est-on moins exempt dans le siècle où nous sommes,
Où tout ce qui nous plaît passe pour excellent ?
Voilà ce qui décide aujourd'hui du talent !
Le Chantre d'Iliou n'a que de vieilles graces,
Ce seroit mal choisir que de suivre ses traces ;
Si le pieux Énée a mieux été chanté,
Il peche, en plus d'un lieu, par un autre côté ;
Lucain dans la Pharsale a fait une gazette ;
D'autres n'ont écouté qu'une verve indiscrette,
Chantres fastidieux, modernes Écrivains,
Ils ont mêlé par-tout la farce avec les Saints ;
Celui du Grand Henri, suivant son seul génie,
Célebre son Héros d'une grace infinie :
Tout est beau, tout est noble en ses descriptions ;
Il a su captiver toutes les Nations.
Imitons, s'il se peut, un aussi bel exemple.
Je n'invoque que lui ; c'est lui que je contemple :
Puisse-t-il m'inspirer ces immortels accents,
Qui pour tous ses lecteurs ont des attraits puissants,
Ces charmes répandus sur les sujets qu'il traite !
Soit que sa Muse aisée embouche la trompette,
Ou qu'il daigne chauffer Cothurne & Brodequins,
La moindre fleur qu'il touche est de l'or dans ses mains.

Devois-je perdre haleine, & rester en arriere,
 J'aurai toujours l'honneur de courir sa carriere.

APRÈS que l'avenir eut passé sous les yeux,
 Des Agents du Très-Haut, Ministres glorieux,
 Qui, sans cesse employés dans les airs, sur la terre,
 Remplissent en tous lieux un ordre salutaire;
 Que chacun d'eux eût lu, dans l'important tableau,
 Ce qu'il contribueroit au spectacle nouveau:
 Car ces Êtres divins, pures intelligences,
 Prennent, quand il leur plaît, différentes substances;
 Leurs corps aériens, subtilement formés,
 Ressemblent quelquefois à des corps animés;
 Nous nous trompons souvent quand ils daignent paroître.
 Saül en voyoit un sous les traits du Grand-Prêtre (1).
 Sans doute en voyons-nous mille autres tous les jours.
 De la nature entiere ils dirigent le cours;
 A leur pouvoir immense il n'est rien d'impossible.
 Ils empruntent tantôt une forme visible,
 Et tantôt, se cachant sous un songe trompeur,
 Ils nous tracent toujours des leçons de bonheur.
 Nous n'en profitons pas. Notre infortune amere
 Veut que tous leurs avis soient traités de chimere;
 Et, pour comble de maux! le destin a permis
 Que nous eussions encor d'aussi forts ennemis,
 Dont le penchant au mal égale la puissance:
 Esprits, comme eux, formés de pareille substance,
 A nous nuire sans fin, en naissant condamnés,
 Et par qui sur le bien nos yeux sont fascinés;

(1) L'ombre de *Samuël*, évoquée par la *Pythonisse*.

D'autant plus dangereux dans leur malice extrême,
Qu'ils font prendre souvent le mal pour le bien même !

Ces Anges bienfaisants volent par les chemins,
Que leur avoit prescrit le livre des destins :
Les uns, pour accomplir un merveilleux ouvrage,
Descendent vers la terre entourés d'un nuage ;
Les autres vont calmer & les vents & les flots,
Et rendre l'espérance aux pâles Matelots,
Tous ont leur fonction dans cette grande affaire.
Un seul étoit chargé du célèbre mystère ;
Il devoit à quelqu'un apprendre ce secret :
Qu'il étoit sur les mers un pénible trajet,
Qui, pouvant nous mener à des terres nouvelles,
Satisferoit bientôt nos âmes criminelles,
Par des trésors sans nombre, aisés à ramasser,
Et que tous les desirs ne sauroient épuiser.

L'AGENT part, revêtu de l'humaine nature ;
Il prend d'un vieux Pilote & l'air & la figure,
Ce ton persuasif qui réussit toujours,
Qui fait l'essentiel & l'âme du discours.
Il arrive, en suivant l'ordre des destinées,
Aux lieux jadis nommés les *Isles fortunées* (1) :
Les Grecs & les Romains les connurent, dit-on ;
Elles obtinrent d'eux ce magnifique nom.
Les révolutions qu'elles ont éprouvées,
Tantôt disparoissant, & tantôt retrouvées,

(1) Les *Isles Canaries* ont anciennement porté ce nom. Voyez ce qui en est dit dans les premiers Géographes. Colomb s'étoit retiré dans l'une de ces Isles, & c'est où il conçut son fameux projet.

Nous les rendront aussi fameuses à jamais.
 Elles brillent, sur-tout, dans les fastes français.
 Un Neuftrien (1) s'est vu le Seigneur & le Maître
 De ces riches Pays dès qu'il put les connoître.
 Si la France eût alors connu ses intérêts,
 Son commerce naissant faisoit d'heureux progrès,
 L'Europe eût enrichi ses diverses Provinces.
 Mais le Ciel réservoir ce bonheur à des Princes
 Beaucoup plus éclairés que qui régnoit pour lors!
 Savoit-on qu'un État doit tirer du dehors
 Ces secours décisifs, soutiens de sa puissance,
 Et qu'il est moins que rien sans l'utile abondance?

UN Prince dans l'Europe en étoit convaincu :
 Heureux pour ses sujets s'il eût long-tems vécu (2) !
 Il avoit acheté des Pays si fertiles ;
 A l'abri de son nom tous y vivoient tranquilles.
 Cet Art, qui fit ensuite une distinction
 Des Peuples étrangers d'avec la Nation ,
 Par où s'est signalé la saine politique
 D'un Peuple qui le mit le premier en pratique (3),
 Ignoré dans ces Ports où tout étoit reçu,
 N'y troubloit point la paix du Commerçant déçu :

(1) Un Gentilhomme Normand, nommé *de Bettancourt*, s'est vu Souverain de ces Isles ; il ne fut point soutenu par la France, & se vit contraint de céder ses droits. Voyez ce que dit de lui le célèbre *de Thou*.

(2) C'étoit le Prince *Henri de Portugal*, dont l'Histoire fait une si honorable mention. Voyez encore ce qu'en dit *M. de Thou*.

(3) L'Espagne qui imagina la première d'exclure toutes les autres Nations, du commerce avec ses Colonies,

On y négocioit toujours fans défiance ;
 Le plus léger tribut tenoit lieu d'affurance ;
 La seule bonne foi, méconnue aujourd'hui ,
 Protégeoit les Marchands & leur servoit d'appui (1).

L'ENVOÏÉ du Très-Haut, dans l'une de ces Isles,
 Y fait choix d'un Marin entre les plus habiles.
 Celui sur qui l'Esprit devoit jeter les yeux,
 Étoit un homme adroit, savant, ingénieux :
 Il naquit dans les murs de la superbe Gênes,
 Dont la gloire égala les plus beaux jours d'Athènes,
 C'est dans son sein qu'il prit cet amour pour les Arts,
 Qui le soutint depuis au milieu des hasards :
 Il en eût illustré sa nouvelle Patrie,
 Sans le peu de retour de l'ingrate Ibérie (2).
 Décidé pour la Mer, au sortir du berceau,
 Il excelloit dans l'Art de conduire un vaisseau ;
 La Navigation, alors fort peu connue,
 N'étoit qu'une science inculte, sèche, nue :
 Dans de si doctes mains elle changea bientôt,
 Et, peut-être sans lui, son vol seroit moins haut.
 Il en étudia toute l'économie,
 La Bouffole, les Vents, les Mers, l'Astronomie ;

(1) Ces Isles furent d'abord ouvertes à tous les Nations maritimes, qui, en payant un droit modique, y trafiquoient librement ; ce qui ne dura que jusqu'au temps où les Espagnols s'en emparerent.

(2) Il n'est pas bien décidé que Colomb fût natif de la ville de Gênes, mais il n'est point contesté qu'il étoit Génois : n'ayant pu faire goûter son projet dans sa Patrie, il passa en diverses Cours & ne réussit qu'à celle de Castille où il se fixa ; ce qui ne l'empêcha point d'essuyer des disgrâces longues & fâcheuses. Ses succès inouis lui méritoient pourtant d'autres traitemens !

La manœuvre sur quoi roulent tous les ressorts
 Qui font si bien mouvoir cet insensible corps,
 Cette lourde machine à nulle autre semblable,
 Et qui plus on la voit, plus elle est admirable.

COLOMB (c'étoit le nom de l'homme industrieux
 Choisi par l'Envoyé du Monarque des Cieux)
 Y traînoit, malgré lui, plongé dans la misère,
 Des jours tristes, fâcheux, qu'on ne connoissoit guere:
 Les talents ne sont pas ce qui nous sert le plus;
 A combien de mortels furent-ils superflus?
 Il n'en étoit que trop un exemple sinistre!
 Le Ciel avoit marqué cet ordre à son Ministre.
 Dieu ne nous juge point sur nos possessions.
 Colomb avoit pour lui de dignes actions:
 Né noble, généreux, bienfaisant, estimable,
 Pour ses ennemis même il étoit respectable.
 Retiré cependant sous un mauvais réduit,
 Où l'amour du travail l'avoit enfin conduit,
 Il y gaignoit sa vie à composer des sphères,
 Et tous les instruments pour la Mer nécessaires;
 Il y vivoit paisible, exempt d'ambition,
 Quand on le retira de cette inaction.

UN soir, se promenant sur le bord du rivage,
 Sans relâche excité par son bouillant courage,
 Il méditoit en soi les moyens peu connus
 D'expliquer à son gré le flux & le reflux:
 Il en cherchoit la cause; & ne pouvoit comprendre
 Ce mouvement réglé que nul ne doit entendre;

Il rêvoit à loisir : quand tout-à-coup s'offrit
 Un objet de pitié dont l'état le surprit.
 C'étoit un malheureux étendu sur le sable,
 Qui réclamoit de loin son secours charitable :
 Aussi-tôt accourant avec un vif transport,
 Il fut le rappeler des portes de la mort.

Dès que le moribond entr'ouvrit la paupière,
 Grand Dieu, s'écria-t-il, je revois la lumière !
 Oh ! quel que vous soyez à qui je dois ce bien,
 Daignez sous ce climat vous montrer mon soutien ;
 Jouet infortuné du plus triste naufrage,
 Hélas ! j'ai tout perdu par un cruel orage :
 Étranger en ces lieux, que vais-je devenir ?...

BANNISSEZ, dit Colomb, cet affreux souvenir.
 Tout pauvre que je suis, j'ai du moins l'avantage
 De vous pouvoir aider ; venez que je partage
 Le peu que m'ont laissé de fougueux ennemis :
 Vos malheurs & les miens doivent nous rendre amis.
 Juste Ciel ! poursuit le Vieillard vénérable ;
 Hé quoi, tant de vertu peut être misérable ?
 Ah ! que n'ai-je mes biens ! J'eusse sacrifié,
 Généreux inconnu.... — Je suis assez payé,
 Interrompit Colomb, en vous étant utile ;
 Ce n'est qu'un sentiment naturel & facile :
 Il naît, dans tous les cœurs, de la compassion.
 Ne m'en ayez ainsi nulle obligation.
 Levez-vous, & marchons vers mon humble demeure :
 Venez, elle est à vous, disposez-en sur l'heure. —

JE n'ai pas tout perdu, dit le sage Étranger;
Il m'est encor resté de quoi vous soulager,
Et peut-être.... Partons. Je saurai vous instruire
De secrets importants destinés à produire
Plus de biens & d'honneurs que vous n'en desirez:
Vos malheurs à la fin vont être réparés;
Et je bénis le Ciel de vouloir bien permettre,
Qu'en de si dignes mains je puisse les transmettre! —

COLOMB le soutenant, ils arrivent enfin
A la Ville, ou plutôt au Bourg le plus voisin:
Car, dans ces temps heureux où tout étoit paisible,
On n'avoit pas besoin de cet amas nuisible
De tours ni de châteaux qui font la sûreté,
Mais par où l'on enchaîne aussi la liberté.

LE Vieillard admira cette simple retraite,
Où Colomb jouissoit d'une douceur parfaite:
Les meubles somptueux, frivoles ornements,
Que le faste moderne enfante à tous moments,
Qui font la pauvreté dans le siècle où nous sommes,
Et réduisent à rien la fortune des hommes,
Ne se faisoient point voir sous ce toit délabré;
Des seuls talents du maître il étoit décoré.
On y voyoit par-tout le fruit de ses études,
Des instruments sujets à nos vicissitudes,
Comme le fut toujours ce que nous possédons;
Nous voulons renchérir sur les plus rares dons,
Globes, Cartes, Compas, travaillés par lui-même,
Ouvrages réguliers, d'une justesse extrême,

Ornoient de toutes parts la célèbre maison,
 Où Colomb n'admettoit que la pure raison ;
 De tous côtés le reste alloit à l'aventure :
 Le sage s'abandonne aux loix de la nature ;
 Il ne pourvoit jamais qu'aux plus pressants besoins,
 Et la simplicité détermine ses soins. —

Vous voyez, dit Colomb à son malheureux hôte,
 Quelle est ma pauvreté ; mais ce n'est pas ma faute.
 L'homme doit travailler ; je l'ai fait sans succès,
 Ni sans qu'aucun dégoût nuise à ce que je fais.
 Je m'occupe sans cesse à fléchir un Dieu juste,
 Qui m'accorda du moins une santé robuste.
 Si j'en pouvois encor user pour des travaux
 Dont l'inutilité fait rire mes rivaux !
 Mais je traîne en ces lieux une vie importune,
 Et n'ai jamais pu rien pour moi, ni ma fortune. —

APPRENEZ, ô mon fils, répondit le Vieillard,
 A respecter celui qui punit tôt ou tard ;
 Qui fait tout pour le mieux, dont la haute sagesse
 Est autant au-dessus de l'humaine foiblesse,
 Que les plus puissants Rois l'emportent de nos jours,
 Sur le plus vil mortel, sans appui, sans secours,
 L'opprobre des humains que sa misère irrite :
 Dieu fait l'en retirer s'il lui voit du mérite,
 S'il lui connoît un cœur exempt de tout défaut ;
 Et ce sont même là les sujets qu'il lui faut.
 Il rabaisse l'orgueil qui le frappe ou le blesse,
 Autant que la vertu l'anime & l'intéresse....

LE Vieillard eût suivi cet entretien touchant,
 Et Colomb entraîné par un secret penchant,
 Trouvoit à l'écouter une joie invincible :
 Dieu préparoit son ame à devenir sensible
 Aux grandes vérités qu'on alloit enseigner
 A des Peuples nouveaux qu'il devoit gouverner.

MAIS un souper frugal parut à l'instant même
 Que le Vieillard parloit de la bonté suprême : —
 Laissons, dit-il, mon fils, ce discours pour demain ;
 Dieu veut que l'on appaise & sa soif & sa faim ;
 Il a formé nos corps d'une telle structure,
 Qu'on ne peut les priver de quelque nourriture :
 Livrons-nous-y l'un l'autre en bénissant son nom,
 Ce doit être un soutien, & non pas un poison.
 Les mets pour la plupart nuisent plus qu'ils ne servent,
 Il ne faudroit user que de ceux qui conservent
 L'humide radical, source de nos ardeurs,
 Et les plus naturels sont toujours les meilleurs.
 Une maxime, hélas ! qu'on ne sauroit trop suivre,
 Est qu'il ne faut manger simplement que pour vivre :
 C'est d'avance pourvoir à la nécessité,
 Fille de l'indigence, ou de l'extrémité. —

COLOMB extasié ne savoit que répondre.
 Il sembloit que cet homme eût l'art de le confondre.

APRÈS un court repas, se levant à propos : —
 Allons, dit le Vieillard, prendre un peu de repos,
 Le sommeil à nos corps est aussi nécessaire,
 Et c'est pour leur vigueur un baume salutaire.

Mais ne dormons jamais , lorsqu'il nous faut veiller ;
Un Pilote toujours ne doit que sommeiller. —

Ces préceptes étoient autant de traits de flamme,
Qui pénétroient Colomb , s'emparoiént de son ame ;
Il en devoit un jour éprouver la vertu.
Son esprit incertain , étonné , combattu ,
Ne lui permit jamais de fermer la paupière ;
Ce grand homme à rêver passa la nuit entière.
Tout ne lui paroissoit que doute , obscurité :
Il n'entrevoit point encor la vérité ;
Elle agissoit pourtant dans son ame flottante ,
Entre un espoir flatteur , que tout impatiente ,
Et la honte qui naît d'avoir été séduit.
Il n'en craignoit que plus les longueurs de la nuit.

TEL est l'ardent chasseur qui voit au loin sa proie ;
L'espérance aussi-tôt renaît avec la joie :
Le plus petit obstacle enflamme son desir ;
Il craint qu'elle n'échappe , & voudroit la saisir.
Colomb sentoît déjà la même impatience :
Mais sans qu'il s'attendît au moment qui s'avance ,
Où , domptant l'océan par d'immortels travaux ,
Il alloit s'égalér aux plus fameux héros.

Fin du premier Chant.



ARGUMENT


 ARGUMENT

DU

DEUXIEME CHANT.

L'ANGE, toujours sous la forme d'un Vieillard, continue de donner des préceptes à Colomb : celui-ci, impatient de savoir ce que cet Étranger avoit à lui dire, le presse de déclarer ce grand secret. Ils vont dans une caverne baignée des eaux de la Mer ; là, l'Esprit s'acquitte de sa mission. Colomb a de la peine à l'en croire. Prodiges pour le convaincre. Le Génois s'y rend. Détail que lui fait le feint Pilote, de ces Régions ignorées.


 CHANT II.

*L'AUBE du jour à peine ent'ouvroit la barrière,
Et laissoit échapper un rayon de lumière,
Quand l'Hôte de Colomb, dégagé du sommeil,
Lui cria qu'il falloit devancer le soleil ;
Qu'un repos excessif énerroit plus les forces,
Qu'il ne plaisoit encor par ses douces amorces ;
Qu'on devoit l'éviter comme un écueil fatal,
Qu'il cachoit à nos sens l'apparence du mal,*

Engourdisant toujours , dans ses chaînes captive ,
Jusques aux facultés de l'ame sensitive. —

O mon Pere! lui dit le curieux Colomb ,
Ce sommeil-là pour moi n'a pas été trop long :
Vos promesses d'hier m'en ont ôté l'usage.
Je ne fais quel éclat couvrez votre visage ;
Mais son unique aspect a porté dans mon cœur ,
Un feu qui le dévore ; est-ce haine , ou faveur ?
Daignez donc éclaircir cette énigme profonde :
C'est sur votre bonté que mon espoir se fonde. —

SORTONS , lui répondit , en riant , le Vieillard ;
Je vais vous contenter. Mettons-nous à l'écart.
Ce que je vous dirai , quoiqu'il soit véritable ,
Va vous paroître un songe , une erreur incroyable :
Mais craignez en tous points le rapport de vos sens ,
Ils sont aussi trompeurs souvent qu'éblouissans ;
Appréhendez en tout qu'ils ne vous soient contraires.
Je dois , n'en doutez pas , vous conter des mysteres. —

BIEN plus impatient qu'il ne l'avoit été ,
Colomb marchoit toujours d'un pas précipité.
On eût dit qu'il savoit , certain de sa fortune ,
Ce qu'il alloit chercher , sa grandeur peu commune ;
Qu'il étoit assuré d'un bien inattendu ,
Que , s'il ne se hâtoit , ce bien étoit perdu.
Il faut s'être trouvé dans pareille occurrence ,
Pour juger sainement de son impatience :
La curiosité porte tout à l'excès ,
Sur-tout quand elle agit pour de grands intérêts.

Telle fut autrefois celle d'un Peuple habile (1),
Quand il confidéroit la colere d'Achille,
Et qu'il voulut percer, se pouffant sur ses pas,
Le mystere prédit par l'Oracle ou Calchas.

Ils parviennent au fond d'une caverne obscure,
Dont un roc escarpé déroboit l'ouverture :
Nul mortel que Colomb n'étoit encor entré,
Dans cet asyle sûr, fait pour être ignoré :
La Mer battoit au pied de cette solitude
Où Colomb quelquefois se livroit à l'étude,
Et s'y venoit cacher aux importuns regards
De ses noirs envieux semés de toutes parts.
Le mérite est en butte à la honteuse envie
Qui seme ses poisons sur la plus belle vie ;
Monstre hideux, farouche, & qu'a vomî l'Enfer !
C'est un serpent qui ronge une lime de fer :
Car la postérité détruisant sa malice ;
A ceux qu'elle a noirci, rendra toujours justice ;
Ce n'est que pour un temps qu'elle nuit aux vertus,
Un mérite fondé prend bientôt le dessus.
Colomb vit ses beaux jours, né pour les grandes choses,
Tour-à-tour parsemés d'épines & de roses ;
Mais avec l'avenir il fut s'en consoler. —

ASSEYONS-NOUS, mon fils ; j'ai long-temps à parler,
Lui dit le feint Vieillard, d'un ton doux & tranquile :
Prêtez à mes discours une oreille docile.

(1) Les Grecs, lorsqu'il fut question du sacrifice d'Iphigénie.

LE Ciel est satisfait de ton cœur vertueux,
 Il va faire cesser tes soins infructueux.
 Tu vas être comblé d'honneurs & de richesses.
 Mais n'abuse jamais de ces fausses largesses.
 Fais-en un bon usage, & mérite le choix
 Que le Dieu tout-puissant t'indique par ma voix.
 Dans la prospérité l'homme se fait connaître.
 Prends garde à toi, mon fils: sois en tout ton maître:
 Les plus grands Potentats vont envier ton sort.
 Celui qui te choisit deviendra ton support,
 Si tu fais profiter de ses graces puissantes;
 Jamais ne t'éblouis aux faveurs attrayantes
 Qu'il va sur toi répandre avec profusion.
 Mon fils, songe toujours à ta Religion;
 Elle est sainte, divine, agréable au Dieu même
 Qui versera sur toi son essence suprême:
 Tu peux être, en un mot, Apôtre & Conquérant.
 N'endors point ton esprit sur un bienfait si grand,
 Évite toute entière une funeste ivresse,
 Qui voudra te corrompre au sein de la mollesse;
 Fuis-en le précipice & l'écueil dangereux:
 Tu ne peux autrement qu'être plus malheureux.
 Rappelle tes succès à l'Être secourable,
 Qui sauve l'innocent, mais punit le coupable:
 Fais aimer son saint Nom, répands-le en tous les lieux
 Où tu promeneras tes desirs & tes yeux.
 Ne va point oublier que ta gloire est la sienne,
 Et dis-toi qu'il n'est rien, qu'en l'aimant on n'obtienne.
 Cette condition doit faire ton bonheur;
 Sinon tu peux t'attendre à toute sa fureur:

La fleur en son matin qui te paroît si belle,
 Souvent flétrie au soir, est l'image fidelle
 Du destin qu'ici-bas subissent les mortels;
 Ses décrets seulement, mon fils, sont éternels... —

C'EST dans un lieu pareil qu'à la Nymphé Égérie,
 Numa, par un secret utile à sa Patrie,
 Sut ériger un culte & des honneurs divins
 Pour assurer les Loix qu'il donnoit aux Romains.
 Les grottes de tout temps ont caché du mystère;
 Le Génois s'en doutoit, sans soupçonner l'affaire,
 Sans penser que le Ciel s'intéressât à lui,
 Ni que, pour l'enrichir, il devînt son appui:
 Cet espoir ne pouvoit se placer dans sa tête;
 Son esprit défiant à chaque pas l'arrête.
 Plus le Vieillard promet, plus il doute en son cœur,
 Que jamais il lui puisse arriver ce bonheur.
 Un tel doute, après tout, n'est-il point excusable?
 Pour goûter un projet il le faut raisonnable:
 Qui n'écoutoit encor que l'humaine raison,
 Pouvoit bien se méprendre à ce singulier don!

ÉGARÉ, confondu, Colomb ne veut rien croire.
 Sur son désordre enfin remportant la victoire,
 Il arrête, honteux & se croyant trompé,
 Le Vieillard vénérable à l'instruire occupé: —
 O mon pere, souffrez que je vous interrompe!
 Votre esprit, lui dit-il, assurément se trompe;
 Non sur les vérités qu'il daigne m'inspirer,
 La morale en est bonne, & je dois l'admirer.

Mais que me parlez-vous, de grandeurs, de richesses ?
Je serois insensé de croire à ces promesses ! —

EH ! ne voilà-t-il pas cette incrédulité,
La mere de l'erreur & de l'impiété ?
Ah ! déliez-vous-en, autant que du sophisme !
Elle est d'un pas égal avec le fanatisme :
Sur la Religion redoutez tout excès,
Trop semblable à la fièvre, il augmente en accès ;
Tous deux dégradent l'homme & sa source céleste.
Dieu veut un encens pur : tout autre il le déteste :
Il veut qu'on croie aussi son pouvoir souverain ;
Songez à ce qu'il peut ! Il tient tout dans sa main,
Les États à son gré tombent en décadence,
Ou s'élevent soudain lorsque moins on y pense ;
Tout est un jeu pour lui. Rien ne borne jamais
Qui peut tout ce qu'il veut, & remplit ses souhaits :
Aussi, quand il lui plaît, fort-il de la poussière
Le pauvre humilié sous son humble chaumière,
Tandis que, d'un regard terrible & menaçant,
Il y plonge aussi-tôt le riche & le puissant.
Vous sembleriez douter de sa toute-puissance ?
Ah, mon fils ! revenez ; car ce doute l'offense.
Sachez ce que pour vous il veut faire en ce jour,
Et payez-le à mes yeux du plus tendre retour.
Il vous rend possesseur des plus belles contrées :
Jusqu'à ce moment même elles sont ignorées ;
Aucun Européen n'y mit encor le pied ;
Vous êtes le premier qui soit initié
Aux secrets du Très-Haut à qui rien ne résiste,

Et nul n'a deviné si cette Terre existe. —

DE plus en plus Colomb, tremblant, irrésolu,
Ne peut sur lui gagner un empire absolu;
Et son trouble, marquant sa vive inquiétude,
Instruisoit le Vieillard de son incertitude. —

Quoi ! lui dit ce Mentor, vrai messager des Cieux,
Ne quitterez-vous point un doute injurieux ?
Je répète que Dieu n'aime point l'incrédule. —

Excusez-moi, mon pere, & levez mon scrupule,
Répondit le mortel du Ciel favorisé;
Puis-je vous écouter sans être embarrassé ?
Cet état douloureux à chaque instant redouble,
Et c'est bien malgré moi, que vous voyez mon trouble !
Pardonnez-le en faveur de ce que je ressens,
Du désordre subit où vous jetez mes sens.
J'aime l'Être immortel, le respecte, l'honore :
Je fais tout ce qu'il peut, du couchant à l'aurore ;
Qu'il ne lui faut qu'un mot pour changer l'Univers ;
Qu'il commande par-tout, sur la terre & les Mers ;
Qu'il n'est rien d'impossible à son pouvoir suprême.
Mais qui me répondra, qu'envoyé par lui-même
Vous ne veniez ici que pour m'entretenir ?.. —

MON fils ! de cet excès Dieu fera vous punir.
Vous ne donnerez point votre nom à la terre
Où vous irez ouvrir une sanglante guerre ;
Un autre, qui pourtant aura moins fait que vous,
Lui donnera le sien ; vous en ferez jaloux.

Ce n'est pas tout encor : car vos erreurs diverses
 Vous feront rencontrer mille & mille traverses,
 On vous interdira le séjour de ces lieux,
 Où vous aurez d'abord un destin glorieux ;
 Mais ensuite, tombant de disgrâce en disgrâce,
 Un autre occupera votre première place :
 Vous serez enchaîné, proscrit, sacrifié,
 Et vous mourrez enfin tristement oublié.
 Les nombreux ennemis que vous allez vous faire,
 Vous ôteront d'un Roi la faveur nécessaire :
 En vous représentant comme un sujet suspect,
 Ambitieux, à craindre, & trop peu circonspect,
 Ils vous enleveront toute sa confiance :
 Des Courtisans des Rois c'est la grande science ;
 Ils ont l'art d'abaisser un orgueilleux rival ;
 Il n'en est point, mon fils, qui veuille avoir d'égal.
 Votre élévation, vos biens & vos conquêtes
 Fourniront contre vous des armes toujours prêtes,
 Et vous susciteront tant d'illustres jaloux,
 Qu'il faudra succomber sous l'effort de leurs coups :
 Mais la mort cependant, réveillant votre gloire,
 On en conservera la flatteuse mémoire ;
 Votre postérité rentrera dans ses droits,
 Puis elle s'éteindra dans le pur sang des Rois (1).

(1) La Maison de Colomb est fondue en celle des Ducs de Bragançe, qui occupe aujourd'hui le Trône de Portugal ; les armes de cette Couronne sont encore écartelées de celles accordées à Colomb, par le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle son épouse.

CE que je vous prédis doit bien mieux vous surprendre,
Vous qui ne concevez que ce qu'on peut comprendre,
Pour qui tout est prestige, erreur, illusion ?
Tant de doute vous vaut cette punition.
Rappelez-vous ici l'histoire de Moïse,
Lorsqu'il fut question de la Terre-promise ;
Il douta comme vous. Dieu punit sur le champ
Sa défobéissance & son égarement,
Le Très-Haut lui montra que jamais il n'abuse :
Mais à l'instant sa mort supprima toute excuse.
O mon fils, vous pourriez en éprouver autant !
Ce Dieu vous traitera plus favorablement ;
Vous pourrez à loisir réparer votre faute :
Profitez du moment, de peur qu'il ne vous l'ôte.
C'est un Dieu si jaloux des égards qu'on lui doit,
Que souvent il punit le moindre écart qu'il voit ;
D'autres fois moins terrible, il suspend sa justice,
Pour que le criminel l'adore & la fléchisse ;
Il n'a de compte à rendre à nul être qui soit,
Il est le seul en tout qui donne & qui reçoit.
Vous ne sauriez trop tôt, mon fils, vous reconnoître.

CROYEZ-VOUS que je sois ce que j'ai dû paroître ?
Les ordres du Très-Haut, pour descendre ici-bas,
M'ont fait prendre ce corps qu'il soumet au trépas ;
Je fus par lui formé d'une plus pure essence :
Voyez ce que je suis ; connoissez sa puissance. —

O prodige ! à l'instant la caverne trembla.
Colomb plus que jamais s'émut & se troubla :

Il vit une lueur, claire, resplendissante,
 Qui le remplit d'effroi, de crainte, d'épouvante.
 Il ne voit plus celui qui cause son erreur ;
 Il avoit disparu pour convaincre son cœur.
 Interdit & confus, renversé sur la pierre,
 Livrant à son esprit une intestine guerre,
 Immobile, frappé, saisi d'étonnement,
 Colomb se repentoit de son aveuglement.
 Sur le Mont Sinaï, quand la Loi fut donnée,
 Dieu parut de la sorte à la vue étonnée
 D'un grand Peuple assemblé, qui ne méritoit pas
 Les bienfaits singuliers que lui livroit son bras.
 L'incrédule Colomb n'en usa point de même :
 Il revint sur le champ de son erreur extrême ;
 Et demandant tout bas pardon de cette erreur,
 Il entendit la voix du Vieillard bienfaïcteur.
 Tout étoit dissipé. Sous le même visage,
 Assis au même endroit, il lui tint ce langage. —

REPRENDS tes sens, Colomb ; rassure tes esprits,
 D'une juste frayeur en ce moment surpris :
 Tu n'as pas voulu croire ; il a fallu convaincre
 Ton cœur & ton esprit difficiles à vaincre.
 De ce rare bienfait jouissent peu d'humains.
 Paul terrassé jadis au milieu des chemins,
 De fier persécuteur par-là devint Apôtre ;
 Comme lui converti, tu peux en être un autre.
 Mais aux Peuples nouveaux qui vont suivre ta loi
 Pour ta Religion inspire plus de foi ;
 Rien n'arrive de bon, ni d'utile sans elle. —

COLOMB, un peu remis de sa crainte mortelle,
 Voulut à deux genoux remercier l'Esprit : —
 Arrête !... que fais-tu, Colomb ?... qui t'enhardit
 A profaner ainsi tes vœux & ton hommage,
 Lui cria l'habitant du céleste héritage ?
 Ils ne me sont point dus ; je les rends comme toi,
 A l'Être souverain qui n'est pas moins mon Roi !
 Tout autre objet de culte est une idolâtrie,
 Qu'avec toute rigueur il défend & châtie :
 Prends-y garde, Colomb, dans le rang où tu cours ;
 L'amour-propre ressemble aux plus cruels vautours,
 Il déchire sans fin le cœur dont il s'empare ;
 Résister est l'effet d'une vertu bien rare ! —

O divin Messager, écho du Tout-Puissant,
 Dit Colomb pénétré d'un repentir touchant,
 J'avouerai tous mes torts, je reconnois mes fautes !
 Indigne de prétendre à des faveurs si hautes,
 Je n'en bénis que plus l'Auteur de nos bienfaits,
 Et mets à le servir ma vie & mes souhaits !
 Parlez, ô digne Agent de la voûte azurée !
 Ma volonté vous est maintenant assurée ;
 J'y borne désormais mes vœux & mes plaisirs,
 Et promets de n'avoir jamais d'autres desirs.
 Qu'avez-vous à me dire ? Expliquez-vous, de grace :
 Parlez, & j'obéis ; que faut-il que je fasse ?
 A tout exécuter mon esprit se résout. —

COMMENCE par t'asseoir. Ecoute jusqu'au bout ;

Il me reste à t'instruire où tes pas doivent tendre,
 Et quel est le chemin, mon fils, que tu vas prendre:
 Ne te rebute point par les difficultés;
 Je ferai, dit l'Esprit, sans cesse à tes côtés.

Il est à l'occident de la Mer où nous sommes,
 De vastes Régions, des Pays peuplés d'hommes;
 Ils sortent comme vous, quoiqu'en diront vos cœurs,
 De ces mêmes parents, faux, prévaricateurs,
 Qui vous ont entraîné dans leur chute coupable,
 Dont le crime a rendu l'homme si méprisable.
 Venus de l'Orient par des sentiers perdus,
 Vivants dans les déserts, ignorés, confondus,
 Ayant même effacé de leur foible mémoire
 Les moindres notions de ce que l'on doit croire;
 Ne connoissant ni Dieux, ni sentiments, ni Loix,
 Pareils aux animaux, n'habitant que les bois;
 Sachant s'ils sont à peine au-dessus de la bête,
 Et se livrant à tout, sans que rien les arrête.
 Ce sont là les mortels qu'il te faut conquérir.

QUELQUES-UNS moins grossiers & plus faits pour jouir,
 Ont un léger soupçon du bien & de l'honnête;
 Mais de tes Lieutenants ils feront la conquête.
 Tu ne pourras, mon fils, dompter, régir que ceux
 Qui vivent dans l'état le plus calamiteux:
 Le Ciel veut que tu sois législateur & pere
 D'un Peuple jusqu'ici plongé dans la misere;
 Qu'en le civilisant, tu mérites l'honneur
 D'être nommé son chef choisi par le Seigneur,

Qui remet en tes mains l'intérêt de sa gloire.
 O Colomb ! pourrois-tu dédaigner ta victoire ?
 Il n'est point de mortel qui, flatté de ce choix,
 Ne mît à le remplir & son cœur & sa voix.
 Mais je lis dans tes yeux que ce bonheur te flatte,
 Que ton ame, Colomb, n'en sera point ingrate.
 Semblable à Josué conduisant les Hébreux,
 Aux desseins du Très-Haut tu borneras tes vœux,
 Et marqué, comme lui, pour de grandes conquêtes,
 Tu braveras la mort, la faim & les tempêtes.
 Dieu récompensera tes peines & tes soins ;
 Tes injustes rivaux en feront les témoins.
 Mille & mille trésors sortiront des entrailles
 D'une terre où se doit livrer tant de batailles ;
 Où les Européans, introduits après toi,
 Porteront leurs forfaits & leur mauvaise foi,
 Qu'ils rempliront d'horreurs, de troubles, de ravages ;
 Dont une Nation, par de honteux carnages (1),
 Réduira presque à rien les tristes habitans ;
 A les persécuter ennemis trop constants !
 Tu n'imiteras point ces hommes sanguinaires :
 Mais tu regarderas, comme tes propres freres,
 Des malheureux livrés à ta discrétion.
 Dieu t'impose, mon fils, cette condition,
 Et tu peux à ce prix compter sur sa promesse ;
 Sans quoi tu sentirois sa fureur vengeresse.

(1) Les Espagnols coupables de tant d'excès d'inhumanité dans l'Amérique, que l'Isle de S. Domingue est entièrement dépeuplée de Naturels,

Il te permet, pourtant, de soumettre tous ceux
 Qui voudroient résister à tes projets heureux :
 Tu pourras employer la force de tes armes :
 Commence auparavant par de plus nobles charmes.
 Enseigne, prêche, instruis, fers-toi de son saint Nom ;
 Souviens-toi que toi-même as besoin de pardon,
 Et que, s'il te jugeoit suivant ton origine,
 Tu n'échapperois point sa justice divine.
 Si l'homme, en ces instants, interrogeoit son cœur,
 En est-il qui ne prît pour règle la douceur ?

Voici ce que le Ciel en ce moment t'ordonne :
 Retourne sur tes pas, & cherche une Couronne
 Qui de cet armement veuille faire les frais ;
 Puis soumets-lui, Colomb, tous tes futurs sujets.
 Dieu veut bien qu'en ce point tu travailles pour elle ;
 Engage-lui ta foi, ta constance, ton zèle,
 Il approuve déjà tout ce que tu feras :
 Mais prends à cœur ses droits, en ne t'oubliant pas.
 Fais tes conditions, fais encor mieux les siennes,
 Tu verras réussir & prospérer les tiennes ;
 Quiconque pense à lui dans ce qu'il entreprend,
 Est sûr de rencontrer le succès le plus grand !
 Vers les lieux d'où tu viens, cours, vole en diligence,
 Dans l'Europe au plutôt va montrer ta présence,
 N'y cache point, mon fils, l'objet qui te conduit ;
 Mais voile nos secrets sous la plus sombre nuit :
 Sers-toi, pour mettre au jour cet insigne mystère,
 De tes talents connus, du savoir qui t'éclaire ;
 Dis-le de ton travail un fruit sûr & réel ;

Observe sur le reste un silence éternel.
 Quand tes vaisseaux fendront le liquide sillage,
 Que rien ne te détourne, ou ne te décourage,
 Et de tes compagnons laissant le cri matin,
 A l'Ouest constamment suis toujours ton chemin,
 Entends-tu Dieu tonner ? Ton repentir le touche !
 Pour mieux te confirmer il parle par sa bouche. —

A l'instant, en effet, le temps le plus serein
 Vit naître & produit un orage soudain :
 Le tonnerre ébranla la grotte toute entière ;
 Les éclairs redoublés offusquoient la lumière.
 Colomb se prosterna, pour adorer celui
 Qui daignoit en ce jour jeter les yeux sur lui :
 D'un cœur humble & soumis, dans un esprit sincère,
 Il adresse au Seigneur cette courte prière : —
 Mon Dieu ! je suis à vous, disposez donc de moi ;
 Je ne suivrai jamais que votre sainte Loi ! —

RELEVE-TOI, Colomb, dit le Courrier céleste,
 Et des avis du Ciel écoute ce qui reste.

LE Très-Haut a reçu ta prière & tes vœux ;
 Persistes-y, mon fils, si tu veux être heureux :
 Je vais t'abandonner. Sous différentes formes
 Je te soulagerai dans tes périls énormes.
 Tu ne me verras plus ; mais tu m'éprouveras,
 Dans les plus grands dangers, dans tous les embarras :
 Je n'empêcherai point le mal que tu peux faire ;
 Il me faut respecter une Loi nécessaire.

L'homme a sa liberté pour le bien ou le mal,
 Et c'est de sa naissance un malheur capital!
 C'est à lui de choisir la route qu'il doit suivre:
 Libre par un décret, il peut bien ou mal vivre.
 Dans tes afflictions en marchant vers le bien,
 Je te consolerais, je serai ton soutien;
 Mais, dès que vers le mal j'appercevrai ta course,
 Tu ne trouveras plus en moi nulle ressource.
 O mon fils! retiens bien cette utile leçon,
 Et fais-en ton profit; chasse jusqu'au soupçon:
 Je dois te prévenir qu'une éternelle guerre
 Par des esprits malins vous est faite sur terre;
 Vous devenez, comme eux, trop désobéissants!
 Ne va point écouter ces Anges malfaisants;
 Ils te feroient, Colomb, perdre toutes tes graces,
 Le bonheur qui te suit, fueroit bientôt tes traces.

A ces mots, l'Ange heureux, le divin Conducteur
 Du Génois enflammé de son futur bonheur,
 Lui dit, en se levant: — Retournons à cette heure,
 Reprenons le chemin, mon fils, de ta demeure, —

EN vain Colomb voulut interroger l'Esprit;
 Il n'en put rien tirer, sinon qu'il répondit: —
 C'est tout ce que le Ciel m'ordonne de te dire,
 Dieu commande; obéis: sa voix doit nous suffire.

Fin du deuxième Chant.




 ARGUMENT

DU

TROISIEME CHANT.

L'ANGE & Colomb retournent à la Ville. Le premier prêche non seulement Colomb, mais tout le Peuple qu'il ravit par ses manieres & par ses discours. Le Héros, embarrassé dans ses propres réflexions, se détermine à le consulter encore; mais il le trouve mort. Un rêve lui présente une partie des découvertes qu'il doit faire: il se décide, enfin, à partir pour l'Europe. Système qu'il se forme en lui-même.


 C H A N T I I I .

LE soleil étoit presque à la moitié du jour,
Quand l'Esprit & Colomb se virent de retour,

LES secrets, révélés dans cette matinée
Où le Génois apprit sa haute destinée,
Ne firent plus entr'eux un sujet d'entretien;
Mais l'Ange d'un Vieillard conserva le maintien.

Tout le monde croyoit, à son air, ses manières,
 Qu'il eût ainsi blanchi sur les ondes amères,
 Et qu'il fût de la Mer l'un des plus vieux Routiers (1),
 Connoissant les chemins, les plus petits sentiers,
 Tous ses discours sensés étonnoient davantage;
 Ils sembloient démentir l'état & le visage:
 Jamais Héros Chrétien n'annonça mieux un Dieu,
 Dont il manifestoit les bontés en tout lieu:
 On couroit après lui, pour le voir & l'entendre;
 Nul, d'admiration ne pouvoit se défendre.
 Il auroit convaincu les plus grands libertins!
 Mais il ne s'adressoit qu'à de simples Marins,
 Gens exempts du poison que répand l'Athéisme,
 Et dont l'esprit grossier ne tend jamais au Schisme.

ARRIVE enfin le soir, où seul avec Colomb,
 Il lui tint ce discours pour dernière leçon. —

JE te quitte, mon fils; le Ciel ainsi l'ordonne.
 Je vais me présenter devant l'auguste trône
 Du Maître que je sers, & que tu dois servir
 Jusqu'au temps où la mort viendra pour te ravir.
 Sois exact à porter les ordres qu'il te donne,
 Si tu veux qu'en mourant ce Juge te pardonne:
 Cet instant, ô mon fils! si fort à redouter,
 Est celui qu'ici-bas on ne peut éviter:
 Combien peu d'entre vous savent en faire usage!
 Cette infortune, hélas! est votre propre ouvrage;

(1) Terme de Marine, qui signifie un Pilote expérimenté.

Vous êtes l'instrument du malheur qui vous fuit ;
 C'est vous qui vous plongez dans l'éternelle nuit.
 Prends d'autres sentiments, rejette la folie
 De tous ces insensés dont la terre est remplie ;
 En suivant tes devoirs avec fidélité,
 Ne te néglige point sur l'hospitalité :
 De toutes les vertus c'est la plus méritoire,
 Et ses droits sont sacrés, plus qu'on ne sauroit croire ;
 Elle marqua toujours un cœur sensible & bon.
 On ne peut plaire à Dieu sans ce précieux don.
 Oui, sans la charité, c'est en vain qu'on l'adore !
 Tu fais que Loth sans elle eût péri dans Gomore ?
 Envers moi, comme lui, tu t'es laissé toucher,
 C'est par-là qu'à tes pas tu sauras m'attacher.
 J'ai déjà pris pour toi l'amitié la plus forte ;
 Mais crains que vers le mal le penchant ne t'emporte :
 Il naît d'un noir levain qui germe dans vos cœurs,
 Et qui produit toujours les plus grandes horreurs,
 Si vous n'en étouffez la funeste semence.
 Du Ciel trop irrité recours à la clémence ;
 O mon fils ! ce trésor ne peut être épuisé,
 Et c'est un riche fonds qui n'est jamais usé.
 J'en solliciterai pour toi l'usage utile :
 Ne néglige donc rien pour le rendre fertile.

ADIEU : je dois finir comme un autre mortel ;
 Dieu défend d'y mêler rien de surnaturel.
 Inhume, après sa mort, comme un corps ordinaire,
 Celui que je vais rendre à la vile poussière
 Dont il est composé tout ainsi que le tien,

Et je vole au séjour du véritable Bien. —

MUSE, redis-moi donc ce qu'il faut que je fasse,
 Pour soutenir un ton dont mon esprit se lasse ?
 La course est encor longue ! & , sans doute, ma voix,
 Trop foible pour suffire à ce glorieux choix,
 N'arrivera jamais au bout de la carrière
 Où tu vois que m'engage une imprudence altière.
 D'Icare malheureux j'envisage la mort :
 Mais encor fût-il plaint ; on rira de mon sort.
 De quel droit, dira-t-on, un si froid Moraliste
 Des ennuyeux du temps vient-il grossir la liste,
 Et dans des vers plus durs que ceux de Chapelain,
 D'un Poème oublié retracer le destin ?
 Périssent avec lui ces Auteurs insipides,
 Livrés à leur démon, sans verve, ni sans guides,
 Qu'Apollon défavoue, à qui les doctes sœurs
 Refusent en un mot leurs charmantes douceurs !...
 Quoi ! tu ris ? Je t'entends. Tu présumes, ô Muse !
 Que l'endroit où j'écris me servira d'excuse ?
 Que, si fort éloigné des sources du vrai goût,
 En faveur du lieu seul on me passera tout ?
 Que l'on n'attend pas mieux sous un climat agreste ?...
 Après un tel aveu, quel frêle espoir me reste !
 Mais, puisque tu le veux, Muse, continuons
 D'entremêler nos Chants de semblables leçons.

Il étoit déjà tard. Colomb, rêvant sans cesse,
 Ne put clorre ses yeux ouverts à la tristesse.
 Cette perte annoncée avec tant d'appareil,
 Le priva de nouveau des douceurs du sommeil : —

Comment venir à bout, disoit-il en lui-même,
 D'un aussi beau dessein, de ce projet suprême,
 Si, dès ce jour, je perds le sage Conducteur
 Qui m'est venu porter cet espoir enchanteur;
 Et si je ne concerte avec lui les mesures
 Qui doivent mettre à fin de telles aventures,
 Puis-je espérer jamais de les voir s'achever?
 Il est bien des écueils que je saurai braver:
 Combien en reste-il, où la prudence humaine
 Échoue à chaque instant, ne résiste qu'à peine!
 Il n'aura point voulu, par un triste récit,
 Épouvanter mon cœur, étonner mon esprit,
 Qui me protégera dans cette autre carrière?
 Ai-je assez de crédit, ai-je assez de lumière,
 Pour m'aller présenter à la Cour de ces Rois,
 Où je vais me montrer pour la première fois?
 D'où vient m'abandonner en ce besoin extrême,
 Où je ne pourrai rien du secours de moi-même?
 Que dire? que répondre à tant de questions
 Par où l'on détruira mes propositions?
 Je me perds, disoit-il, dans ce cahos étrange!

Il faut que, malgré moi, j'en confere avec l'Ange:
 Sur le point de me voir privé d'un tel secours,
 A ses prudents avis je dois avoir recours;
 Et, dès qu'il sera jour, devenu moins timide,
 Je confierai ma crainte à ce céleste Guide.
 Ce point ne peut entrer dans ce qu'il m'interdit.
 J'aurai sans doute eu tort de ne l'avoir pas dit;
 J'eussè déjà reçu ses conseils salutaires:

Que pourrois-je sans eux ? Ils me sont nécessaires,
 Quand je l'aurai perdu, lorsqu'il ne sera plus,
 Tous mes regrets alors deviendront superflus ;
 Embarrassé de tout, & ne sachant que faire,
 Je me verrai réduit au chagrin de me taire,
 Et de manquer, peut-être, aux ordres souverains
 Intimés de la part du Maître des humains,
 Écartez loin de moi cette erreur insensée,
 Ajoutoit-il, grand Dieu, qui voyez ma pensée !
 Ce n'est point que je doute, en ce pressant devoir,
 Du sort qui m'est prédit, ni de votre pouvoir ;
 Mais je crains seulement, connoissant sa foiblesse,
 L'infortune attachée à l'humaine sagesse ;
 Elle n'est que folie où vous l'abandonnez !
 Que deviendrois-je, hélas ! si vous m'y condamnez ?

COLOMB, sans y penser, prononce une prière,
 Que le Ciel attendoit pour ouvrir la barrière
 Aux travaux infinis qu'il alloit commencer ;
 Il ne fut plus, dès-lors, besoin de l'y forcer.
 Tout se développant à sa féconde idée,
 Son ame du projet fut bientôt possédée :
 Un jour plus lumineux l'éclaira dans l'instant,
 Son esprit raffermi ne fut plus inconstant.
 Tout-à-coup il lui tarde, en son ardeur nouvelle,
 De courir au-devant de la voix qui l'appelle,
 D'exécuter enfin ce vaste & grand projet
 Qui dépendoit d'un long & pénible trajet.
 Rien ne l'arrête plus ; tout lui semble facile ;
 Sur les succès prédits il n'est plus indocile.

Tel un aveugle né qui pourroit voir le jour,
 En feroit sur le champ l'objet de son amour,
 Ainsi Colomb chérit le moment qui l'éclaire.

IL comptoit de revoir son Ange tutélaire;
 Mais il avoit payé le tribut à la mort:
 Il ne s'en apperçut qu'avec un vif transport.
 Cependant, revenu de sa douleur mortelle,
 Aux desseins du Seigneur il ne fut plus rebelle;
 Et dès qu'il eut fait rendre au fantastique corps,
 Les funebres devoirs qu'on rend par-tout aux morts,
 Se livrant tout entier au transport qui l'agite,
 Il ne fait plus de pas que vers la réussite.
 Cette même journée aiguissant ses desirs,
 Lui fit, quoiqu'en dormant, goûter mille plaisirs,

ACCABLÉ de sommeil, sur le bord du rivage
 Où son esprit rêvoit à ce sublime ouvrage,
 Il s'étoit endormi sous un ombrage frais,
 Que des arbres touffus sembloient former exprès,
 Pour mieux entretenir sa douce rêverie.
 A peine la clarté lui fut-elle ravie,
 Qu'un songe séducteur s'empara de ses sens;
 Et lui représenta des objets ravissans.

IL se crut transporté dans de fertiles plaines,
 Où jamais les moissons ne furent incertaines;
 La terre ouvroit son sein à d'heureux habitants,
 Qui vivoient sans travail, paisibles & contents:

Mais ses productions étonnoient davantage.
 Une forme inconnue, un air brut & sauvage,
 Plaisoit au seul aspect par sa simplicité ;
 L'œil ne se lassoit point de leur diversité ;
 Les fruits de toutes parts y naissoient sans culture,
 Offrant aux yeux surpris leur étrange figure.
 Tout étoit singulier dans ce nouveau Pays,
 Les hommes, leurs façons, les maisons, les habits :
 On y voyoit régner un certain air barbare,
 Qui préparoit d'abord au goût le plus bizarre ;
 Mais ce goût ressembloit celui de l'âge-d'or,
 Et les mœurs rappelloient ce rare & vrai trésor,
 Peut-être éclos, sorti du cerveau des Poètes
 Toujours ingénieux à trouver des sonnettes.
 Colomb dans ce moment les crut justifiés,
 Tant les cœurs lui sembloient étroitement liés.
 Il vit une union si belle en apparence,
 Qu'il la pensa sujette à la persévérance :
 Un jour, désabusé de ce charme trompeur,
 Il verra ce que vaut son éclat imposteur !
 Est-il quelque climat habité par des hommes,
 Qui ne ressemble en tout à celui dont nous sommes ;
 Qui, des mêmes défauts pleinement infecté,
 Puisse produire un cœur qui ne soit pas gâté ?
 De l'homme en tous les lieux c'est le sûr appanage ;
 Il a droit en naissant à ce triste héritage.
 Colomb fut sur ce point la dupe de son cœur,
 Il crut trop follement un si parfait bonheur.
 Mais il vit du réel en une autre matière :
 Cet objet réveilla son ame toute entière.

C'ÉTOIT, de tout côté, le plus riche métal ;
Aimant qui nous attire à son piège fatal ,
Et qui dans tous les temps a causé notre perte.
Dans cent endroits la terre en paroïsoit couverte,
Ce métal précieux, roi des divers métaux ,
Montroit à découvert d'innombrables rameaux :
Et pour le recueillir , loin d'être difficile ,
La main de l'Ouvrier devenoit inutile ;
Le sable à ramasser n'étoit pas plus aisé.
D'un bien si peu commun se fût-on avisé ?
En le voyant , Colomb n'osoit encor le croire ;
Car il n'avoit rien lu de pareil dans l'Histoire.
La Fable uniquement offroit à son esprit ,
Quelques foibles rapports avec tout ce qu'il vit :
Or, fut du fabuleux, quel fonds pourroit-on faire ?
Ce séjour n'en parut que plus imaginaire.
Plus il y découvroit d'étonnantes beautés,
Moins il osoit s'en fier à ses sens enchantés.
Ce lieu ne lui sembla comparable à nul autre :
La chair des Naturels différoit de la nôtre ;
Insectes , animaux , grains , fruits , terres , mers , cieux ,
Étonnoient à la fois son esprit & ses yeux.
Jamais enchantement ne fut plus agréable ,
Mais aussi jamais rien ne parut moins croyable.

IL voulut approcher d'un de ces Naturels ,
Qu'il trouvoit étrangers au reste des mortels ;
Quelque chose qu'il fit , il n'en put rien apprendre ,
Ces deux hommes entr'eux ne purent se comprendre,
Fâché de cet obstacle , il se voyoit forcé

De renoncer au but qu'il s'étoit proposé,
Lorsqu'un réveil subit le rappelant au monde,
Retira le Génois de sa douleur profonde,

LA nuit qui commençoit à couvrir l'horison,
L'oblige à revenir soudain à la maison,
Où les réflexions le suivirent en foule.
Mais, loin de regretter le moment qui s'écoule,
Il auroit préféré d'être beaucoup plus vieux,
Pour voir de son destin l'effor prodigieux.
Il reprochoit au temps sa lenteur ordinaire,
Un violent desir cherche à se satisfaire,
Et de ses mouvements l'ardente activité
Ne rejette rien tant que la captivité.

MALGRÉ l'affreux état où son ame est plongée,
Amoureuse d'un bien dont elle est affligée,
Colomb livra ses sens au tranquille repos,
Et le sommeil sur lui versa ses doux pavots:
Il goûta cette nuit le calme & l'espérance;
Et ce fut là du Ciel l'infaillible assistance:
Le héros de la Mer du moins n'en douta pas,
Il en remercia son Conducteur tout bas.
En effet, c'étoit lui, secourable génie,
Qui d'un souffle divin, propre à rendre la vie,
Avait de ses esprits tristement abattus,
Rétabli la vigueur & les mâles vertus.
Aussi, l'Astre du jour revenant à paroître,
De tous ses sentimens il ne fut plus le maître;
Un pouvoir inconnu captivant ce héros,
Le décida bientôt pour d'aussi grands travaux.

DÉTERMINÉ dès-lors à partir pour l'Europe ,
 A ses yeux desillés l'espoir se développe :
 Une carte à l'instant tombée entre ses mains ,
 Servit à l'éclaircir de ses progrès certains ;
 Il se fit dès ce jour un si docte systême ,
 Qu'il fut en effacer jusqu'au ton de problème.
 Il essuya pourtant des revers inouis ,
 Aux yeux même de ceux qui furent éblouis ,
 Qui , n'appercevant rien de faux ni d'impossible ,
 N'osèrent se prêter à ce dessein plausible :
 Le plus grand nombre crut ce projet inventé
 Par un esprit subtil , mais d'erreurs entêté ,
 Qui , pour des vérités donnant ses impostures ,
 Vouloit qu'on approuvât de fausses conjectures.
 Dieu le permit ainsi , pour montrer aux humains
 Combien ils entrent peu dans ses sages desseins.
 Qu'en ce qui peut toucher sa divine science ,
 Le plus docte savoir n'est toujours qu'ignorance ,
 Et que souvent le vrai paroît faux à leurs yeux ,
 Lorsque le faux surprend leurs sens audacieux.

ESSAYONS de donner , de ce systême unique ,
 Un plan sensible & tel qu'il fut mis en pratique.

LE Génois , inspiré par l'Être souverain ,
 Possédoit le renom du plus savant Marin ;
 Il s'en étoit acquis le nom à juste titre.
 Tous les Marins entr'eux le prenoient pour arbitre :
 C'étoit de leurs débats un Juge sans appel.
 Mais , tel est le destin d'un mérite réel ,
 Que plus il a d'éclat , plus il blesse la vue ,

Et plus à le noircir il faut qu'on s'évertue !
 Cet usage odieux empestant l'univers,
 S'est introduit par-tout, dans ses recoins divers :
 Quel endroit reculé sous les deux hémisphères,
 Ne recela jamais de cœurs atrabilaires,
 De ces gens envieux du mérite d'autrui,
 Qui s'en font sans relâche une source d'ennui ;
 Qui, privés de ce don & n'y pouvant atteindre,
 Cherchent à l'écarter, encor mieux à l'éteindre,
 Par les plus noirs complots tâchent de rabaisser
 Ce qu'ils devroient plutôt songer à surpasser ?
 Colomb en éprouva la licence honteuse !
 Après avoir rendu sa science douteuse,
 Quand on en vit l'effet & l'exécution,
 On lui voulut ôter jusqu'à l'invention (1).
 A quoi ne conduit point l'affreuse jalousie ?
 C'est un chemin battu qui mène à l'infamie,
 Un dangereux poison nourri dans les horreurs,
 Et qui n'arme toujours l'esprit que de noirceurs !

En moins de rien Colomb eut tissé son système,
 Digne de lui valoir un pompeux Diadème :
 Voici comme il fonda cet étonnant projet,
 Sur qui devoit rouler un important objet.
 Tel en use d'abord un Orateur habile,
 Pour tourner les esprits d'une troupe indocile ;
 Plus il craint de manquer le but de ses discours,

(1) Personne ne s'est plus vu en butte à la calomnie, que ce grand homme. On voulut faire éclipser l'honneur d'une si belle découverte, en publiant qu'il la devoit à un vieux Pilote, accueilli chez lui après un naufrage, & qui y mourut. C'est la fiction que j'ai adoptée.

Plus son esprit, de l'Art emprunte le secours.
 C'est ainsi qu'autrefois le tonnant Démosthènes,
 Ennemi de Philippe, agissoit dans Athènes;
 Que Rome fournissoit tant de grands Orateurs:
 De solides raisons gouvernent tous les cœurs. —

LE globe, disoit-il, est de figure ronde.
 Il doit servir de frein à la Mer vagabonde.
 Autrement quels remparts assez sûrs, assez forts,
 La pourroient contenir dans ses fougueux efforts?
 La Terre assurément tenant lieu de murailles,
 La voit emprisonnée au fond de ses entrailles;
 Sinon cet élément, errant de toute part,
 N'auroit point de tenue & courroit au hasard.
 Or, nous n'en connoissons qu'un fort petit espace:
 Tout le reste est pour nous un secret qui nous passe.
 Plus je consulte ici la sphere & ses contours,
 Moins j'y vois de raisons pour fronder mes discours.
 Oui, plus de la moitié ne nous est pas connue:
 Étudions la Mer, regardons vers la nue,
 Examinons des flots le retour tous les mois,
 Et tous ces vents réglés qui regnent à la fois;
 De leurs impulsions la cause ne peut être
 Qu'un corps opaque & dur qui fait s'en rendre maître,
 Et par où, renvoyés dans le même moment,
 Ils reçoivent encor un nouveau mouvement.
 Une balle de paume incessamment chassée,
 Du mur qui la reçoit est toujours repoussée;
 Un corps n'en frappe point un autre qu'à l'instant
 Il n'en résulte un choc plus ou moins violent,

Selon que l'un des deux fait plus de résistance. —

COLOMB rendoit ainsi raison de sa science.
 Il expliquoit le cours des vents occidentaux,
 Dont il fut observer les ressorts inégaux :
 Mais qui partant toujours de l'objet qui le guide,
 Dans son opinion le rendoit intrépide ;
 Et delà soutenant qu'il n'est point de repos,
 Il fut imaginer encor plus à propos,
 Que la Terre agitée en sa circonférence,
 Pour mieux y maintenir une juste balance,
 Avoit besoin d'un poids, énorme balancier,
 Qui sur ses fondemens l'empêchât de plier.
 C'est par où concluoit le héros maritime
 En faveur du projet dont le succès l'anime,
 Qu'il eût voulu finir plutôt que commencer. —
 Il faut, ajoutoit-il, pour contre-balancer
 La masse épouvantable à nos yeux étalée,
 Qu'il soit une autre Terre, à son poids égalée ?
 Et je suis si certain d'y pouvoir réussir,
 Qu'au péril de mes jours je brûle d'y courir. —

C'EST avec ce système arrangé dans sa tête,
 Que Colomb crut devoir partir pour sa conquête :
 Tous ses préparatifs furent promptement faits ;
 Il s'embarqua, le cœur & l'esprit satisfaits,
 Sans penser qu'il n'est point de gloire qui ne coûte,
 Et que mille chagrins l'attendoient sur la route.
 En est-il qu'un héros ne sache surmonter ?
 Colomb en étoit un ; il devoit tout dompter.

Fin du troisième Chant.



ARGUMENT
DU
QUATRIEME CHANT.

COLOMB s'embarque pour l'Europe. L'Enfer s'irrite de son voyage, & des suites qu'il doit avoir. Discours de Lucifer à ce sujet. Tous les Démons prennent part à la querelle; ils s'arment, avec la Discorde, pour mettre les Princes hors d'état de tenter cette découverte. Colomb arrive à Gènes sa Patrie, où il la propose au Sénat assemblé. Mauvaise réception qu'il reçoit. Le Peuple s'en moque comme les Grands. Prédications qu'il leur fait.



CHANT IV.

TANDIS que le Génois, sur la plaine liquide,
S'entretenoit au gré de son céleste Guide,
Qu'il voguoit vers les lieux dont il reçut le jour:
Car ce fut là le choix dicté par son amour!
Les esprits malfaisants, occupés à nous nuire,
Auprès des Potentats veilloient à le détruire.
Ils ne purent changer les décrets du Seigneur,
Ce qui passa toujours leur pouvoir suborneur;

Mais, par tous les ressorts qu'invente l'artifice ;
 Ils furent reculer l'instant heureux , propice ,
 Où Colomb s'engageant en d'immenses travaux ,
 Devoit nous procurer tous ces Pays nouveaux ,
 Dont notre ambition pourroit se satisfaire ,
 Malgré tant de desirs, son escorte ordinaire.

CES Anges malheureux , nés pour nous tourmenter ,
 Jusqu'aux pieds des Autels ont droit de nous tenter :
 Il faut une vertu qui n'ait point de pareille ;
 Sans quoi leurs faux avis , surprenant notre oreille ,
 Et se glissant au cœur qu'ils corrompent en tout ,
 Du bonheur éternel nous ôtent l'avant-goût.
 Le Ciel leur en donna l'horrible privilege ,
 Pour punir des humains la race sacrilege ;
 A moins que , surmontant cet étrange revers ,
 Leurs yeux sur tant de maux ne soient sans cesse ouverts.
 Mais trop d'aveuglement fut toujours leur partage ,
 Pour qu'ils puissent jamais conjurer cet orage !
 Il est peu de mortels faits pour ne rien risquer
 Avec des ennemis qui savent attaquer ,
 Dont la ruse égalant la puissance infernale ,
 Nous déclare en secret une guerre fatale ,
 Et d'autant plus à craindre en ses combats affreux ,
 Qu'un ennemi couvert est bien plus dangereux.

Dès qu'ils eurent appris cette rare conquête ,
 Ce projet éclatant pour qui Colomb s'apprête ,
 Leur nombreuse cohorte en fut au désespoir.
 Tout parut en désordre au ténébreux manoir :

Le Monarque enfumé de ces noires contrées,
 Où ne descendent point les ames épurées,
 Qui servent de cachots aux coupables humains,
 Malheureux artisans de leurs propres destins,
 Assèblant ses États, séjour de la vengeance,
 Leur parle dans ces mots dictés par l'insolence : —

NOTRE persécuteur renouvelle l'affront
 Que sa haine autrefois imprima sur mon front.
 Habitants souterrains de nos demeures sombres,
 Qui me reconnoissez pour souverain des ombres ;
 Contraints de succomber sous une injuste loi,
 Vous qu'un commun malheur réunit avec moi :
 Jusqu'à quand, d'un courroux furieux, implacable,
 Dont depuis si long-temps le pouvoir nous accable,
 Sentirons-nous l'effet du coup qui nous abat ?
 Souffrirez-vous encor un nouvel attentat ?
 Fideles compagnons de ma triste fortune,
 Songez qu'en tout ici notre cause est commune,
 Et qu'on ne peut me nuire, ou me porter des coups,
 Qui dans le même instant ne retombent sur vous.
 Du Ciel en ces bas-lieux précipités ensemble,
 Un intérêt trop cher déjà nous y rassemble ;
 Nous avons à venger l'affront le plus sanglant.
 Rappelez-vous ce jour qui m'est toujours présent !
 Cette funeste époque à jamais déplorable,
 Où d'un tyran cruel la haine impitoyable,
 Pour n'avoir pas voulu subir un joug amer,
 Déshonora ma main par ce sceptre de fer ;
 Moi, plus digne que lui de tenir dans les miennes

Le signe impérial qu'il porte dans les siennes (1)!
 De l'aveugle destin ces revers sont les jeux,
 Je touchois au moment de nous voir tous heureux ;
 Que cet espoir flatteur fut de peu de durée !
 Vous m'aidiez à changer le sort de l'Empyrée,
 A détrôner un Roi que le hasard a fait,
 Qui de nous maltraiter n'est jamais satisfait.
 L'Univers alloit prendre une nouvelle face ;
 Je voyois le succès couronner mon audace ;
 Tout sembloit prospérer au gré de nos desirs :
 Un instant nous valut de cuisants déplaisirs.
 Vous le savez, amis : cette affreuse victoire
 Fut le terme fatal qui souilla notre gloire.
 Le vainqueur, trop enclin aux sentiments jaloux,
 Nous fit bientôt sentir le poids de son courroux :
 Il m'imposa la loi de régir cet Empire,
 Il vous y fit servir sa vengeance & son ire ;
 Et, bourreaux devenus dans ce hideux séjour,
 Il ne sauroit encor m'y souffrir une Cour.
 Sa haine me poursuit, & vous poursuit vous-même.
 Il voudroit m'arracher ce honteux diadème,
 Ce sceptre qu'en mes mains le destin a remis,
 Parce qu'il m'en faut un, que je regne où je suis.
 Sa jalouse fureur, contre moi conjurée,
 Enchaîne ma puissance & la tient resserrée :

(1) Allusion à l'idée qu'ont eue les Peintres, de représenter Dieu le Père, ou l'Éternel, tenant sur ses genoux un Globe, symbole de l'empire universel.

Combien enfante-t-il de moyens tous les jours,
 Pour arrêter ici la foule & le concours ?
 Les hommes de tout temps livrés à nos furies,
 N'exercent presque plus leurs rigueurs endormies ;
 Tout languit ici-bas ; cet empire est détruit,
 Si vous n'y ramenez le bonheur qui nous fuit.

DANS le vaste contour que l'Univers enfermé,
 Il restoit un Pays, inépuisable terre,
 Où les humains naissoient à vos loix asservis :
 Ils ne profitoient point des faveurs de son fils ;
 Lui qui sur un gibet, théâtre d'infamie,
 Pour ruiner ces lieux perdit exprès la vie.
 De ce lâche complot, que vous n'ignorez pas,
 Une secte naquit funeste à nos États (1) ;
 Elle en a dépeuplé les cavernes profondes,
 Et l'on veut aujourd'hui qu'elle passe les ondes ;
 Que, dans tous les Pays où seuls nous dominions,
 Elle aille enfin briller aux yeux des Nations.
 Verriez-vous, chers suppôts ! d'un œil sec & tranquille
 Achever de flétrir une gloire inutile ?
 Partez ; & parcourez la région de l'air :
 Armez-vous de vos traits , épuisez tout l'Enfer :
 Volez dans les climats où ce projet se trame :
 Conformez-vous en tout au courroux qui m'enflamme.
 Vos intérêts, les miens, exigent que là-haut,
 Aucun de vous trompé n'y soit pris en défaut ;

(1) Le *Christianisme*, qui a porté de si terribles coups aux *Démons*, & dont la *Morale* est si belle, si pure.

De ce Dieu si jaloux redoutez la finesse,
 Armez-vous, comme lui, de ruse & de souplesse;
 Et de ses fiers Agents, satellites pieux,
 Imités en tous points l'esprit insidieux.
 Allez, chers compagnons: qu'à mes vœux tout réponde:
 Montrez votre savoir, & que le Ciel en gronde. —

PAR d'aussi noirs propos sa rage s'exhala,
 Et, prompts à la servir, chacun se signala:
 L'un fait provision de fiel & d'amertume;
 L'autre court s'abreuver de soufre & de bitume;
 Certains prennent un corps sur le nôtre formé,
 D'autres n'en veulent qu'un, d'air subtil renfermé;
 Mais le Chef, plus méchant que tout l'Enfer ensemble,
 S'arme des passions sous qui l'Univers tremble,
 Plus terribles cent fois pour les foibles mortels,
 Que les plus grands tyrans, que des bourreaux cruels!
 Enfin tous à l'envi, pour troubler la nature,
 S'empressent de puiser dans une source impure.
 Tels on voit parmi nous, presque aussi démons qu'eux,
 Et que le Ciel punit en des temps orageux,
 Tous les préparatifs d'une guerre prochaine,
 Où notre ame s'exerce à n'être qu'inhumaine.

LA Discorde sur-tout, allumant ses flambeaux,
 Se dispose à courir sur la terre & les eaux;
 A l'affreux sifflement des serpents qui la couvrent,
 La nature frémit, & les tombeaux se r'ouvrent.
 Elle vole d'un trait chez tous les Souverains,
 Qui de l'Europe entière entraînoient les destins,

Et, sur toutes les Cours soufflant sa bile noire,
 Y causa des horreurs qu'on auroit peine à croire,
 Les Esprits infernaux secondant ses poisons,
 Tramoient de leur côté d'horribles trahisons.
 Pour mieux suivre un dessein où rien ne les arrête,
 Ils accordent un temps de repos & de fête
 A ces infortunés que le crime a proscrits,
 Et qui de leurs forfaits sont justement punis.
 Des tourments suspendus, contre toute apparence,
 Rendirent aux damnés la joie & l'espérance;
 Ils crurent que le Ciel, trop sensible à leur sort,
 Alloit en ce moment les rappeler au Port:
 Mais ils sont sans retour dans ces sombres demeures!

DURANT tant de rumeurs, Colomb comptoit les heures,
 Le vaisseau, selon lui, marchoit trop lentement.
 Tantôt sur le tillac couché nonchalamment,
 Toujours enseveli dans un morne silence,
 Se permettant à peine un peu de subsistance,
 Il tournoit ses regards vers le lieu d'où son cœur
 Tiroit en cet état un sentiment vainqueur.
 Il n'y sauroit penser sans qu'un charme l'attire,
 Que, malgré lui, son ame en secret ne soupire;
 Tantôt il paroïssoit inquiet, agité,
 Promenant le desir dont il est tourmenté.
 A le voir se livrer au trouble qui l'agite,
 Chacun l'y crut atteint d'une rage subite:
 Dans le navire entier on ignoroit le prix
 De ces sages transports dont on étoit surpris;
 Colomb n'avoit rien dit de leur cause à personne.

C'est ainsi que, souvent, presque tout nous étonne :
Trop prompts à condamner ce que nous ignorons,
Trop lents à découvrir ce que nous admirons.

De son retour Colomb vit enfin la journée,
Il contemploit déjà la Méditerranée,
Cette Mer si fameuse en grands événements,
Et qui baigne les murs des Génois imprudents,
Fiers du riche tribut que l'onde leur apporte :
Bravant alors des Rois l'impuissante cohorte,
Ils voyoient plier tout sous leurs prospérités ;
Ils étoient bien venus dans toutes les Cités ;
On ne parloit que d'eux, sur la terre, sur l'onde,
Leur Ville receloit les richesses du monde.
Que les temps sont changés ! cette Ville à présent,
Pour qui la redoutoit, n'a plus rien d'imposant :
Elle eût peut-être acquis l'empire de la Terre,
Sans un aveuglement qui lui livra la guerre ;
Ce terme fut celui que le Ciel lui marqua.

COLOMB, pour l'enrichir, dans son sein débarqua :
Fait pour mettre le comble à la noble industrie,
Il venoit proposer d'éclairer sa Patrie.

S'ÉTANT fait introduire au Sénat assemblé : —
Sénateurs, leur dit-il, vous, Doge signalé,
Vous voyez devant vous un Citoyen fidelle,
Dans ces murs illustres que son devoir rappelle.
J'ai découvert qu'au bout de cette vaste Mer,
Dont l'unique soutien ne sauroit être l'air,

Il est, sans contredit, des Terres inconnues,
 Des Nations sans doute y seront parvenues,
 Par le Levant du monde, où doit toucher sa fin;
 Et j'y fonde à coup sûr un important dessein.
 Ces Terres doivent être à nos Terres égales :
 Ce sera désormais les Régions Australes (1).
 Le Globe (on en convient) parfait en sa rondeur,
 N'a, dans l'autre système, aucune profondeur.
 Il faut conjecturer que toutes ses parties,
 Par un Dieu créateur à leur tout assorties,
 Ne sauroient consister en ce que nous voyons :
 Le flambeau qui nous luit prend ici ses rayons,
 Ou plutôt, en passant il nous les communique ;
 Car il puise autre part sa clarté sympathique,
 Cette vive chaleur qui comble tous nos vœux.
 Mais, quand il disparoît, où porte-t-il ses feux ?
 Sans jamais y manquer sa course est journalière ;
 Absent de nous la nuit, que devient sa lumière ?
 Laissons penser & dire au vulgaire ignorant,
 Que pour se reposer il s'endorme un instant !
 Nous disons, il est vrai, que le soleil se couche :
 Un langage aussi faux n'est jamais qu'en la bouche ;
 Notre esprit ne conçoit dans cet Astre charmant,
 Qu'une action sans fin, éternel mouvement.

(1) Par rapport aux connoissances de nos jours, tout ce discours de *Colomb* paroîtroit, aux yeux de quelques personnes, une absurdité grossière, si je n'avertissois qu'il est conforme à l'ignorance de ces temps-là. En effet, toutes les parties de la *Philosophie* étoient presque ignorées ; à peine un petit nombre de savants osoit-il rechercher des opinions nouvelles !

L'Auteur qui le forma comme œil de la nature,
 Veut qu'il brille en tout temps sous sa même parure,
 Et que tournant autour de l'Univers entier,
 Il y fasse tout croître & tout fructifier.
 Lorsqu'éloigné de nous, & parcourant la Terre,
 Il regne tour-à-tour sur tout ce qu'elle enferme;
 Qu'il y mene avec lui les fécondes saisons,
 Meres dans tous les lieux des utiles moissons;
 Qu'il fait place à l'hiver & sa suite ordinaire,
 Il procure l'été sous un autre hémisphere:
 C'est un arrangement qu'on ne peut disputer,
 Et qui vient à nos yeux souvent se répéter.
 De même, en des endroits, quand la nuit de ses voiles
 Vient couvrir les humains endormis sous leurs toiles,
 Dans d'autres, l'horison brillant du plus beau jour,
 En ce même moment leur vient faire sa cour;
 Le dirai-je! est-ce là de moindres phénomènes?
 Ce n'en sont pourtant pas des choses moins certaines.
 Mais celles que j'annonce ont autant de grandeur,
 Et ne sont pas moins voir le divin Créateur!
 Je juge (& j'oserois l'affirmer sans scrupule)
 Qu'il est plus d'un Pays sous l'âpre canicule,
 Où l'on voit dominer sa brûlante saison,
 Peu propre, je le crois, pour aucune moisson (1).

(1) On avoit long-temps cru que les *Terres* qui approchoient le plus du *Pole Méridional*, devoient être inhabitables. Les voyages que l'on y a faits, ont depuis démontré le contraire. Elles sont non seulement habitables & habitées; mais, chose surprenante & qui ne devoit point surprendre, si l'on eût mieux connu le cours du soleil, c'est qu'on y rencontre des glaces & un froid aussi violent que sous le *Pole du Nord*.

Le midi de la Terre est encor à connoître :
 Ce ne sont point les seuls qui tardent à paroître ,
 A se montrer à nous avec tous leurs appas ,
 Et l'Occident du monde est dans le même cas ;
 C'est là que je prétends , sous un climat fertile
 Que régite & gouverne une zone tranquile ,
 Y rencontrer aussi des lieux à découvrir ,
 Et ce sont les projets que je viens vous offrir.

MAGNANIMES Seigneurs , songez combien de gloire
 Va rendre votre nom célèbre dans l'Histoire !
 Et quelque honneur qui doive en rejaillir sur moi ,
 Le bien de cet État fait ma suprême loi ;
 Je fais qu'au plus haut point sa splendeur est montée ,
 Mais sa puissance encor pourroit être augmentée.
 Il s'agit , en un mot , d'un aussi grand objet ,
 Que les frais n'en sont rien pour un pareil sujet.
 Je voudrois être utile à ma chere Patrie :
 Le succès est certain ; je braverai l'envie.
 J'espère que le Ciel confirmant mes desirs ,
 Fera bientôt cesser de trop justes soupits. —

LE digne Citoyen que Gênes a vu naître ,
 S'exprima de la sorte , & beaucoup mieux peut-être
 Il eut bientôt compris , aux yeux des assistants ,
 Combien de sa harangue ils étoient mécontents.
 On taxa devant lui ses projets de chimere ;
 On ne l'épargna pas : le Sénat en colere ,
 Offusqué par l'Esprit ténébreux , infernal ,
 Pour insulter Colomb , afficha le signal.

Il est traité de fou par toute l'Assemblée.
 Ce ne fut plus qu'un cri dans la Ville aveuglée.
 Hué de toutes parts pour prix de ses avis,
 A ses Concitoyens témoignant son mépris,
 Colomb en cet instant doué de prophétie,
 Leur prédit les revers dont leur faute est suivie.
 Ainsi dans Israël, quand ce Peuple mutin,
 Abandonnant le soin de son culte divin,
 Se livroit à des Dieux d'une Terre étrangère,
 Des Prêtres inspirés prédisoient sa misère. —

J'AI grand tort, disoit-il, d'avoir pu présumer
 Qu'étant né parmi vous j'eusse dû vous charmer,
 Nation inconstante, encor plus inquiète!
 Dans son Pays d'ailleurs, qui fut jamais prophète?
 Je voulois satisfaire au penchant de mon cœur:
 J'en suis trop mal payé par votre accueil moqueur.
 Ah! je pourrois plutôt enrichir vos Provinces,
 Qu'il ne vous est aisé de résister aux Princes
 A qui tout votre orgueil déplaît depuis long-temps;
 Prenez-y garde enfin, Génois trop inconstants!
 Contre vous courroucé le Ciel ainsi m'inspire:
 Vous allez voir tomber votre fragile empire,
 Comme un frêle roseau, triste jouet du vent,
 Qui l'agite sans cesse & l'arrache souvent.
 Les Rois qu'indignera votre audace imprudente,
 Vous gardent une fin honteuse, humiliante;
 L'un d'entr'eux quelque jour soumettra votre Chef (1)

(1) Louis XIV, qui obligea son Doge de venir à Versailles lui faire excuse, & qui, pour que la soumission fût plus éclatante,

A dégrader en lui ce superbe relief,
 Qui, par-tout annonçant vos fieres destinées,
 L'égale en sa hauteur aux Têtes couronnées :
 Qui, bientôt vous serez dans un tel abandon,
 Qu'il faudra que pour vous il demande pardon.
 Tous vos États en proie aux soldats mercenaires,
 Verront s'armer contr'eux jusqu'à des insulaires,
 Que le destin rangea sous votre dure loi,
 Mais qui pour s'en ôter voudront élire un Roi (1).
 Alors de tous côtés pour dompter les rebelles,
 Conserver votre État, & venger vos querelles,
 L'arrogante fierté qui vous a rendu sourds,
 Des Rois, que vous bravez, mendiera le secours.
 Ce que vous rejetez & qui vous importune,
 Pourroit seul empêcher cette juste infortune ;
 Et ce seroit pour vous une source d'éclat !
 Vous ne méritez pas, Peuple insensé, Sénat,
 Nation indomptée où j'avois pris naissance,
 Que je veuille affermir votre injuste Puissance.
 J'avois tort d'accourir des rivages lointains,
 Et de vous préférer à tant de Souverains,
 Pour déposer chez vous un secret salutaire,
 Qui vous auroit rendu l'Univers tributaire.

contraignit la République fiere & superbe, à déroger en cela à sa constitution fondamentale : c'est qu'il ne put être destitué, quoique le Doge ne puisse sortir sans perdre son Etat.

(1) Le Baron de Neuhof élu Roi de Corse. Les Génois, pour le chasser & réduire les Corses rebelles, se sont vus forcés de recourir aux armes de la France, qui possède aujourd'hui cette Isle par la cession qu'il lui en a été faite.

De mes progrès dans peu vous ferez les témoins,
 Oui, vous regretterez mon amour & mes soins;
 Il ne sera plus temps: ce florissant commerce,
 Cet opulent négoce où votre ardeur s'exerce,
 Refusera ses dons à tous vos vains souhaits.
 Je vais partir, ingrats, pour ne vous voir jamais (1)!

AINSI Colomb sortit de sa Ville natale,
 Aux regards étrangers superbe Capitale,
 Mais par des factions déchirée au-dedans,
 Et s'armant de rigueurs pour ses propres enfants;
 Aussi n'y vivent-ils qu'au milieu des alarmes!
 En butte aux trahisons qui pour eux ont des charmes,
 Est-il de Citoyen, par son goût emporté,
 Qui n'attente en secret contre la liberté?
 Tel en étoit l'esprit, quand Colomb, bien plus sage,
 Cherchoit à détourner ce funeste présage,
 En présentant à tous un projet que l'honneur,
 L'intérêt, tout enfin rendoit au moins trompeur.

MAIS vit-on réussir quelqu'un dans sa Patrie?
 Qui l'entreprend, d'abord couvert d'ignominie,
 Eût-il la gloire même empreinte sur le front,
 N'y sauroit espérer qu'un immortel affront.
 Telle est de nos travers l'injustice criante:
 Ce que l'on voit de loin, d'une image riante
 Emprunte malgré nous le séduisant aspect;
 Voilà pour tant d'erreurs d'où vient notre respect.

(1) Le Commerce brillant que Gènes faisoit pour lors, a cessé depuis l'époque de la découverte de l'Amérique. La République a depuis réparé sa faute envers Colomb, en lui érigeant une Statue.

Apperçu de trop près, par un effet contraire,
 Le même objet toujours ne paroît que vulgaire;
 Nos yeux accoutumés à ce que nous voyons,
 Ne l'envifagent plus sous de nouveaux crayons.
 Pourquoi ne veut-on pas, aveugles que nous sommes,
 Que nos Concitoyens deviennent de grands hommes!
 Est-ce qu'en leur enfance ils nous auroient séduits,
 En nous accoutumant à les voir trop petits?
 Oui, l'ame prend l'effor, & le cœur du courage,
 Lorsque de ses liens notre corps se dégage!

QUITTONS la vieille erreur des âges & des temps,
 Elle a souvent causé des malheurs trop constants!
 Une femme eût sauvé la malheureuse Troie
 Du secret artifice où le Grec se déploie,
 Sans la prévention de ses Concitoyens (1);
 Il en coûta la vie à cent mille Troyens,
 Et la destruction d'une Ville superbe
 Dont les murs sont depuis ensevelis sous l'herbe,
 Honte des Nations, fastes de l'Univers,
 Je vous cite à regret pour appuyer mes vers:
 Vous êtes pleins de traits, ou sacrés, ou prophanes;
 Qui prouvent un travers, raison, que tu condamnes!

Fin du quatrieme Chant.

(1) *Cassandre*, fille de *Priam*, laquelle donna d'excellents conseils aux Troyens, pendant le siege de leur Ville par les Grecs, sans qu'on voulût l'écouter. Elle ne put même faire comprendre qu'il falloit se défier du cheval de bois, invention de l'artificieux *Ulysse*, qui favoit mettre à profit la superstition des Peuples.

 ARGUMENT

DU

CINQUIÈME CHANT.

COLOMB, indigné du refus que l'on avoit fait à Gènes de son projet, quitte l'Italie pour passer en France. Charles VIII ne peut accepter ses offres. Il va en Angleterre, où il est très-bien accueilli par Henri VII, mais qui veut remettre à d'autres temps l'exécution de cette grande entreprise. Il sort donc de la Grande-Bretagne, pour aller en Portugal, où il est vilainement trompé. Enfin il se retire, par dernière ressource, auprès de Ferdinand & d'Isabelle. Il y essuie toutes les longueurs ordinaires à la Cour d'Espagne, en ces temps-là.

 CHANT V.

CEPENDANT le Génois si mal reçu des siens,
 Dans l'Europe aussi-tôt chercha d'autres soutiens;
 D'abord il y choisit la France ou l'Angleterre:
 L'une & l'autre voyoient la discorde & la guerre
 Partager les esprits en tant de factions,
 Que l'on n'y respiroit que les dissentions.

DEPUIS peu le Français, heureux en ses Monarques,
 En venoit de perdre un sous le ciseau des Parques (1),
 Singulier en tous points, & qui, simple de mœurs,
 Étoit quelquefois de hautaines humeurs :
 Humble, fier & dévot, inhumain & timide,
 Courageux par état, généreux & perfide ;
 Avare, libéral, fourbe, dissimulé,
 Voulant être obéi dès qu'il avoit parlé ;
 Bien moins aimé que craint, sachant se faire craindre,
 Et maître distingué dans le grand art de feindre ;
 Féroce en ses desirs toujours impétueux,
 De vices, de vertus, composé monstrueux.
 La France doit pourtant beaucoup à sa mémoire,
 Et de ce regne sort presque toute sa gloire.

IL venoit de mourir, laissant un jeune fils
 Soutien trop chancelant de l'empire des lys (2) !
 Ce Roi ne ressembloit du tout point à son pere ;
 Il avoit d'autres mœurs, un autre caractère :
 Facile, bon, sans ruse, exempt des passions
 Qui des Princes d'alors régloient les actions ;
 Mais, un peu trop borné dans son étroit génie ;
 Du trône il sentit tard la valeur infinie.

(1) Louis XI, qui mourut au *Plessis-les-Tours*, le 30 d'Août 1483 :
 il étoit pere de *Charles VIII*, qui régnoit au temps de la découverte
 de l'*Amérique*.

(2) *Charles VIII* dont la foible santé faisoit appréhender qu'il ne
 vécût pas long-temps ; ce fut la principale raison des troubles qui
 agiterent sa minorité, divers prétendants se formant des partis dans
 l'Etat.

Peut-être de son pere étoit-ce là le fruit ?
 Il ne savoit que trop comme il s'étoit conduit ;
 Et, n'étant que Dauphin, quel trouble domestique
 N'avoit point apporté son humeur despotique (1) ?

L'ÉTAT ne tarda pas à se voir tout en feu.
 Gouverné par sa sœur, la Dame de Beaujeu,
 Femme forte, hardie, intrigante, guerriere,
 Aux désordres bientôt elle ouvrit la barriere (2).
 Louis l'avoit donnée à son fils pour l'aider
 A porter le fardeau qu'il alloit lui céder ;
 Sans songer qu'un rival, jaloux de ce partage,
 Voudroit lui contester un si bel héritage.
 C'étoit l'un de ces Chefs d'une auguste Maison,
 Et de l'arbre royal le second rejeton :
 Prince qui, des Français l'amour & l'espérance,
 Sut mériter le nom de *Pere de la France* ;
 Et qui faisant chérir la douceur de ses Lois,
 Devint bientôt après le modele des Rois (3).

CE Royaume engagé dans des guerres civiles,
 Dont les feux embrasoient les campagnes, les villes,

(1) Charles VII, pere de Louis XI, après avoir conquis son Royaume à la pointe de l'épée, eut le chagrin de voir ce fils révolté contre lui.

(2) Cette Princesse, épouse d'un Bourbon Sire de Beaujeu, étoit fille de Louis XI, qui l'aimoit tendrement : sa Régence causa beaucoup de troubles dans la France, parce que le Duc d'Orléans y prétendit en qualité de premier Prince du Sang.

(3) C'est ce même Duc d'Orléans, qui a depuis régné sous le nom de Louis XII. Il fut surnommé le Pere du Peuple. Quel titre ! & combien un Roi en doit être flatté !

Divisoient tous les cœurs, de leurs fureurs épris,
 (Orages excités par les malins Esprits!)
 N'étoit rien moins que propre aux grandes entreprises,
 Qui valurent, depuis, tant de Cités conquises,
 A cet État fameux, le berceau des Guerriers
 Par qui l'on a tant vu moissonner de lauriers.
 Colomb s'en apperçoit. Charles étoit en Guienne,
 Pour soumettre un vassal qui s'attiroit sa haine (1)
 Notre héros paroît: le Roi le reçoit bien,
 Écoute son projet, mais ne lui promet rien: —
 Je goûte vos desseins, ils me semblent utiles,
 Mais il faudroit des temps plus sereins, plus tranquiles, —
 Répondit le Monarque avec beaucoup d'égarde.
 Colomb, congédié, tourne ailleurs ses regards.
 Le Prince en cet instant ne prévît pas sans doute,
 Combien ses successeurs, que l'Univers redoute,
 Par ce chemin offert à sa naissante ardeur
 Acquerroient quelque jour de force & de splendeur?

L'ANGLETERRE fut donc sa nouvelle ressource.
 Colomb marcha vers elle, y dirigea sa course.
 Il arriva, le cœur rempli d'un vain espoir,
 Dans des murs où l'on vit régner plus d'un pouvoir;
 Où chaque Citoyen, écoutant son délire,
 N'a que trop encensé l'esprit qui le déchire:
 Les uns, soumis au joug d'un légitime Roi;
 D'autres, Républicains, n'en suivant que la loi,

(1) Un Comte de Comminge, que Charles VIII alla châtier, & dont l'époque est à-peu-près de ce temps-là. Voyez là-dessus l'Abrégé Chronologique de l'aimable Président Hénault.

Toujours prêts à détruire un pouvoir qui les gêne,
 Et ne faisant jamais qu'appesantir leur chaîne,
 Libres sans liberté, n'en ayant que le nom,
 Osant s'attaquer même à la Religion.
 Londres leur Capitale, aujourd'hui si célèbre,
 Dont le coup-d'œil de loin annonce un lieu funebre (1),
 Mais qui de près se change en un des plus beaux lieux,
 Capable d'enchanter & le cœur & les yeux,
 Renfermant dans son sein tous les trésors du monde,
 Et, par-là, prétendant à l'empire de l'Onde;
 La mere du savoir, l'asyle des Beaux-Arts,
 Qui se sont introduits dans ses heureux remparts,
 A l'abri des combats que l'ignorant leur livre
 Sous les fausses couleurs dont il fait les poursuivre:
 La richesse accompagne en ce libre séjour
 Quiconque a des talents, à qui l'on fait la cour.
 Londres, dis-je, pour lors étoit bien peu de chose!

Le héros de la Mer arrive, & s'y repose,
 Attendant le moment de se montrer aux yeux
 Du Monarque nouveau qui régnoit dans ces lieux:
 On le nommoit Henri (2); Roi sage, magnanime,
 Successeur de Richard dont il punit le crime.

(1) Ceux qui ont vu cette Ville fameuse, conviennent unanimement qu'on la prendroit au loin pour une charbonniere, paroissant toute en fumée, par la prodigieuse quantité de charbon de terre qui s'y brûle; mais la magnificence de ses édifices fait bientôt changer de langage.

(2) *Henri VII*, connu sous le titre de *Comte de Richemont*, Prince dont les Historiens s'accordent à dire beaucoup de bien, quoiqu'il y en ait qui le taxent d'une avarice fardide: il défit en bataille rangée

Ce Prince vertueux fut, d'un commun accord,
 Surnommé de son temps le *Salomon du Nord* ;
 Aussi, rien n'égalait son zèle & sa prudence,
 Pour relever les loix, réprimer la licence,
 Arrêter les abus & la division
 Qui troubloient le repos de la triste Albion :
 Car elle étoit en proie au plus affreux désastre.
 Les célèbres Maisons d'Yorck & de Lancastre,
 Jalouses de régner ; pour soutenir leurs droits
 Agitoient tout l'État réduit presque aux abois,
 Pendant leurs démêlés, une troisième race
 En avoit suspendu l'effet & la menace,
 En régnant sous le nom de *Princes Angevins* ;
 Richard fut le dernier de tous ces Souverains (1).

NOTRE héros comprit qu'à ses projets fatale,
 Cette désunion de la Maison Royale
 Empêcheroit sans doute, en ces calamités,
 Qu'ils ne fussent reçus & peut-être écoutés :
 Il se présente au Roi, perdant toute espérance, —
 Grand Prince, dit Colomb, votre rare vaillance,

le Tyran de l'Angleterre, lequel y perdit la vie ; après cette mort, *Henri* se mit la Couronne sur la tête, à laquelle il avoit de très-légitimes prétentions.

(1) *Richard III*, surnommé *le Bossu*, Prince aussi mal fait d'esprit que de corps ; il fut le dernier de la branche *Angevins*, ou des *Plantagenets* : c'étoit un monstre par ses cruautés & sa tyrannie. Voyez ce qu'en disent les Historiens Anglais, & ceux même des autres Nations qui s'accordent assez là-dessus.

Votre amour pour ce Peuple, & vos soins fortunés,
 Ont été par le Ciel justement couronnés ;
 A jamais puissiez-vous régner sur l'Angleterre,
 Y faire aimer la paix, en éloigner la guerre !
 Il ne vous manque plus, parmi tant de faveur,
 Que d'en étendre au loin le nom & la grandeur.
 Trouvez bon qu'à vos pieds j'apporte une conquête,
 Que ce Ciel bienfaisant peut-être vous apprête,
 Et qui, de cet État employant les vaisseaux,
 Vous rend Maître absolu de la terre & des eaux.
 Ordonnez qu'en secret je puisse rendre compte
 D'un projet qui n'a rien que mon cœur ne surmonte :
 Quoi qu'on doive penser d'un si hardi dessein,
 J'en réponds sur ma tête ; il n'est point incertain. —

LE MONARQUE voulut l'examiner lui-même.
 Peu semblable à ces Chefs, d'une indolence extrême,
 Qui se confiant trop dans le rapport d'autrui,
 Ne sauroient rien apprendre, ou ne voient qu'à demi.
 Henri, sage, éclairé, rempli de sagesse,
 Et, quoique Souverain, cultivant la science,
 N'eût pas si-tôt jeté les yeux sur ce projet,
 Qu'il en connut d'abord & la cause & l'effet.
 Il comble le Génois de si grandes largesses,
 D'éloges si flatteurs, lui fait tant de caresses,
 Que le foible Colomb alloit y succomber,
 Quand son divin Mentor l'empêcha de tomber,
 Ranimant son esprit par un souffle invisible.
 C'est ainsi pour un Roi que tout devient possible ;
 Une parole, un mot de douceur, de bonté,

A bien plus de pouvoir que son autorité !
 Le Prince, pour tenter le héros maritime,
 Promit de le tenir dans une haute estime,
 S'il vouloit à sa Cour demeurer désormais,
 Offrant de l'accabler d'honneurs & de bienfaits.
 Il trouvoit, disoit-il, son dessein vraisemblable :
 Mais il falloit attendre un temps plus favorable ;
 Il étoit sur son trône encor mal affermi ;
 Il avoit à songer à plus d'un ennemi :
 Mais bientôt une paix, à ses desirs offerte,
 Permettroit qu'on pensât à cette découverte.

VERS qui tournera-t-il son espoir maintenant ?
 Colomb partit d'auprès de ce Roi prévenant,
 Sans avoir de congé, sans une autre audience ;
 Il craint qu'on ne l'arrête, il craint la violence.
 Un Navire devoit toucher en Portugal,
 Il s'embarque à propos, d'un sens toujours égal.
 Cette Puissance seule, en Europe paisible,
 A de si beaux progrès pouvoit être sensible :
 Curieuse déjà de s'emparer des eaux,
 Elle avoit fait partir ses rapides vaisseaux,
 Pour aller découvrir une route inconnue
 A travers l'Océan étonné de leur vue.
 Gama les conduisoit ; Gama, digne rival
 Du héros de la Mer, peut-être son égal (1) !

(1) *Vasco de Gama*, l'un des grands hommes de Mer qu'ait eu le Portugal, entreprit de mener une flotte aux *Indes Orientales*, en faisant le tour de l'*Afrique* : il y réussit en 1497, quoique ce dessein eût été plusieurs fois inutilement tenté. J'ai profité de cette cir-

Gama, qui fut doubler cette pointe effrayante
 Qu'on appella long-tems du nom de *Cap-Tourmente* (1),
 Et qui, des Hottentots ses hideux habitans,
 Vit les visages noirs, sales & dégoutans ;
 Qui delà traversant aux portes de l'Aurore,
 Cueillit les riches fruits que l'Inde voit éclore,
 Par de nouveaux chemins en enrichit des lieux
 Qui ne conservent plus un bien si précieux (2).
 Gama fut le héros des Mers Orientales,
 Et Colomb le devint des Mers Occidentales :
 Le Camoëns chanta dignement le premier (3) ;

constance, afin d'avancer cet événement, pour le mettre en opposition avec la découverte de *Colomb*. Les expéditions précédemment faites m'y ont, en quelque sorte, autorisé.

(1) Dont le nom a été changé en celui de *Cap de Bonne-Espérance*, qu'il porte présentement.

(2) Les *Portugais*, à la faveur de leur découverte, n'eurent pas de peine à s'emparer de toutes les Côtes maritimes de l'*Inde Orientale* ; les autres Nations maritimes de l'Europe y sont maintenant plus puissantes qu'eux.

(3) Cet Auteur étoit un jeune homme qui ne fut point de l'Expédition de *Vasco de Gama*, & qui ne passa même dans les *Indes* que quelques années après. Il célébra les succès de sa Nation dans cette partie de l'ancien Monde connu, par un très-beau Poème, sous le titre de la *Lusiade*. Le style en doit être bien attrayant, puisqu'il a pu faire supporter des inventions beaucoup plus folles, & autrement licencieuses que celles de l'*Arioste*. On ne croira peut-être point que je n'ai lu cet Ouvrage dans la traduction française, qu'après avoir formé le plan du mien ? Je le remarque, pour qu'on ne me croie pas son plagiaire, dans le *fantôme* dont nous faisons usage tous deux. Je puis dire de bonne foi que je l'aurois également employé, quand on ne s'en seroit point servi avant moi. Le sujet seul est propre à en faire naître l'idée.

Que ne puis-je encor mieux célébrer le dernier !
 Mais, que dis-je ? L'espoir échappe à mon courage,
 Depuis que ce sujet, traité par Du Boccage,
 De la Muse française ouvrant tous les trésors,
 S'est orné du génie & des plus doux accords !

JEAN régnoit en ce temps sur la Lusitanie (1).
 Colomb vint exciter sa noble jalousie.
 Ce Prince ne prétend qu'à l'empire des Mers,
 Depuis que l'Océan semble porter ses fers :
 Aussi, dès qu'il apprend qu'un Étranger demande,
 Que du plus beau projet il lui fasse l'offrande ;
 Que ce projet regarde un voyage important,
 Dont il ose assurer le succès éclatant,
 Et qu'il s'agit de plus, d'heureuses découvertes,
 Que la plus vaste Mer n'a point encor offertes :
 Il en veut voir l'Auteur, l'entendre, lui parler.
 Le Génois ne crut pas devoir dissimuler.
 Trompé par un accueil soutenu de promesses,
 Et que l'on appuyoit des plus vives caresses ;
 Imprudent ! il donna son secret par écrit,
 Mais fut bientôt après l'usage qu'on en fit,

C'ÉTOIT un trait malin d'insigne fourberie,
 Du profond des Enfers en cet instant sortie :
 Deux des plus noirs Esprits l'apportoient avec eux,
 Exprès pour mieux servir leur Prince ténébreux.
 Ils prennent de deux Juifs la figure hagarde (2) ;

(1) C'étoit Jean Second, Roi de Portugal & des Algarves.

(2) Ces Personnages-là ne sont point de mon invention, mais de l'Histoire.

Ils affectent en tout, pour qu'on soit moins en garde,
 Le sordide intérêt dont cette Nation
 Semble se faire un point de sa Religion.
 Tout déceloit en eux deux bons Israélites,
 Descendant de Moab ou des Amalécites :
 Ils se faisoient passer pour d'anciens Docteurs,
 Des gens instruits de tout, & de grands Voyageurs.
 Ils entrèrent enfin, sous ombre de cabale,
 Science vaine, occulte, insensée, infernale,
 Dans la Maison d'Ortiz, Evêque de Ceuta (1),
 Favori du Monarque, & qui les présenta.
 Ce bon Prélat suivoit la coutume ordinaire,
 De ses devoirs d'état ne se souciant guere ;
 Sa Grandeur n'ignoroit que ce qu'il faut savoir ;
 Par lui-même voulant tout entendre & tout voir ;
 De ses seuls Diocésains il fuyoit la présence,
 Ainsi que tout Prélat qui craint la résidence :
 Chymiste, homme de loi, soldat & courtisan,
 Comme plus d'un, depuis galant & partisan.
 Il mit auprès du Roi nos Anges de ténèbres,
 Sur le pied de Savants, de Médecins célèbres ;
 Ils en furent aimés aussi-tôt que connus :
 Que ne peuvent des gens de l'Enfer parvenus ?
 Ils se montroient livrés à la Philosophie,
 Astronomes, versés dans la Géographie,
 Doctes sur chaque point, Marins des plus experts ;
 On eût dit qu'ils avoient tous les talents divers.

(1) *Ceuta*, Ville d'Afrique, sur la Côte de Barbarie ; elle étoit alors possédée par le Portugal, & appartient aujourd'hui à l'Espagne.

Il est vrai que l'on lit en certaine Chronique,
Que l'Inquisition, ce Tribunal inique,
Qui ne confond que trop le crime & l'innocent,
Trouva dans leur doctrine un motif offensant,
Et que c'est d'où naquit la haine envenimée
Qu'il voue en Portugal au sang de l'Idumée :
Malheureux ! de payer pour les fautes d'autrui ;
Mais dont un Dieu fera le vengeur & l'appui.

L'ÉVÊQUE & ses faux Juifs, de l'Enfer émissaires,
Du projet de Colomb furent les Commissaires.
Le Prince Algarve ordonne au docile Génois,
De leur communiquer son dessein & ses droits,
De ne leur céler rien ; & qu'aussi-tôt admise,
Il veut mettre à profit cette grande entreprise,
La pousser jusqu'au bout : mais il ne savoit pas
Qu'il ne se confioit qu'aux plus grands scélérats,
Qui pour faire manquer une entreprise utile,
Useroient contre lui d'une ruse subtile.
Ainsi les Souverains, malheureux en conseils,
N'ont que trop sous les yeux des exemples pareils ;
Un aveugle penchant pour de foibles Ministres,
Aux passions soumis, rend leurs regnes sinistres :
Qu'heureux sont les Sujets dont le Roi, d'un vain nom,
N'accable point l'État & qui tient le timon,
Qui voit tout par ses yeux, entend de ses oreilles !
Son regne est un tissu de pompeuses merveilles :
La justice, l'honneur, marchant à ses côtés,
Lui font couler ses jours dans les prospérités.
Sans l'odieux complot que tramerent des traîtres,

Les souples Portugais se fussent vus les Maîtres
 De ces riches Pays offerts à leur ardeur,
 Et dont ils méritoient le signalé bonheur :
 Nation, qu'à bon droit on appelle soumise,
 Et dont rien pour ses Rois n'égale la franchise.

Dès que les Imposteurs eurent en main l'écrit,
 Qu'à l'imprudent Colomb la finesse surprit ;
 Au crédule Prélat ils furent faire entendre
 Que pour s'en assurer, & que pour mieux comprendre
 Ce que cet Étranger promettoit à l'État,
 La prudence exigeoit que l'on fît sans éclat,
 Ni sans qu'il pût enfin le soupçonner lui-même,
 L'essai de ce projet d'une importance extrême ;
 Qu'on doit appréhender que, trop ambitieux,
 Il ne veuille se voir le Maître de ces lieux ;
 Qu'on ne peut se fier à son ardeur suspecte ;
 Qu'une Cour ne sauroit être trop circonspecte ;
 Et que la Politique, alliée aux raisons,
 Demandoit qu'on prévît jusques aux trahisons.
 C'est par de tels discours dont s'arme l'imposture,
 Mais dont la bonne foi presque toujours murmure,
 Sans qu'on daigne écouter aucun de ses avis,
 Que les Princes souvent sont vendus & trahis.
 Nos fourbes savoient bien ces affreuses maximes,
 Eux qui soufflent ici l'injustice & les crimes !
 Ils eurent bientôt l'art de se faire nommer.
 On obtient ce qu'on veut, dès qu'on s'est fait aimer.

Pour tenter un essai dont la ruse décide,

Ils prennent un Pilote ignorant & timide,
 Et dans un frêle esquif pour de si fiers travaux
 Affortissent au Chef de minces Matelots.
 L'Enfer, outre ce trait, éveillé sur leur compte,
 Travaille à redoubler leur terreur & leur honte.
 Ils étoient en partant déjà remplis d'effroi
 D'avoir été chargés d'un si pénible emploi:
 Sur ce plan captieux on n'avoit pas, sans doute,
 Oublié de grossir les périls de la route?
 Tels font ces Charlatans sous le nom de forciers;
 De la crédulité faciles meurtriers,
 Qui voulant étaler leurs prétendus prestiges,
 Fascinent nos esprits; ce sont là leurs prodiges.

Nos secrets découvreurs à peine sont partis,
 Et des Caps de l'Europe éloignés ou fortis (1),
 Que n'apercevant plus nulle trace de terre,
 Leur cœur, d'abord ému, s'agite & se resserre:
 La peur qui les saisit accroît à chaque instant,
 Et le vent qui redouble, augmente leur tourment.
 Ils se crurent perdus en cette conjoncture;
 Un prompt retour au Port est ce qui les rassure.
 Ils rentrent sur le champ, exagérant leurs maux:
 Ce qu'imitent tous ceux qui voguent sur les eaux,
 Ont-ils jamais couru de dangers ordinaires?
 Colomb de ce complot fit des plaintes amères.
 Il offrit de partir pour se justifier;
 Le Roi le laissa dire, écrire & supplier.

(1) On ne s'étoit point encore écarté des Côtes, que l'on ne perdoit jamais de vue,

En vain employa-t-il toute son éloquence,
 Le préjugé trop fort emportoit la balance.
 L'innocent opprimé sous la rigueur des lois,
 Qu'une injuste formule égara tant de fois,
 Cherche ainsi vainement à trouver un refuge
 Dans l'ame de celui qui le plaint, & le juge :
 Cet abus qui renverse & détruit la raison,
 D'êtres civilisés est pourtant la leçon ?

JUSTEMENT irrité, Colomb cherche sur l'heure
 A trouver une voie & plus courte & meilleure.
 Quand l'indignation vient se joindre au dépit,
 C'est alors que l'on voit triompher notre esprit.

IL ne lui restoit plus, pour dernière ressource,
 Que les lieux fortunés où l'Ebre prend sa source :
 Cet immense Royaume, à présent reuni,
 En de petits États se voyoit désuni (1) ;
 Il ne forme aujourd'hui qu'une même famille.
 Colomb choisit de tous la brillante Castille.
 Ferdinand d'Aragon, Prince studieux,
 L'avoit jointe à l'État laissé par ses aïeux,
 Du chef de son épouse, il régnoit avec elle :
 Il ne faut que nommer la fameuse Isabelle,
 Princesse en qui les dons départis par le Ciel,
 Des talents, des vertus, prenoient l'essentiel ;

(1) L'Espagne a été autrefois divisée en plusieurs Royaumes ; ce qui fait que les Souverains, qui l'ont depuis possédée sans partage, se sont toujours qualifiés dans leurs titres, de Roi des Espagnes.

Qui, soldat à l'armée, au cabinet savante,
Soumettoit à son gré tous les cœurs qu'elle enchante.

LES Maures en ce temps, farouche Nation
Dont l'Europe a senti l'horrible invasion,
Possédoient dans l'Espagne un Royaume durable,
Contre la Chrétienté boulevard formidable;
D'où courant au milieu des Royaumes voisins,
Tout trembloit au nom seul des cruels Sarrasins (1).

DÈS long-temps Ferdinand à les chasser s'applique:
Il en prit le surnom de Prince Catholique,
Titre fort au-dessus des noms les plus flatteurs,
Et qu'ont depuis portés les Rois ses successeurs.
La Reine, le modele & l'exemple des Reines,
Comme lui de l'État sachant tenir les rênes,
Pour suivre aux champs de Mars cet invincible époux;
S'arme de sa valeur & du même courroux.
Ils étoient l'un & l'autre au siege de Cordoue (2).

COLOMB, dans un état que l'orgueil désavoue,
Assez mal équipé, se présente à leurs yeux,
Les aborde, d'un air doux, simple, officieux:—

(1) Les *Mores*, ou *Maures*, qui sont des Peuples *Africains*, selon toute apparence descendus des *Carthaginois*, dont la couleur étoit la même, passèrent de l'autre côté du Détroit de *Gibraltar*, & vinrent s'emparer de la plus grande partie de ce qui forme aujourd'hui l'*Espagne*. Ils y fondèrent divers petits Etats, qui se réunissoient contre les Chrétiens. Relégués sur leur vrai territoire, ils ne composent plus que des *Ecumeurs de Mer*.

(2) Cette Ville étoit la Capitale de l'Empire fondé en *Espagne*, par les *Mores*. Ce siege est ici reculé,

MONARQUE redoutable, & vous, grande Princeſſe,
 De vos Peuples tous deux l'amour & la tendreſſe ;
 Vous voyez, leur dit-il, devant vous un Marin
 Venu pour vous offrir un Empire certain,
 Sans doute le plus grand, le plus riche peut-être,
 Dont aucun Prince encor ſe ſoit rendu le Maître.
 C'eſt une découverte accordée à mes vœux,
 Au travail aſſidu de huit luſtres heureux,
 Paſſés à voyager, à chercher, à déduire
 Un ſecret que le Ciel ſembloit nous interdire ;
 A la fin, par des ſoins à moi ſeul réſervés,
 J'ai découvert des lieux, des Pays cultivés
 Au-delà de ces Mers que l'Occident termine.
 Peut-être, mal couvert, étranger d'origine,
 Ne verra-t-on en moi qu'un fourbe, un inſenſé ?
 Non, je ne ſuis point tel ; mon projet eſt aisé.
 Commandez qu'on fourniſſe aux frais de l'entreprise,
 Bientôt j'exciterai l'envie & la ſurpriſe. —

LE Génois penſoit juſte. On ſe moqua de lui.
 L'accueil des Souverains adoucit ſon ennui.
 Il fut des courtiſans la fable & la riſée.
 Un ſeul d'entr'eux trouva ſa harangue ſenſée ;
 Il devint ſur le champ ſon plus chaud défenſeur :
 Alphonſe étoit le nom du zélé Protecteur (1),

(1) Ce n'eſt point là aſſi un *Perſonnage* de mon invention. C'eſt à cet *Alphonſe*, grand Tréſorier du Royaume de Caſtille, qu'eſt dû principalement l'honneur de la réuſſite du projet de *Colomb*. On peut conſulter l'Histoire, que je n'ai fait en ceci qu'ajouter à mon plan, ſomme tout le reſte.

Que le Ciel ménagea, dans ce moment critique,
Au désolé Colomb, héros si pacifique.
Quoique grand Trésorier, il étoit généreux,
Bienfaisant, libéral, modeste & vertueux;
Dans l'homme, de tout temps, qualités assez rares!
La vertu n'entre point en des cœurs durs, avares,
Il prend Colomb à part & le fait expliquer;
Mais il ne fut pas prompt à se communiquer:
Prudent à ses dépens, l'exemple de Lisbonne
Le rendit si discret, que l'Enfer s'en étonne;
Ses Agents interdits, qui le veilloient de près,
Craignent de ne pouvoir arrêter ses progrès:
C'étoit avec raison! Une haute Puissance
Agissoit vivement & prenoit sa défense;
Elle avoit résolu la fin de ses malheurs,
Et l'Espagne devoit ressentir ses faveurs.
Pour le mieux éprouver, le Ciel permit encore
Que l'Enfer mît obstacle au feu qui le dévore;
Il falloit cependant qu'il perçât au dehors,
Et que l'on vît bientôt réussir tant d'efforts.
Tel, avant de s'ouvrir un utile passage
Aux lieux circonvoisins victimes de sa rage,
Le Volcan fait sentir un déluge de maux,
Mais aux feux qu'il vomit succède le repos:
Tel Colomb désolé, découragé dans l'ame,
De ne point voir de fin au desir qui l'enflamme,
Sentoit du désespoir le tourment tout entier.

Il en a dit assez au sage Trésorier,
Qui n'y voyant par-tout qu'utilité, que gloire,

Aida même l'Auteur à dresser un Mémoire :
 Ensuite, l'appuyant auprès des Majestés,
 Il obtint l'examen des moyens projetés ;
 Mais, comme si l'Eglise, à leurs desseins contraire,
 En eût jugé l'effet impie & téméraire,
 Quoiqu'il s'agît d'étendre une Religion
 Dont l'Évangile veut la propagation ;
 On chargea de ce soin un Moine sans mérite,
 Confesseur de la Reine, altier hyeronimite,
 Qui croyant tout savoir, & ne connoissant rien,
 Penfa faire échouer cet indicible bien.

LES ennemis secrets du surprenant mystère,
 De ce Religieux virent le caractère ;
 Et, cherchant à commettre un attentat nouveau,
 L'un d'eux fut s'affubler d'un sale & lourd manteau :
 Il prit d'un vieil Hermite & le ton & l'allure,
 La clochette à la main, le fouet à la ceinture,
 Ne parlant que de Dieu, du péché, de l'Enfer,
 Disant qu'on ne peut trop mortifier sa chair,
 L'esprit le plus rusé qu'ait jamais produit Rome,
 Parut dans la cellule où dormoit le saint homme.

APRÈS un long discours sur la bonté de Dieu : —
 Mon Pere, ajouta-t-il, je ne viens en ce lieu,
 Que parce que le Ciel vers votre Révérence
 M'ordonne d'apporter cette juste sentence.
 Certain aventurier, hérétique couvert,
 Que je ne connois point, reclus dans mon désert,

Lassé de promener l'hérésie en Europe,
 Sous un secret dessein maintenant l'enveloppe;
 C'est en imaginant des mondes inconnus:
 Il y voudroit porter ses desirs éperdus.
 N'en souffrez rien; il trame un projet détestable;
 Contre la Cour de Rome, affreux, abominable,
 Il ne veut qu'aborder chez les Mahométans,
 Afin d'y découvrir des projets révoltans.
 Le Ciel ne vous a fait un docte personnage,
 Il ne vous a rendu si savant & si sage,
 Que pour défendre ici ses droits les plus sacrés:
 Du droit chemin les Grands sont toujours égarés;
 Dieu ne vous a placé dans le poste où vous êtes,
 Que pour les relever des chûtes qu'ils ont faites.
 Prenez garde qu'un jour il vous soit reproché,
 Qu'en cette occasion votre zele a bronché:
 De trop de complaisance on est souvent victime!
 C'est l'avis que par moi le grand Dieu vous intime. —
 L'Esprit noir acheva par un souffle infernal.
 Quoi! faut-il que le bien couvre souvent le mal.

A cette vision le Directeur s'éveille:
 Etourdi d'un tel rêve, en croyant son oreille,
 N'étant rien moins qu'à lui, le regard effaré,
 Du Ciel en ce moment il se pense inspiré.
 Il devoit assembler, par ordre de la Reine,
 Les plus habiles gens, il leur dicta sa haine.
 Enfin le résultat de l'adroit comitè:
 Fut de montrer Colomb avec énormité:
 C'étoit, à les en croire, un impudent, un traître,

Qui des Navigateurs vouloit être le maître,
 En favoir plus qu'aucun, gagner sur tous le prix ;
 Mais qui ne méritoit qu'un souverain mépris.
 S'il devoit être encor des terres habitables
 Au couchant de ces Mers qu'il a cru navigables,
 (Ce que sans impudence on ne peut présumer!)
 Un Ange fût venu plutôt en informer (1)?
 Sénèque, disoient-ils, avoit mis en problème
 Une autre question, un curieux système,
 Si l'immense Océan n'étoit point infini (2)?
 Que de ce doute, au moins le merveilleux banni,
 L'on ne pourroit jamais s'empêcher de conclure;
 Que, vu son étendue & sa vaste mesure,
 La témérité seule entreprendroit son tour :
 Comment faire d'ailleurs pour songer au retour?
 Si l'on descend toujours sur l'humide campagne,
 Par où donc remonter, comment revoir l'Espagne (3)?

(1) Cette extravagance est du siècle où Colomb vivoit, & bien digne de ceux qui s'opposoient à son projet, sous prétexte qu'il étoit chimérique, même impossible.

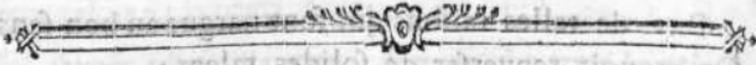
(2) Le fameux passage de Sénèque a tant été examiné, que je me dispenserai de le rapporter ici : les critiques les plus éclairés n'y ont jamais pu voir qu'il parlât de l'Amérique, que l'Antiquité n'a certainement point connue.

(3) Nos Anciens s'imaginoient assez plaisamment, que s'il y avoit des Antipodes, opinion que l'on n'osoit mettre au jour sans crainte d'être accusé d'hérésie ; comment en revenir, supposé qu'on y pût aller ? La Terre étant ronde, ce qu'ils pensoient, à quelque chose près, comme nous : il auroit fallu toujours descendre ; & par où alors retourner au point du départ ? Ces objections pitoyables, & d'autres qui ne le sont pas moins, furent toutes sérieusement faites à Colomb. On en lit un grand nombre de pareilles dans les Ecrivains de sa vie.

PAR de telles raisons qui font nargue au bon sens,
 On croyoit renverser de solides talens:
 Il ne tint même point à nos doctes ignares,
 Que Colomb ne souffrît des traitemens barbares
 Comme une récompense à d'utiles avis,
 C'est ainsi fort souvent que les Rois sont servis!

Fin du cinquieme Chant.

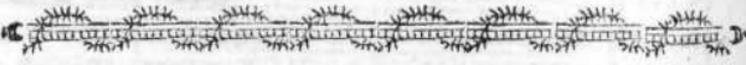



 ARGUMENT

D U

SIXIÈME CHANT.

COLOMB continue d'éprouver de grandes oppositions. Ennuyé de se voir en butte à tant de traverses, il quitte la Cour, & se retire à Séville. Il s'adresse aux Ducs de Médina, dont l'un veut armer. On le lui fait défendre. Le Génois se met en chemin pour repasser en France. Son départ inspire à ses partisans les plus vives représentations. La Reine Isabelle se laisse enfin gagner. On le rappelle, le Traité est conclu. L'armement se fait à Palos, ville qui n'est aujourd'hui qu'une bourgade. Les trois vaisseaux de l'expédition mettent en Mer. Tempête qu'ils essuient. Relâche aux Canaries. Projet de la Cour de Portugal pour détruire cet armement. Colomb échappe aux Caravelles Portugaises ; mais, dès qu'il est en pleine Mer, ses équipages commencent à tramer de sourds complots.


 CHANT VI.

LES temps sont arrivés, où l'Europe étonnée
Va voir cette entreprise ouverte & terminée.

Sans un secours puissant, sans le céleste appui,
 Peut-être seroit-on à connoître aujourd'hui,
 D'aussi riches Pays dont l'Europe profite,
 Par de rares tributs que l'industrie acquite.
 Il ne dépendit point des Marins ignorants,
 Des Moines, des bigots, de tous ces faux savants
 Envieux & chagrins d'un mérite qui brille,
 Que l'Auteur fût chassé de toute la Castille.
 Telle en use toujours l'infame trahison,
 Trop souvent sa noirceur s'attache au plus beau nom;
 Et ce n'est point assez d'une simple disgrâce,
 Il faut par des excès qu'elle se satisfasse:
 Que le sort de Colomb montre bien ses fureurs!
 Dédommageons-le au moins de toutes les erreurs,
 Où son siecle plongé, pour ternir sa mémoire,
 Semble charger exprès les traits de son histoire.

LE seul Alphonse étoit constamment son ami,
 Le servoit à la Cour, mais non point à demi,
 Comme ce fut toujours la méthode ordinaire
 Sur ce brillant théâtre où tout n'est que chimere,
 Et rabattant les coups qu'on portoit au héros,
 Il travailloit sous main à finir tous ses maux,
 Il n'en eût jamais tant au reste de sa vie!
 Que qui fait résister aux torrents de l'envie,
 Qui de la multitude entraînent les esprits,
 Est digne qu'on l'estime! Alphonse est de ce prix.
 C'est lui qui, s'employant avec toute l'adresse,
 Faisoit goûter Colomb au Prince, à la Princesse.
 Ainsi, malgré les cris & toutes les clameurs

Qu'excitoient contre lui les calomniateurs,
 Il étoit tous les jours accablé d'espérances.
 Mais il se payoit peu de vaines complaisances!
 Impatient d'aller où son cœur l'enchaînoit,
 Il croyoit des refus ce qui l'en éloignoit.

LA guerre de Grenade, après quoi l'on renvoie (1)
 Le départ où Colomb mettoit toute sa joie,
 Paroit avoir encor trop long-temps à durer;
 Il quitte ce séjour, fâché d'y murmurer,
 Et de s'y voir bercé d'un espoir inutile,
 Le Génois vint alors s'établir à Séville.
 Il ne s'endormit point dans les bras du repos;
 C'est un lit de tout temps peu fait pour les héros:
 Mais, occupé sans cesse à fournir sa carrière,
 Il ne se laissoit point d'en chercher la manière.

N'OSANT donc rien attendre, espérer de la Cour,
 Il s'adresse à deux Ducs voisins de son séjour (2),
 Tous deux d'une Maison si féconde en grands hommes,
 Et qui subsiste encor dans le siècle où nous sommes:
 En richesse, en crédit, ils pouvoient l'appuyer.
 Jamais il ne put être écouté du premier,
 Tant on trouve souvent d'extrême différence
 Entre le même sang & la même naissance!

(1) Le Royaume de Grenade a long-temps été possédé par les *Mores*. Ferdinand le Catholique parvint enfin à le reprendre sur eux, en 1492.

(2) Le Duc de *Medina-Celi*, & celui de *Medina-Sidonia*, d'une Maison très-ancienne & très-illustre; ils étoient Freres, dont l'un reçut fort mal le pauvre Colomb, mais l'autre donna tête-baissée dans ses projets, que la Cour ne voulut point qu'il mit à exécution.

Mais le second, plus fait pour distinguer leur nom,
 N'écouta que la gloire, & suivit sa raison.
 Malgré le voile épais qui couvroit ce grand homme,
 Il pénétra d'abord un éclat qu'on renomme,
 Qui se fait jour par-tout aux yeux des connoisseurs,
 Et saisit leur esprit par de vives lueurs.
 On arme, de son ordre, au *Port Sainte-Marie*,
 Les vaisseaux destinés à servir sa Patrie :
 Ce Seigneur aspiroit au rang de bienfaicteur ;
 La cabale empêcha ce desir trop flatteur :
 C'est en vain qu'il voulut jouir de ses domaines,
 On lui lia les bras avec de fortes chaînes ;
 Car la Cour interdit ce célèbre armement,
 Moins pour s'en occuper, que par entêtement.
 A quels revers, grand Dieu, notre vie est sujette !
 Vient-on jamais à bout de ce que l'on projette ?

Pour le coup rebuté, l'industriel Génois
 Songe à remercier ce Peuple peu courtois.
 Il jette de nouveau ses regards sur la France,
 Dont il avoit appris l'heureuse délivrance.
 Les troubles de l'État ne s'y faisoient plus voir ;
 Il venoit depuis peu d'augmenter son pouvoir.
 Charle, que la fortune en tous lieux accompagne,
 Par un utile hymen y joignoit la Bretagne (1) ;

(1) Cette *Souveraineté*, enclavée dans la *France*, quoiqu'elle en relevât, n'étoit pas moins une pomme de discorde. Les *Anglais* avoient la facilité d'y débarquer, & de venir au secours de ses *Ducs*, dont ils favorisoient l'ambition. Le dernier *Duc* ne laissant qu'une fille, la *France* saisit cette occasion pour réunir la *Bretagne* à la Couronne, laquelle y est incorporée pour toujours.

Et, pensant à porter ses succès au dehors,
 Naples alloit bientôt réunir ses efforts :
 Ce Roi se préparoit aux guerres d'Italie,
 De l'Empire français éternelle folie,
 Tombeau de ses soldats, où l'air en fit périr
 Plus que pour l'habiter ou pour la conquérir (1).

COLOMB s'imagina qu'à cet excès de gloire
 La France avec plaisir voudroit enfin l'en croire,
 Qu'elle profiteroit d'un avis important :
 Il part, & vers le Nord s'achemine à l'instant.
 Déjà l'humble Génois en touchoit les frontieres ;
 Il voyoit de fort près ces Montagnes altieres,
 Qui sur leur froid sommet, de brouillards infecté,
 Sont couvertes de neige au milieu de l'été.
 Tout prêt à traverser les hautes Pyrénées,
 Colomb voit à la fin changer ses destinées.

Du Trésorier prudent & de tous ses amis,
 A qui ce grand honneur sembloit être commis,
 Pour qui le Ciel, sans doute, en gardoit l'avantage !
 Ce fut le tendre soïn & l'immortel ouvrage :
 Alphonse, qu'un retard ne faisoit qu'enflammer,
 Du projet de Colomb avoit su les charmer.
 L'un d'eux (c'étoit Angel, digne qu'on l'éternise,
 Et que depuis long-temps l'Histoire immortalise)

(1) *Charle VIII* s'entêta de la conquête du Royaume de Naples : il y réussit malheureusement, & ce fatal succès coûta bien cher depuis à la France ! Voyez l'Histoire des guerres d'Italie, si judicieusement écrite par Guichardin.

Harangua la Princesse, Orateur véhément,
Et la détermina par ce discours pressant : —
Madame, lui dit-il ; en serviteur fidelle
Je dois vous avertir d'une triste nouvelle.
Ce Génois qui vouloit honorer votre État ;
L'illustrer, l'enrichir peut-être avec éclat ;
Fatigué des longueurs qu'en ces lieux on essuie,
Par d'affreux procédés, qu'on rebute, on ennuie ;
Las d'être le jouet d'insipides railleurs,
Va porter ses desseins, les proposer ailleurs.
Madame, pouvez-vous souffrir que l'on dédaigne
Des projets que je vois décorer votre regne,
Ce regne si fameux en belles actions,
Et qu'admirent déjà toutes les Nations ?
Pour un regne si beau, quel tort, & quel dommage !
Nos voisins sauront bien comment en faire usage.
Je les vois s'agrandir, au dehors, au dedans.
Mais, quand tous ces progrès seroient moins évidents,
N'est-il pas glorieux, pour vous, pour la Couronne,
De tenter des projets que l'éclat environne ?
Songez qu'à notre porte un exemple récent
A rendu depuis peu le Portugais puissant ;
Il domine aujourd'hui sur des Pays immenses,
Par des desseins d'abord taxés d'extravagances.
L'homme est si fort borné, que son plus haut savoir
Bronche à chaque moment, le laisse décevoir !
Votre gloire toujours n'en seroit pas perdue,
Connoissant l'Océan, ses Mers, son étendue ?

ISABELLE se rend à ces justes raisons :

Dès-lors elle écarta la crainte & les soupçons,
 Que contre l'Étranger, objet de jalousie,
 Lui souffloit tous les jours une troupe ennemie.
 Cette digne Princesse ordonne sur le champ,
 Qu'on coure après Colomb, & qu'on l'amène au camp.

Le Génois revenu, nouvel obstacle encore;
 Tout retardoit l'instant qu'il voudroit voir éclore:
 Rang, titres, dignités, préséances & part,
 Quoique le tout fixé dépendît du hasard,
 Qu'il ne dût rien avoir, manquant l'expérience.
 On n'eut jamais besoin d'autant de patience!
 Telle étoit l'étiquette & les formalités
 D'une Cour où tout gît en inutilités?
 Combien de temps Colomb, dont l'excès le désole,
 Mit-il à vaincre encor la lenteur espagnole!
 C'est au sang des Bourbons fait pour tout réformer,
 Dont elle a pris des Rois qu'elle fait estimer,
 Que fera due un jour cette réforme illustre;
 Déjà la Nation reprend son premier lustre.
 Chaque article apportoit nouveaux retardements:
 Car les difficultés naissoient à tous moments;
 L'argent fut le dernier & le plus difficile.
 Le trésor épuisé devenoit inutile;
 De honteux ennemis en étoient prévenus,
 Quand la Reine rendit leurs discours superflus:
 Elle offre d'engager toutes ses pierreries,
 Des Dames de la Ville & de la Cour chéries.
 Ce surcroît de grandeur, unique en l'Univers,
 Fit taire ou ralentit des sentiments pervers:

Lorsqu'avec tant de zèle un Souverain s'explique,
Il a bientôt fermé la bouche à la critique :
Le malheur est souvent, qu'apercevant le bien,
Rarement ose-t-il lui servir de soutien ;
Toujours esclave-né de tous ceux qui l'approchent,
Doit-il sacrifier les hommes qu'ils reprochent ?
Funeste égarement dont rougit la raison ,
Mais pour toutes les Cours exemple de raison !

A ce trait généreux de l'auguste Princesse ;
Le grand Trésorier sent réveiller sa noblesse ,
Les sentiments d'un cœur non moins fait pour briller,
Et dont l'honneur jamais ne parut s'exiler : —
Je ne souffrirai point , Reine trop généreuse ,
Que de ces ornements votre ame dédaigneuse ,
Qui sur la gloire seule écoute son amour ,
Fasse le sacrifice aux besoins de ce jour ;
Je me charge des frais de toute l'entreprise. —
Il dit , & sur le champ son ame plus éprise
D'un sentiment si doux que du vil intérêt ,
A l'État , d'un cœur net , fit cet utile prêt.
Qu'un sujet est content , lorsqu'il peut satisfaire
A de si beaux devoirs qu'on ne respecte guere,
Dans ce siècle fâcheux , du gain seul occupé ,
Où de ce goût du temps l'esprit est trop frappé !
Le généreux Alphonse agissant de la sorte ,
A d'autres incidents avoit fermé la porte :
Il fut maître de tout ; & bientôt arrêté ,
A la fin l'on conclut ce célèbre Traité.
Le Ciel s'en réjouit par des signes visibles ,

Satan n'en marqua pas des regrets moins sensibles.

COLOMB fait Amiral de Mers à découvrir,
 Est nommé Vice-Roi d'un Monde à conquérir;
 Il en a tous les droits, les honneurs, & la marque:
 Il va presque de pair avec un grand Monarque,
 Ainsi, de l'Esprit-Saint dont il se déçoit,
 Tout rappelloit l'Oracle & le vérifioit:
 Certain de ce bonheur, d'une grace ineffable,
 Convaincu que c'étoit la source intarissable
 D'où partoient les secours qu'il éprouvoit sans fin,
 Il demandoit aux Cieux l'amour dont il est plein,
 Un feu qui dans son cœur l'âme & le soutienne
 A protéger par-tout la Doctrine chrétienne,
 L'enseigner en des lieux privés de sa clarté,
 Et leur faire connoître un Dieu plein de bonté.
 C'étoit là du Génois l'ordinaire prière.
 Dieu connoissoit le prix d'une ardeur si sincère;
 Aussi le choisit-il pour publier ses Loix,
 Et Colomb répondit à ce précieux choix.

Tout est donc consommé? Notre héros illustre
 Se voit prêt à partir enfin après un lustre;
 Non du commencement où ses desseins conçus
 Ne purent dans l'Europe être plutôt reçus:
 Mais du jour qu'en Espagne ils se firent connoître (1).
 Leur objet effectif va désormais paroître.

(1) On compte cinq années, qui s'écoulerent pendant que Colomb sollicitoit à la Cour d'Espagne, & environ trois autres passées auparavant à parcourir les autres Cours de l'Europe.

Vous dont on a chanté les immortels travaux,
 Cédez à des Marins Argonautes nouveaux,
 Qui, plus hardis que vous dans leurs projets étranges,
 Ont acquis plus d'honneur, de gloire, de louanges (1) !
 Antiques Conquérants d'une riche Toison,
 Mais qui ne peut ici faire comparaison,
 Fuyez, disparaissez, ou bien rendez hommage
 Au glorieux Auteur d'un plus rare voyage :
 C'est en vain que la Fable a vanté vos exploits,
 Qu'on en dit le dessein commun à tant de Rois ;
 Mon héros a tout seul fait plus que vous ensemble,
 Et je n'apperçois rien en vous qui lui ressemble.
 De tout votre héroïsme il efface l'éclat :
 Marin plus courageux, & plus vaillant soldat,
 Il court une Toison que par son entremise,
 L'Europe pour jamais aura bientôt acquise,
 Et plus noble, & plus belle, & plus riche en un mot,
 Que celle qui fixa l'audacieux complot,
 Qui vous fit admirer de la Grece étonnée
 De voir à votre char la fortune enchaînée.
 Eûtes-vous, comme lui, des Mers à parcourir,
 Où nul mortel encor n'avoit osé s'offrir ?
 Avez-vous, dites-moi, dans vos longues traverses,
 Epuisé les frayeurs & les craintes diverses ?

(1) L'Expédition des *Argonautes*, en supposant qu'elle ne soit pas
 fabuleuse, approcha-t-elle de celle de *Colomb* ? Quel mince objet dans
 les uns, quel vaste & magnifique dessein dans l'autre ! L'*Antiquité* eût
 consacré des autels au grand homme dont je relève la mémoire. L'*Ordre*
 de la *Toison d'Or*, établi en *Espagne*, autorise ma comparaison.

Avez-vous effuyé, durant des mois entiers,
 Le moindre des périls ornés de ses lauriers?
 Sous des Cieux inconnus au reste de la Terre,
 Où se forment les vents, l'orage, le tonnerre,
 Fîtes-vous parvenir votre frêle bateau?
 De la terre éloignés, n'avez-vous vu que l'eau,
 Et le Ciel qui lui sert de large couverture,
 Ce spectacle effrayant pour l'humaine nature?
 Avez-vous su gagner, à votre seul aspect,
 Des Peuples étonnés & remplis de respect,
 Et, sans jamais user d'aucun trait homicide,
 Rapporter bien plus d'or que n'en eut la Colchide?
 Alors je serai prêt à vous sacrifier
 Ce que de mon héros je vais justifier.

L'INVENTEUR du projet qu'en mes vers je célèbre,
 Ce héros renommé, que doit regretter l'Ebre,
 Travaillant aussi-tôt à ce grand armement,
 L'eut bientôt achevé conduit par son tourment.

PALOS, ville aujourd'hui fort peu considérable (1),
 Mais par cet armement illustre & vénérable,
 Enfermoit dans son sein de vaillants Matelots,
 Qui n'appréhendoient point ni la Mer, ni ses flots;
 A cet égard Colomb, connoissant leur mérite,
 A seconder ses vœux les pousse & les incite,

(1) C'étoit une petite ville de l'Andalousie avec un très-bon port; on la dit maintenant détruite, qu'il n'y reste plus que quelques méchantes cabanes de Pêcheurs.

Les exhorte au départ dont son cœur est flatté.
 Il ne veut que des gens de bonne volonté.
 Ce sont ceux en effet qu'aux grandes entreprises
 Doit mener un héros : il craint peu les surprises.
 Un tel homme en vaut cent. Jamais l'autorité
 Ne créa le courage & la témérité.
 Ce don est un talent qu'en naissant on apporte.
 La peur sur le devoir n'est encor que trop forte.
 On ne vainc les terreurs que difficilement,
 Un cœur franc, naturel, les brave fièrement.

SIX-VINGTS hommes en tout, furent les seuls Achilles
 A qui l'on dut bientôt ces conquêtes utiles,
 Dont l'Europe retire un lustre sans pareil ;
 Mais leur éclat ne vint que d'un brillant soleil,
 De ce Chef admirable, inflexible, intrépide,
 Qui vers ces fiers exploits les entraîne, les guide :
 De leurs nombreux succès il fut l'âme & le corps,
 Lui seul en fit mouvoir les surprenants ressorts.
 Les plus petits vaisseaux qu'aujourd'hui l'on connoisse,
 Serôient auprès des leurs de gigantesque espece ;
 Contre ceux qu'employa le Génois valeureux
 Seroient de forts châteaux sur les flots écumeux :
 Il n'en voulut que trois ; qu'on risqueroit à peine
 Sur les dormantes eaux du Loir ou de la Vienne.

De ce fameux départ arrive enfin le jour.
 L'air s'étoit embelli dans son vaste contour,
 Des plus rares beautés qu'il offre à notre vue,
 Et l'Aurore prêtoit de l'éclat à la nue :

Un azur clair & fin en composoit le fond;
 Jamais encor le Ciel n'eut un si beau plafond.
 La Mer y répondoit par un cours si tranquille,
 Qu'elle sembloit aux yeux devoir être immobile;
 Mais ce paisible état, souvent faux & trompeur,
 Presque toujours annonce une soudaine horreur.
 Les plus foibles zéphyr, de leurs chaudes haleines,
 Agitoient doucement ces dangereuses plaines,
 Comme en un temps d'été les épis secs, pressés,
 Sont agités par eux & mollement froissés.
 On étoit dans ce mois où les chaleurs si vives
 Etouffent au berceau les plantes trop tardives (1):
 Le soleil échauffant l'horizon de ses feux,
 Brûle, dessèche tout par ses rayons fumeux.
 L'ancre est levée enfin! c'est sous de tels auspices,
 Que notre héros part; ils paroïssent propices.

LES Navires traçoient de liquides fillons,
 Soulevoient par leur poids les eaux à gros bouillons.
 L'Amiral voit déjà ces fameuses Colonnes,
 D'un Alcide douteux immortelles Couronnes,
 Et de l'antiquité fabuleux monument,
 Que la saine raison interdit & dément (2).

(1) Le départ de Colomb se fit au mois d'Août de l'année 1492.

(2) On a donné le nom de Colonnes d'Hercule à un Promontoire qui termine l'Espagne du côté de la grande Mer. La Fable suppose que ce héros de l'Antiquité, dont l'existence est fort incertaine, passa dans les Espagnes où il planta, pour marquer la fin de ses travaux, les Colonnes dont il s'agit. On peut voir dans les Historiens Espagnols d'autres traits aussi chimériques; qu'il y eut des enfants d'un Monstre moitié femme & moitié serpent, &c. *Insanire quid est!*

La bonace n'étoit qu'une trompeuse amorce ;
 L'élément se courrouce, & le vent se renforce.
 Des démons qui veilloient ce fut là le début ;
 Ils voulurent d'abord, pour frapper à leur but,
 Faire aux gens de Colomb sentir ainsi d'avance,
 Ce qui les attendoit dans cet espace immense :
 Sous la forme d'oiseaux, de poissons monstrueux,
 Se montrant aux regards du Matelot peureux,
 Les uns portoient atteinte au plus mâle courage,
 Les autres présidoient au plus terrible orage.
 L'un des Navires perd, en cette extrémité,
 L'utile gouvernail qui fait sa sûreté ;
 Il ne présente plus à la lame effrayante,
 Qu'un de ses bords ouverts : fatalité pressante !
 On dit que ce fut même au choc d'un monstre affreux,
 Dont le Navire entier, qui s'ébranla sous eux,
 Fit craindre aux Matelots une perte certaine ;
 La plupart déploroient une mort si prochaine.
 Tous parlent de retour, de revenir au port.
 L'ingénieux Colomb fut calmer ce transport :
 Il savoit trop combien, dans ce temps de détresse,
 On devoit rejeter une première ivresse,
 Fuir un tel mouvement prompt à décourager ;
 Qu'après ce premier pas on brave tout danger.
 Il en a trop appris en ses pénibles courses.
 Dans son expérience il trouva des ressources.
 Avec de forts liens le timon amarré,
 De son lieu naturel ne fut plus séparé (1).

(1) Je me sers du mot d'*amarrer*, parce que c'est un terme consacré

Le Pilote jamais ne doit perdre la tête,
 Et d'un œil assuré regarde la tempête ;
 Aux finesses de l'art quand il joint un grand cœur,
 Il n'est point de périls dont il ne soit vainqueur.

Il falloit cependant chercher d'autre remede.
 Une Ile, qu'il connoît vient bientôt à son aide.
 Il y devoit montrer à ses noirs envieux,
 Ce front noble & serein qu'il portoit en tous lieux,
 Et venger les affronts qu'au fort de sa misère,
 L'ignorance orgueilleuse avoit voulu lui faire.
 Le temps s'étoit calmé : l'air devenu serein
 Lui laissa voir au loin la terre en son chemin :
 Voilà ce qu'il cherchoit, l'une des Canaries ;
 Et la sécurité succede aux rêveries.

Ses trois vaisseaux battus par les vents conjurés,
 Dans ce Havre ennemi furent à peine ancrés,
 Qu'on informa Colomb de fâcheuses nouvelles :
 Trois Navires armés, terribles Caravelles (1),
 Du Portugal exprès par l'ordre de leur Roi,
 Partoient pour enlever l'infortuné convoi (2).

pour la *Marine*. Je dirai aussi, par la même raison, que le *Timon* est précisément ce qui tient au *Gouvernail* & dirige ses mouvements ; d'où le nom de *Timonier* à celui qui gouverne.

(1) On appelloit anciennement *Caravelle*, un *Bâtiment* léger à la course : c'étoient les plus forts vaisseaux de ce temps-là, où la découverte d'un *Nouveau-Monde* n'avoit point encore mis les Puissances maritimes de l'*Europe*, dans la nécessité d'entretenir une grosse *Marine* toujours subsistante.

(2) Le *Portugal*, ou par le motif que je lui prête, ou par une secrète jalousie contre l'*Espagne*, s'opposa vivement à ce départ : nous verrons qu'il eut envie de traverser jusqu'au retour de *Colomb*.

Le nouvel Amiral ne perdit point courage ,
 Il court au plus pressé , profite de l'ancrage ,
 Et presque en un clin-d'œil , remédiant à tout ,
 Prouve qu'il n'étoit rien dont il ne vînt à bout.
 Ce ne fut là l'effet que du plus court espace.
 Il n'en craignoit pas moins cette horrible disgrâce ,
 Capable d'arrêter le progrès de ses soins ;
 Mais il fut se pourvoir de ses moindres besoins ,
 Sans que rien altérât son cœur ni son visage :
 C'est le bonheur parfait du héros & du sage !
 Après quoi , sans tarder , mettant bientôt dehors ,
 Il s'éloigna dans peu de ces funestes bords.
 Dans le nouveau sentier où son ardeur le livre ,
 Il n'appréhendoit point qu'on osât l'y poursuivre :
 Ces chemins qui n'étoient encor faits que pour lui ,
 Présentent une horreur qu'ils n'ont plus aujourd'hui.
 Un ennemi trop foible & qui craint la bataille ,
 Tâche de se couvrir d'une épaisse muraille ,
 Ou de tel autre obstacle , aussi sûr , aussi fort ,
 Qu'il croit le rendre ainsi plus maître de son sort.

Des esprits malfaisants , dans leur fureur brutale ,
 C'étoit un des noirs traits de la haine infernale ;
 Ne pouvant renoncer à leurs desseins jaloux ,
 Ils souffloient le venin d'un odieux courroux.
 Leurs suppôts à la Cour de ce Roi magnanime ,
 Peu propre aux trahisons , incapable du crime ,
 N'eurent pas si-tôt vu leur ennemi parti ,
 Que la méchanceté prit soudain un parti :
 Ils furent colorer leurs projets effroyables ,

Sous des dehors fardés, des motifs vraisemblables ;
 Car la malignité manque-t-elle de fard !
 Ils dirent hautement tenir de bonne part ,
 Que l'adroit Étranger par ses feintes cruelles ,
 N'avoit jamais compté sur des terres nouvelles ;
 Mais que vers l'Orient tramant un fourd complot ,
 Il veut s'en emparer, s'y ménager un lot.
 C'étoit prendre le Roi par un foible invincible :
 Quel Monarque en ce cas eût été plus paisible ?
 Le Portugal venoit d'acquérir ces Pays ,
 Par d'autres Potentats depuis ce temps conquis (1) ;
 Il s'en prétendoit seul le Souverain, le Maître ;
 On n'envisagea donc Colomb que comme un traître :
 Tous ses pas épiés, examinés, suivis ,
 Du dessein de l'Espagne on eut bientôt avis.
 Les vaisseaux dépêchés dans cette circonstance ,
 Devoient l'exterminer s'il faisoit résistance ;
 Mais un Dieu détourna, Protecteur déclaré ,
 Un malheur que mille ans n'eussent point réparé :
 Plus acharné l'Enfer redouble ses poursuites ,
 Et la même Puissance en arrête les suites.

L'AMIRAL, engagé dans ces abymes d'eaux
 Où flottoient au hasard ses agiles vaisseaux ,
 Où l'on ne voyoit plus que les Cieux & les Ondes ,
 Nageoit dans les plaisirs, en des douceurs profondes :

(1) Les Portugais, d'abord Maîtres de toutes les Indes Orientales, où ils établirent une grande Domination, se virent contraints dans le dernier siècle d'en resserrer peu-à-peu les bornes trop étendues, & cela en faveur d'autres Puissances de l'Europe qui y ont toutes des Possessions.

Lui seul étoit charmé de ce spectacle affreux :
 C'étoit pour son esprit un tableau merveilleux.
 Il voyoit, contemploit, au gré de son génie,
 D'un aussi beau dessein la merveille infinie.
 Tout excitoit en lui l'amour du Créateur ;
 Il décidoit par-là de sa juste grandeur. —
 L'Art ne peut, disoit-il, imiter ces prodiges !
 Ce sont des vérités, & non point des prestiges
 Tels que dans ces bas-lieux enfante le savoir !
 On reconnoît par-tout un céleste pouvoir,
 Une divine main qui traça ces merveilles,
 Au-dessus de nos Arts & des plus doctes veilles !
 Venez, s'écrioit-il, vous que l'impiété
 Conduit à méconnoître une Divinité ;
 Venez, accourez voir ces miracles insignes,
 Et d'une Intelligence ils vous paroîtront dignes ? —

CHAQUE objet l'élevant aux contemplations,
 Lui fournissoit matière à des réflexions :
 Toutes avoient pour but l'Auteur de la nature ;
 Des Cieux il admiroit l'étonnante structure,
 Ces Mondes lumineux dont ils sont décorés,
 Et par qui tour-à-tour d'autres sont éclairés.
 Promenant ses regards sur l'élément humide,
 Pour tous nos Mariniers scélérat & perfide,
 Il n'y lisoit pas moins de miracles divers,
 Et jugeoit sensément de ses antres couverts :
 Il se doutoit aussi qu'en ces profonds abymes,
 Qui préparoient le cœur à des horreurs sublimes,
 Il devoit y régner le même assortiment

Sur la Terre établi pour son arrangement,
 Des plaines, des vallons, des monts & des prairies,
 Retraites d'Animaux dont les Mers sont fournies,
 Tous sembloient, attirés au spectacle nouveau,
 Couvrir exprès la Mer & se jouer sur l'eau;
 De leurs variétés la vue étoit charmée.
 Leur multitude ici ne peut être exprimée,
 Au-devant des vaisseaux on les voyoit courir,
 A qui les vouloit prendre ils se venoient offrir.
 Le vif éclat des uns, la figure des autres,
 N'avoient rien en tout sens qui ressemblât aux nôtres,
 A ceux qui de l'Europe habitent les contours;
 Colomb, pris par les yeux, admiroit leurs atours:
 La plupart embellis des plus riches parures,
 Effaçoient le brillant des plus belles dorures;
 L'or, l'argent & l'azur, joints aux autres couleurs,
 L'emportoient sur l'émail d'un parterre de fleurs.
 Ce qui surprit le plus en ces beautés nouvelles,
 Fut de voir des poissons nager avec des aîles;
 Puis sortir tout-à-coup du vaste sein des Mers,
 Pour s'élever par troupe & voler dans les airs (1).

PENDANT que l'Amiral considéroit ces choses,
 Et d'autres raretés par la nature écloses,

(1) J'ignore s'il a été parlé de *Poissons-volants*, avant la découverte de l'*Amerique*; du moins ne me souvient-il pas d'en avoir rien lu dans les *Anciens*. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas dû oublier cette singularité, dont j'ai été frappé comme tous ceux qui en sont les témoins pour la première fois. J'ai admiré, & la beauté de ce spectacle, & le reste de ce que je viens de décrire.

Qu'il louoit le Seigneur sur un si beau sujet,
 Ses lâches compagnons complotoient en secret;
 Moins satisfaits que lui de ces rares merveilles,
 A trahir ses desseins ils employoient leurs veilles.
 C'étoit encor un fruit de cet arbre fatal
 Qui naît & prend racine au séjour infernal,
 Et d'où sortent sans cesse, & les maux, & les peines,
 Que répand Lucifer sur les races humaines:
 Il éteint la raison, il déprave les sens,
 Il accable l'esprit d'appétits dévorants,
 Pour de faux intérêts que nous pensons les nôtres,
 Et qui nous arment tous les uns contre les autres!
 Aux Marins infectés du germe vicieux,
 Le repos fut toujours un temps pernicieux;
 Leur esprit turbulent s'aigrit dans la paresse.
 Ceux de Colomb lassés d'un excès de mollesse,
 Qu'ils tenoient du beau temps, de ces vents alisés (1),
 Fort peu connus alors, maintenant mieux prisés,
 Dont on n'ignore plus ni l'effet, ni la cause,
 Et sur quoi le Pilote aujourd'hui se repose:
 Se livrant aux complots, dont le goût séduisant
 Pour les cœurs vils & bas n'est que trop imposant,
 Ces malheureux gagnés par une voix secrète
 Qui dans leur cœur pervers s'anime & se répète,

(1) Les *Vents alizés*, ou *alizés*, sont des vents réguliers qui soufflent ordinairement en certaines parties des Mers, & que l'on nomme différemment dans les divers endroits où ils regnent: les Marins connoissent leurs saisons. On en attribue les causes à la direction des terres, qui les produisent, selon l'opinion la plus commune. Ceux dont il s'agit ici, se font sentir presque toute l'année sous les *Tropiques*, & s'étendent loin en Mer.

Contre l'heureux Génois, qui s'en doutoit si peu!
De la rebellion attiferent le feu.

On veut sans différer tout ce que l'on desire.
L'espérance pour eux fut d'abord un martyre.
Ensuite, se changeant en d'extrêmes fureurs,
Elle devint pour lors une source d'horreurs.

APRÈS différents jours d'un voyage tranquile,
Fatigués d'un espoir qu'ils crurent inutile,
Ne voyant point paroître, après tant de soupirs,
Cette Terre attendue, objet de leurs desirs,
La crainte s'empara de ces ames timides,
Et les jette aussi-tôt en des trames perfides.
Colomb s'en apperçoit; mais sans rien rémoigner
Des soupçons qu'un héros doit toujours dédaigner.
Il ne devoit pas moins avoir de défiance.
Ce grand homme en avoit plus d'une expérience.
Il voulut relever leurs esprits abattus,
En leur faisant sentir le charme des vertus:
Il arrêta des coups qu'il ne put que suspendre!

LA révolte est un feu qui couve sous la cendre,
Dont la moindre étincelle est un ardent brasier
Qui n'a que trop souvent de quoi nous effrayer:
Le Chef comprit bientôt ce qu'il en devoit craindre;
Mais le Ciel en secret travailloit à l'éteindre.

Fin du sixieme Chant.



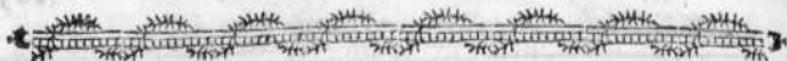

 ARGUMENT

DU

SEPTIEME CHANT.

SATAN veut profiter de la disposition où il voit les gens de Colomb. Il arme de nouveau la Discorde, qui vient souffler le trouble & l'horreur dans les esprits. Trois freres, en qui Colomb avoit mis toute sa confiance, sont des premiers à solliciter les équipages à la rebellion. Satan ne s'en tient point encore à ce moyen : il excite tout l'Enfer & ses démons, se chargeant lui-même d'épouvanter des cœurs déjà tremblants. Il emploie tout l'art dont il est capable; la mer & les vents sont soulevés; il tente d'effrayer par une horrible tempête, offre un prodige en apparence naturel, se présente devant les vaisseaux sous la figure d'un énorme spectre, & parle d'une maniere bien propre à intimider. Dieu fait cesser ces prestiges, & tout rentrer dans le néant. Colomb n'en est pas quitte : il essuie de nouveaux procédés dictés par la peur de ses gens : enfin, on découvre une premiere Terre, qui rend la joie à tout le monde. Il est reconnu pour Amiral, & salué en cette qualité. Description des habitants de la Contrée.





C H A N T V U R U

L'ENNEMI du salut, du repos des humains,
 Ce tyran qui nous voue aux plus cruels destins,
 Sans relâche occupé du desir de nous nuire,
 Dont l'unique plaisir est celui de séduire :
 Satan voyoit enfin, du fond des noirs États
 Que peuplent à l'envi les différents climats,
 Où tout est confondu dans d'épaisses ténèbres,
 De ces cœurs endurcis les résultats funebres :
 Il croit le temps venu de combler son espoir,
 Et de montrer aux siens l'essai de son pouvoir.

POUR accroître, agrandir un mal qu'il envenime,
 Il lâche en ce moment la cause de tout crime,
 Le monstre qui naquit pour troubler l'univers ;
 Que la Religion n'a pu charger de fers ;
 Qui déchire souvent le sein de son Église,
 Armant de ses fureurs la piété surprise :
 La Discorde est son nom. Horrible en ses excès,
 Elle souffle un venin qui fait d'affreux progrès,
 Et qui, sûr d'infecter l'ame la moins farouche,
 Empoisonne l'esprit, corrompt tout ce qu'il touche.

DÉJA notre héros avoit, sans le savoir,
 Essayé l'ascendant de ce fatal pouvoir,
 Qui, dans diverses Cours répandant sa furie,
 Le poursuivait par-tout, jusques dans sa Patrie.

Son Maître la rappelle; & d'un mot qu'elle entend : —
 Va, dit-il, & sois prompte : — Elle part à l'instant,
 Après avoir trempé son flambeau dans le goufre
 Où fume incessamment le bitume & le soufre,
 Éternel magasin du plus subtil poison ;
 Elle y vint renforcer son funeste tison,
 Et l'air qu'elle traverse avec un vol rapide,
 Pour les tristes mortels en devint homicide.
 L'horizon s'obscurcit à son aspect hideux.
 Elle vit les vaisseaux, & s'élançe sur eux,
 Semant de toutes parts l'horreur qui la possède.

Trois freres de Palos, que l'air impur obsede,
 Ne pouvant résister à la contagion,
 Leverent l'étendard de la rebellion.
 Le monstre des Enfers, qui lit au fond des ames,
 Sut verser dans leurs cœurs ses plus brûlantes flammes ;
 Et le bras qu'il secoue au-dessus des vaisseaux,
 Fait soulever la mer & bouillonner ses eaux ;
 Les poissons même entr'eux se déclarent la guerre :
 Tout s'en ressent au loin, & jusques sur la terre.
 Mais nos fougueux Marins l'éprouvent encor mieux :
 Contre leur rare Chef, digne présent des Cieux,
 Il s'éleve en leur ame une haine secrete,
 Qui bientôt présagea son entiere défaite.
 Ainsi, dans une émeute asservie à des riens,
 On voit s'effaroucher de simples Citoyens,
 Sans qu'ils sachent souvent ni l'effet, ni la cause
 Du tumulte subit où l'instant les dispose :
 Ainsi ces Mariniers, dans ce trouble soudain,

Ignoroient le sujet d'un si honteux dessein ;
 Ils n'en furent pas moins décidés à poursuivre
 Le projet infernal dont chacun d'eux est ivre.
 Aux propos, d'abord sourds, succèdent les débats,
 Et puis, à haute voix, on s'excite aux éclats.

L'AMIRAL avoit pris une amitié constante
 Pour ces freres ingrats que la noirceur tourmente,
 Qui penserent le perdre en cette extrémité,
 Où Colomb se trouva sans nulle autorité :
 Ils se nommoient Pinzon (1), navigateurs habiles,
 Mais esprits remuants, dangereux & fragiles,
 En qui la fermeté, naturelle aux Héros,
 Ne put jamais tenir contre les moindres maux.
 Il n'est que trop de gens de cette foible trempe !
 Au plus petit revers leur cœur succombe & rampe ;
 Uniquement construit pour la prospérité,
 Le vernis disparoît lors de l'adversité.
 Ce n'est point à ce trait qu'on reconnoît un sage :
 Plus le danger est grand, plus il sent son courage
 Affronter du péril l'abord impérieux ;
 Souvent un front serein l'en rend victorieux :
 Cede-t-il à la fin ? Il ne perd point sa gloire ;
 On peut être héros & manquer la victoire.

(1) Colomb en avoit fait ses principaux *Pilotes* ; enfin, ils commandoient sous lui : l'un d'eux, au retour, croyant lui faire pièce & le supplanter, sur le point d'arriver en *Europe* l'abandonna avec l'autre vaisseau dont il étoit le Commandant. *Ferdinand* & *Isabelle* refuserent de le voir, avant l'*Amiral*, Bel exemple ! mais peu imité des Souverains.

L'homme, presque toujours par l'honneur combattu,
De la nécessité se fait une vertu ;
Mais, quand il n'est guidé que par un faux principe,
A fortir d'embaras en vain il s'émancipe.

A ces freres, pour prix de leur entendement,
Colomb donna sous lui l'entier commandement :
En cette qualité reconnus dans la flotte,
Ils devinrent les Chefs de ce qui s'y complote ;
Après quoi ce travers fut bientôt général.
On veut à retourner contraindre l'Amiral.
D'abord plus réservée, elle presse, elle crie,
Cette troupe insolente ensuite contrarie
Les plus sages conseils de l'Étranger sensé :
Colomb ne tarde pas à s'en voir menacé.
S'il ne prend le parti d'une prompte retraite,
C'en est fait de ses jours ; c'est tout ce qu'on souhaite :
S'il ose persister à s'éloigner du Port,
On prononce l'arrêt qui termine son sort.
A quoi ne conduit point la révolte & la rage ?
Le Génois immobile au milieu de l'orage,
Comme un rocher qui brave & les vents & les flots,
Parloit, l'un après l'autre, à ses durs Matelots ;
Il tâchoit d'apaiser leur fureur mutinée :
En promettant sous peu cette heureuse journée
Où le Ciel finira leurs maux & leurs chagrins,
Il assuroit à tous les plus riches destins.

CEPENDANT l'ennemi du héros maritime,
De plus en plus contraire au projet magnanime

Qui devoit rétrécir son Empire étendu,
 Pour le faire échouer n'est rien moins que rendu,
 Il lui restoit encor une ressource unique :
 Il s'en chargea lui-même en cet état critique.
 Quand il faut s'acquitter d'un emploi décisif,
 L'œil du Maître est toujours plus sûr & plus actif.
 Il quitte, accompagné de sa Cour ténébreuse,
 Les lieux où Dieu fixa sa résidence affreuse,
 Et parcourant les airs, aussi prompt que le vent,
 Il fond sur les vaisseaux & s'arrête au-devant.

A peine paroît-il, que la Mer en colere
 Écume & se grossit, cache enfin la lumière
 Par des flots élançés jusqu'au plus haut des Cieux.
 Le soleil dans les eaux portoit alors ses feux.
 Jamais il ne se vit une nuit plus horrible !
 Et lorsque le matin de cette nuit terrible
 Vint ramener le jour à nos Marins transis,
 D'un spectacle nouveau leurs sens furent surpris :
 Au lieu de cette Aurore éclatante & si vive
 Qui prévient du soleil la clarté fugitive,
 Une couleur de sang, aux yeux des spectateurs,
 Présente dans le Ciel un objet de terreurs ;
 Mais le plus effrayant se voit à l'opposite.
 Le lieu le plus hideux où coule le Cocyte,
 Cet infernal endroit par la fable dépeint,
 N'offre rien à l'idée & si noir & si craint.
 Le plus mortel effroi, dans leurs frayeurs soudaines
 Glaça de nos Marins le sang jusqu'en ses veines.

Quoique du Phénomène il paroisse occupé,

Colomb semble le seul qui n'en soit point frappé ;
 Il vouloit seulement en démêler la cause :
 Il la croit naturelle ; & sur le champ s'impose
 De n'être point troublé d'une vaine frayeur,
 Qui de ses compagnons resserroit trop le cœur.
 Bientôt désabusé, son esprit intrépide
 N'en fut pas à leurs yeux plus fort ni plus timide :
 Cet état naturel est celui des héros,
 Leur ame est en tout temps dans un entier repos.

Au couchant de ces Mers où Colomb doit atteindre,
 Un tableau singulier que l'on ne sauroit peindre,
 Par ses noires couleurs, par des traits inouis,
 Etonnoit nos Marins d'épouvante saisis :
 Telle on a toujours peint la porte de l'Averne.
 L'horizon figuroit une horrible caverne (1),
 Et son enfoncement laissoit appercevoir
 Le chemin du séjour où gît le désespoir.
 La Mer dans le lointain, & ses vagues émues
 Paroissoient entourer ces tristes avenues :
 Cet objet, terminé par un brouillard épais
 Qui couronnoit le front de ce hideux Palais,
 Achevoit de répandre une mortelle crainte ;
 Pour notre fier Génois elle étoit sans atteinte.

(1) J'ai vu dans l'un de mes voyages à *S. Domingue*, le même spectacle que je décris ici : me représentant l'effet qu'il auroit produit sur ceux qui ont les premiers découvert l'*Amérique*, dans un siècle beaucoup moins éclairé que le nôtre, il s'en fit une impression dans ma mémoire, qui m'est revenue à l'esprit en travaillant cet Ouvrage longtemps après.

Un bruit sourd & confus ajoutoit à l'horreur.

CE passage effroyable augmente la fureur.
 Tous les féditieux, tous ces lâches rebelles
 En firent à Colomb de nouvelles querelles,
 Les plus hardis déjà levoient la main sur lui :
 Tranquille, il ne cherchoit qu'à calmer leur ennui,
 Modérer, adoucir des esprits si féroces.
 Il en fut accablé de procédés atroces ;
 Et quand il ne songeoit qu'à les encourager,
 Tous mettoient sa fortune & ses jours en danger.
 Ils conspirent tout haut son massacre ou sa perte ;
 La mort de toutes parts à ses yeux est offerte.
 Les trois freres Pinzon, écoutés des mutins,
 Par leurs honteux discours inspiroient ces desseins :
 Engagés, enfoncés dans une erreur profonde,
 Ils vouloient que ce fût ici le bout du monde ;
 Que, par-delà la voûte où l'œil trompé se perd,
 Un tourbillon sans fin & de vapeurs couvert
 De ce globe entraînant la solide machine ;
 Qu'aller plus loin seroit courir à sa ruine.
 Colomb ne fit qu'aigrir ce fol emportement :
 Que servent les raisons contre l'entêtement ?
 En voulant expliquer cette horreur de tout vuide,
 Qu'un Savant de nos jours prenoit pour son égide,
 La base d'un système aussi-tôt foudroyé (1),

(1) C'est du plus grand Philosophe qu'ait eu la France, en un mot de Descartes que j'entends parler. Sans lui, la Philosophie moderne seroit peut-être encore au rang de ses tourbillons, & de quelques autres de ses

Il pensa dans l'instant être sacrifié.
 Ils ne sont retenus que par un phénomène,
 Dont le subit aspect suspend toute leur haine.

UN fantôme paroît, colosse monstrueux,
 Qui fouloit à ses pieds les flots tumultueux.
 De la noire caverne il déroboit l'entrée.
 Des plus vives frayeurs la troupe est pénétrée;
 On regarde, on s'empresse : ainsi parla Satan. —
 Je suis, leur cria-t-il, le Dieu de l'Océan :
 Où Courez-vous ? Fuyez ; arrêtez, téméraires ;
 Rien ne peut vous sauver des dernières misères.
 Vous n'avanceriez plus sans un prompt repentir :
 Craignez qu'un pas encor ne vous fasse engloutir,
 Qui vous a conseillé cette haute imprudence ?
 Votre mort en seroit la juste récompense.
 Croyez-moi ; retournez au plutôt sur vos pas :
 Mortel n'osa jamais fréquenter ces climats,
 Ce qui vous frappe ici, tout cet affreux spectacle,
 A vos desseins hardis n'est qu'un léger obstacle,
 Un des moindres objets de l'effrayant revers
 Que va vous présenter la fin de l'Univers :
 Sachez qu'en un moment, si votre esprit est ferme,
 Vous en allez toucher le redoutable terme ;
 Hâtez, si vous l'osez, cet instant furieux,
 Imprudents ! Je vous vais accompagner des yeux. —

systèmes, qui ne sont que des rêves ingénieux. Mais convenons que ce génie créateur nous a mis sur la voie pour trouver mille & mille vérités, que lui-même avoit entrevues ?

Il dit; & ce prodige étonnant les rebelles,
 Donne un nouvel effor à leurs craintes mortelles.

SI l'Amiral n'eût eu le Ciel pour protecteur,
 Dès-lors c'en étoit fait : il épuisoit leur cœur ;
 Il en eût essuyé les plus sanglants outrages ;
 La fureur se lisoit déjà sur leurs visages.

POUR mieux intimider tous ces féditieux,
 Et consommer plutôt leurs desseins factieux,
 Le colosse agitant sa barbe étincelante
 Couvrit les flots & l'air d'une flamme étouffante ;
 C'étoit l'eau qui tomboit de ses cheveux épars.
 L'effroi qu'il répandit vola de toutes parts.
 Ses terribles Agents, infames satellites,
 Implacables bourreaux des vengeances prédites,
 Pour redoubler l'horreur exciterent les airs,
 Déchaînerent les vents, souleverent les Mers.
 Il ne s'étoit point vu de pareille tempête,
 Les cheveux hérissés en dressoient à la tête.

LE Génois contemplant ces folles visions,
 Fut le seul qui les prit pour des illusions,
 Des embûches que tend le Dieu de l'Onde noire,
 Pour faire trébucher qui marche dans la gloire.
 Son esprit rassuré fait à quoi s'en tenir ;
 L'Ange consolateur l'avoit dû prévenir.
 Il voulut se moquer de ces fausses merveilles :
 Mais la peur ni la faim n'eurent jamais d'oreilles !

C'est en vain que , citant l'exemple de ces Saints
 Toujours persécutés par des esprits malins ,
 Il veut faire goûter un avis salutaire ;
 Il étoit à leurs yeux le seul visionnaire.
 Les mutins pour le coup jurèrent son trépas.
 Comment se tira-t-il d'un aussi mauvais pas ?
 Il ne fallut pas moins qu'un pouvoir sans limites.

TANDIS que l'Infernal exerçoit ses poursuites ,
 Qu'il employoit son art à détruire un dessein
 Qui devoit resserrer son empire inhumain ,
 Le Très-Haut qui voit tout de son Trône céleste ,
 Du Prince des démons vit le complot funeste : —
Allons , dit l'Éternel , *confondons ce pervers*. —
 Ce mot le fit rentrer au profond des Enfers.
 Tout disparut , Satan & le château magique.
 L'élément furieux devint si pacifique ,
 Que rien n'approcha plus de sa tranquillité ;
 L'air reprit son éclat & sa sérénité.
 Le temps est pur & clair ; les Cieux sont sans nuages :
 Tel en un jour d'été , la saison des orages ,
 Un voyageur surpris par un déluge d'eau ,
 Voit le moment d'après le Ciel beaucoup plus beau ,
 Les vents à nos Marins ne livrent plus la guerre ;
 Ce ne fut que l'effet d'un seul coup de tonnerre.
 Colomb crut pourtant voir un signe plus certain ;
 Celui qu'apercevoit l'Empereur Constantin ,
 Lorsque victorieux contre toute apparence ,
 Il détruisit l'espoir du fier tyran Maxence (1) :

(1) Personne n'ignore ce point d'histoire sacrée , le plus honorable

Ce combat décisif pour la Religion
 Ne demandoit pas moins qu'une distinction;
 Le Génois, combattant sous les mêmes enseignes,
 Peut-être pour fonder de plus illustres regnes
 Aux mystères divins du culte le plus pur,
 Pouvoit bien obtenir ce témoignage sûr ?

DEPUIS un si beau jour, jusqu'à l'époque heureuse
 Où la faveur du Ciel ne sembla plus douteuse,
 Rien ne vint plus leur nuire ou les contrarier.
 Mais de fâcheux esprits osoient s'en défier;
 Ils ne sentirent point cette faveur divine.
 Par la peur poursuivis, & craignant la famine,
 Leur cœur méconnoissoit un secours triomphant :
 La faim qu'on appréhende est un rude tourment !
 Mais Colomb n'y trouvoit que des terreurs paniques;
 Il n'en souffrit que plus de tous ces frénétiques:
 Son assurance ici ne peut persuader ;
 Tout semble ne servir qu'à les intimider.
 Le retour du beau temps devoit pourtant apprendre,
 Que des conseils du Chef il falloit tout attendre :
 Des esprits aveuglés reviennent-ils si-tôt ?
 Mais de l'humanité c'est le commun défaut !
 Aisément prévenus nous goûtons le mensonge,
 Lorsque la vérité n'est pour nous qu'un vain songe.

qu'il y ait pour la Religion Chrétienne ; puisqu'il est fondé sur le témoignage d'un Empereur païen, que ce miracle convertit : Constantin, surnommé le Grand, vit au Ciel, dit-on, un étendard sur lequel il y avoit une Croix, avec ces mots, *in hoc signo vinces.*

LES trois freres , toujours dans leur aveuglement ,
 Firent alors paroître un nouveau sentiment ,
 Qui ne trouva pas moins de sectateurs fidelles ,
 Parmi les trois vaisseaux , au milieu des rebelles :
 Ce fut pour l'Amiral un second embarras ,
 Ignorant selon eux , il guidoit mal leurs pas ;
 Et blâmant , qu'au Couchant il dirigeât sa course ;
 Ils ouvroient de dispute une nouvelle source.
 Souvent pour appuyer ce système imposteur ,
 Ils osoient se servir d'un discours séducteur ,
 En assurant qu'au loin de sa route fatale
 Qui n'annonçoit au plus qu'un affreux intervalle ,
 Leurs yeux plus clair-voyants , plus doctes & plus fins ,
 De terre appercevoient des signes plus certains.
 Le héros vainement disoit aux équipages ,
 Que cette illusion ne vient que des nuages ,
 Qui , vus dans le lointain , trompent facilement (1).
 Ainsi , quand le soleil se montre foiblement ,
 Ou qu'il semble vouloir noyer ses feux dans l'Onde ;
 En spectacles divers pour lors le Ciel abonde.
 Que tous ces vains portraits , par le hasard produits ,
 Ne sont que ses rayons à nos yeux réfléchis.

(1) Je dois mettre ici une note en faveur de ceux qui ne connoissent point la Mer , ou qui l'ayant vue n'ont jamais fait aucun voyage de long cours : le spectacle qu'on apperçoit au Ciel , sur la terre , un peu avant le coucher du soleil , où il paroît un nombre d'objets diversifiés à l'infini , n'est encore rien en comparaison de ce que l'on y remarque quand on est en pleine Mer ; la répercussion des rayons de lumière , réfléchis sur la surface des eaux , représente quelquefois la terre si parfaitement , que les *Marins* y sont souvent trompés eux-mêmes.

Leur savant Amiral ne pouvoit les convaincre.

ENFIN, se confiant au Dieu qui fait tout vaincre,
 Et dont il a déjà mérité des bienfaits,
 Il ose sous trois jours leur promettre un succès
 Qui devoit surpasser toutes leurs espérances.
 Il ne le faisoit point sans quelques connoissances,
 Après ce court délai, plein de soumission,
 Il veut bien se remettre à leur discrétion.
 Ce n'étoit de sa part, ni crainte, ni foiblesse :
 Mais il faut quelquefois savoir user d'adresse,
 Pour gagner des esprits rétifs ou factieux ;
 C'est un art, un talent, qui n'a rien d'odieux :
 Et quand l'autorité ne sauroit les réduire,
 N'importe par quel art on puisse les conduire.
 Aucun autre moyen n'avoit de rien servi ;
 Heureux, que ce dernier ait enfin réussi !

DEPUIS peu l'Amiral, oubliant les prodiges,
 Observateur exact, remarquoit des vestiges
 D'une terre voisine à l'avant des vaisseaux :
 Il avoit vu des bois qui flottoient sur les eaux ;
 De ces témoins muets la Mer sembloit jonchée.
 Une canne parut fraîchement arrachée ;
 Il apperçut aussi des arbres inconnus,
 Rien ne peut échapper à ses yeux prévenus.
 Tantôt avec son fruit, une branche étrangère
 Lui présente un attrait qui l'instruit & l'éclaire ;
 Ou bien ce sont encor des herbes, des roseaux,
 Des bâtons figurés, jusques à des oiseaux

Qui, venant se percher, ou voltigeants ensemble,
 Indiquoient que la terre à coup sûr les assemble.
 Un tel Navigateur tire parti de tout.
 Ce n'est donc point à faux que Colomb se résout
 A des conditions qu'il propose lui-même?
 Du reste, il comptoit trop sur la Bonté suprême!

BIENTÔT de son bonheur il ne fauroit douter,
 Le plus revêche esprit commence à l'écouter.
 Les mutins convaincus par mille témoignages,
 En tiroient coup sur coup d'infailibles présages.
 Déjà cet Étranger par eux si fort maudit,
 Sur leurs farouches cœurs reprenoit son crédit.
 Les rapides courants ajoutèrent encore
 A ces lueurs d'espoir qui chez eux vient d'éclorre ;
 La fraîcheur de la nuit, le renvoi des zéphyr
 Dont Colomb expliquoit les amoureux soupirs,
 Et qui leur apportoient des odeurs agréables,
 Étoient jugés autant d'indices favorables (1).
 Une sonde jetée acheva de remplir
 Cet espoir d'un succès tout prêt à s'accomplir.

NON, il ne s'agit plus dans l'ardeur qui les presse,
 Que d'entrevoir l'objet pour qui l'on s'intéresse ;

(1) Tout le monde ne fait peut-être pas qu'entre les deux *Tropiques* le vent vient de terre pendant la nuit ? C'est sur quoi les *Pilotes* experts ne se trompent jamais, lorsqu'ils se rencontrent dans ces *Parages*. Ces fortes de *Brisés* sont singulièrement affectées à l'Isle de *S. Domingue*, où il est rare qu'elles manquent chaque jour.

Chacun est attentif, chacun forme des vœux,
 Le Génois méritoit d'être le plus heureux ;
 Il le fut en effet : cette même soirée
 Mit le comble au bonheur de son ame éclairée ;
 Jusques au lendemain il en fit un secret ,
 En prenant des témoins pour assurer le fait.
 Il fut par-là gagner une somme promise ,
 Et s'attirer l'honneur de toute l'entreprise.

TEL étoit le coup-d'œil du célèbre héros ,
 Dont l'Europe fera retentir ses échos ,
 Avant que l'Astre pur & qui n'est point opaque
 Ait encor parcouru la moitié du Zodiaque (1) ;
 Et cet Astre fameux , brillant pere du jour ,
 De l'Univers entier ne put faire le tour ,
 Avant que le Génois aux bords de l'Hespérie
 Reparût triomphant en dépit de l'envie :
 Une foible lumière , à ses regards perçants ,
 Suffit pour l'éclairer & captiver ses sens :
 Environné pour lors d'une nombreuse troupe
 Qui caufoit près de lui sur le château de Poupe (2),

(1) Le voyage de Colomb ne fut pas de six mois. Le soleil met un an à parcourir les douze signes du Zodiaque , dont les Astronomes ont fait autant de maisons ; l'année est révolue au bout de cette course.

(2) Les *Marins* ont donné le nom de *Château de Poupe* à ce haut couronnement qui est à l'arrière des Vaisseaux , où l'on pratique des logements pour les *Officiers* & les *Passagers* : nos commodités , dont nous sommes plus amoureux que toute autre Nation , ont encore fait imaginer d'élever une *Dunette* par-dessus ; ce qui charge trop un Navire , & nuit beaucoup à sa marche.

Hors lui nul n'entrevit cette utile lueur,
Qui ne frappa les yeux que du seul conducteur ;
Soit que le Ciel voulût punir la perfidie
De ces Navigateurs dans leur trame hardie,
Pour s'être tous enfin ; par leur entêtement,
Prêtés à ruiner ce grand événement ;
Soit qu'il eût une vue & plus fine & meilleure ;

LA nuit du lendemain, environ la même heure,
Au bout de l'un des mâts un Matelot monté
Annonça cet objet dont il fut transporté :
Il croyoit s'enrichir & toute sa famille
Avec le prix offert par les Rois de Castille,
Au premier qui voyant ce Pays désiré,
D'une telle faveur se tiendrait honoré.
Le malheureux, dit-on, dont la proie échappée
Jette le désespoir dans son ame trompée,
Se livra de lui-même aux pièges de Satan,
Et se fit dans la suite infame Musulman.
Ainsi la lâcheté, fruit des ames vénales,
N'est jamais qu'un circuit de ruses infernales,
Qui les traîne toujours aux plus honteux excès !

ILS ne sont plus douteux ces étonnants succès
D'un projet cru long-temps l'unique effet d'un songe,
Et la vérité prend la place du mensonge.
Ceux qui ne respiroient que l'horreur & le sang,
Vont élever Colomb au plus sublime rang
Où puisse d'un sujet dans sa carrière illustre,
Atteindre la faveur, les services, le lustre,

Un si prompt changement est le juste retour
 Que la vertu s'attire en ce mortel séjour ;
 D'abord persécutée, atteinte & poursuivie,
 Elle est long-temps en butte aux noirs traits de l'envie ;
 Obéissant ensuite à son charme enchanteur ,
 Le vice ne lui rend qu'un hommage flatteur.

Le grand jour vient offrir à la flotte joyeuse ,
 Cet aspect séduisant dont elle est envieuse :
 Nos gens ne quittoient rien d'aussi beau que ces lieux ;
 Chacun se récrioit, les crut délicieux.
 La nouveauté nous plaît, & souvent en impose :
 Ces voyages de Mer sont encor autre chose ;
 Les dangers, les ennuis assaisonnent toujours
 Le plaisir d'arriver après le plus long cours.
 Un zéphyr se levant avec sa douce haleine ,
 Vers un havre prochain les dirige & les mène :
 Les navires déjà sont mouillés dans son Port :
 Des Peuples curieux accourent sur le bord.
 Le rivage est semé de races étrangères
 Qui n'ont rien de nos traits, ni de nos caractères :
 Hommes faits comme nous ; cependant leur couleur (1)
 Surprend tous les esprits , les plonge dans l'erreur.

(1) La couleur des *Américains* ne diffère pas naturellement de la nôtre ; ils naissent blancs comme nous , ce qui arrive aussi aux Nègres : la nudité, l'air, le climat contribuent donc beaucoup à leur donner un teint basané. Ensuite viennent les drogues dont ils se frottent, lesquelles achevent de décider leur couleur. Ceux du Midi paroissent rouges à cause du *Rocou* dont ils se barbouillent sans cesse, & ceux du Septentrion sont la plupart olivâtres par la même raison, s'oignant d'huiles & de graisses.

Le Génois, mieux instruit, fait qu'une même sève
 Les fit naître d'Adam & de sa compagne Eve :
 En vain l'assure-t-il à nos Européans ;
 Il n'en sauroit convaincre un seul des Castillans,
 Et la Religion dont il cite le Livre,
 Ne prend point sur des cœurs que l'apparence enivre.
 Colomb les abandonne à leur sens réprouvé.

MAIS ce n'est point assez de se voir arrivé.
 Il s'agit de descendre aux bords de cette rive,
 Où d'une multitude étonnée, attentive,
 L'on aperçoit de près les horribles regards.
 Pour des gens inconnus auront-ils des égards ?
 Leur front n'annonce point autant de bienveillance,
 Il semble respirer la haine & la vengeance.

RIEN n'arrête Colomb ; & d'un air martial
 Il saisit son épée & l'étendard royal :
 Honteux que l'on touchât avant lui cette Plage,
 Il prétend le premier sauter sur le rivage.
 Cet honneur, par le Ciel mis au rang de ses dons,
 N'étoit dû qu'au vainqueur de tant de trahisons. —
 Mes amis, suivez-moi : que rien ne vous surprenne :
 Doit-on appréhender avec la Foi Chrétienne ? —
 Aussi-tôt élançé sur les sables mouvans,
 Il voit des Peuples doux, tranquilles, bienfaisans,
 Prêts à le recevoir sans que rien les arrête,
 Ni qu'à le repousser aucun d'entr'eux s'apprête.
 Étonné du spectacle & les reconnoissant,
 Le Génois se rappelle un songe ravissant,

Dont le mystere ici ne s'offroit qu'en partie ;
 Mais le reste s'annonce à son ame attendrie.
 Ces habitants tout nus , peints de la tête aux pieds,
 Semblerent un instant comme pétrifiés :
 Ensuite on remarqua , combien leur ame émue
 Sait peu sur quels objets , sur quoi fixer la vue ;
 Toutes ces nouveautés égales pour leurs yeux ,
 Présentent à la fois cent sujets curieux.
 On ne pourroit jamais dépeindre leur surprise :
 Elle les adoucit & les familiarise.
 Leurs mains ne pouvoient point se lasser de toucher ,
 Ni leurs regards sur rien ne purent s'attacher ;
 Tant l'admiration s'éleve dans leur ame ,
 Pénètre leur esprit de sa brûlante flamme !
 L'habit & les vaisseaux , la barbe & la blancheur ,
 Excitoient tour-à-tour des desirs dans leur cœur.
 Ils veulent tout connoître en leur ame inquiète ;
 Le trop d'ardeur souvent rend la joie imparfaite :
 C'est toujours l'ordinaire , en ces occasions
 Où l'on est agité de grandes passions.

Pour nos Navigateurs ; s'ils étoient plus paisibles ,
 Ils n'en craignoient pas moins ces visages terribles :
 Ils n'y voyoient qu'un air plein de férocité ,
 Que redoubloit encor l'entiere nudité :
 Des corps armés & peints de bizarres figures ,
 Leurs arcs , fleches , carquois , & diverses armures ,
 Plus que cet appareil la taille des Géants ,
 Tout confondoit l'esprit de nos Européans !
 Pour eux , tout étoit neuf. Rien de pareil encore ,

N'avoit frappé leurs yeux : venoit-il donc d'éclorre ?
 D'où sortoient des mortels , de nous si différents ?
 Dieu ne créa-t-il pas l'origine des temps ?...
 L'homme se perd ainsi dans sa folie extrême !
 Il ne bâtit jamais que sur un faux système !
 Ces Marins éblouis préparoient les erreurs
 Qui passèrent depuis à de savants Auteurs (1).

LA vive piété du héros maritime ,
 Qui n'entre qu'en un cœur constant & magnanime ,
 Éclata par des soins sacrés , religieux ;
 A peine a-t-il du pied touché ces nouveaux lieux ,
 Qu'épris d'un saint devoir il en baise la terre ,
 Les consacrant au Dieu qui lance le tonnerre :
 Tous ceux qui le suivoient , cœurs farouches & durs ,
 En marquerent autant , quoiqu'ils fussent moins purs.
 Mais l'exemple fait tout. C'étoit pour eux un songe ;
 Dans l'étourdissement où cet état les plonge ,
 Ils se laissent mener, semblables aux enfants
 Qu'on accoutume au joug , tendres , obéissants.
 Tous ces fiers Mariniers ne sont plus indociles ;
 Entièrement changés , loin d'être difficiles ,

(1) Bien des Doctes ne sont point défabusés de l'erreur , que l'Amérique a été connue des Anciens ; que la connoissance s'en étoit seulement perdue , & qu'on a depuis retrouvé cette quatrième partie du Monde. Rien n'est plus mal fondé que cette opinion , qui ne peut même être soutenue par aucune probabilité. Certaine opinion de la Philosophie moderne est aussi peu raisonnable , mais avec cela impie : c'est détruire notre Religion , que de vouloir que les Américains soient indigènes.

D'eux-mêmes rougissant de leurs écarts honteux
 Ils demandent pardon à leur Chef généreux,
 Le priant d'oublier leurs actions passées :
 Elles étoient chez lui tout-à-fait effacées.
 Le repentir suffit dans cette occasion.
 Colomb ne se souvint de leur sédition,
 Que pour les exhorter à plus de patience : —
 C'est dans les grands périls qu'il faut de la constance, —
 Leur disoit-il ; tirant une utile leçon
 D'un exemple dicté par la saine raison.

QUEL est donc un lien qui si-tôt les enchaîne !
 On va rapidement de l'amour à la haine ,
 Et souvent ce trajet n'a pas besoin d'un jour ;
 Mais comprend-on celui de la haine à l'amour ?
 Trois jours auparavant , pleins pour lui de rudesse ,
 Nos Marins pour Colomb sont remplis de tendresse :
 Ils porteront son nom désormais jusqu'aux Cieux ,
 Et l'on ne verra point héros plus glorieux.
 La vérité , sans doute , arrache un témoignage ,
 Souscrit par la raison jusques au dernier âge ?
 Ses titres reconnus , à ce rare signal
 On ne lui donne plus que le nom d'Amiral ;
 Et comme Vice-Roi , dans un si nouveau zèle ,
 Chacun entre ses mains jure d'être fidele.
 Le Ciel se joue ainsi des futiles mortels ,
 Il leur fait , quand il veut , élever des Autels ,
 Ou les précipitant au plus bas de l'abyme ,
 Le vice ou la vertu mesure son estime.

ON prit possession , par des actes brillants ,

D'un Pays découvert pour les seuls Castillans :
L'Aragon n'y devoit prétendre aucune chose ;
Par le Traité conclu la Castille en dispose :
Et quoique Ferdinand soit Roi des deux États ,
Il ne doit rien avoir sous ces riches climats.
Qui , par une action si digne de mémoire ,
Fournit à tous les frais , s'en réserve la gloire ,
En laissant le profit à ses heureux sujets,
Isabelle eut l'honneur de ces divins projets.
Il est vrai ; l'étendard portoit la double empreinte ,
Leur commune grandeur sur sa toile étoit peinte :
Le chiffre de la Reine , avec celui du Roi ,
Témoignoient seulement leur mutuelle foi.

LE pieux Amiral , fidele à son Génie ,
Sanctifia d'abord cette cérémonie ;
Elle parut se faire avec de grands transports.
La Croix fut arborée , avant tout sur ces bords.
Son cœur , pour le Très-Haut plein de reconnoissance ,
S'acquitta de ce culte avec magnificence.
De ces nouveaux objets qu'ils ne comprenoient pas ,
Les Naturels surpris marquoient leur embarras ;
A leur attention rien ne mettoit obstacle ,
Et tout étoit pour eux , ou prodige , ou miracle.
Mais , malgré tous les soins que Colomb se donna ,
Il ne put expliquer ce qui les étonna.
De tout voir , tout entendre , ils paroissoient avides ;
Les signes les plus clairs les trouvoient si stupides ,
Que , glissant sur leurs sens grossiers , matériels ,
A peine effleuroit-on des goûts superficiels.

Quand on plaça la Croix, ils prirent tous la fuite,
L'Amiral en apprit la raison par la fuite.
On les fit revenir par de minces présents.

LES riens les plus abjects, pour eux seuls séduifants,
Se faisoient rechercher de ces Peuples barbares,
Qui de l'or pour ces riens n'étoient pas même avarés.
Quels attraits séducteurs ! des gens exprès partis,
Sous le plus fol espoir, se voyoient enrichis !

Fin du septieme Chant.

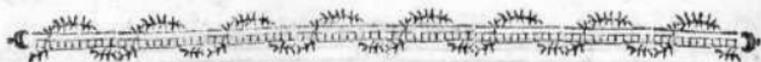



 ARGUMENT

DU

HUITIEME CHANT.

ON s'apperçoit bientôt que cette Terre n'étoit qu'une Isle sterile. Les Naturels font connoître par signes, que leur or vient d'une autre Terre située au Midi. On remet à la voile pour la chercher. Découverte de plusieurs Isles, auxquelles Colomb donne des noms, qu'elles n'ont point conservés. Les vaisseaux abordent enfin à une grande Isle, où l'Amiral reconnoît ce qu'il avoit vu en songe autrefois. En entrant dans une Anse semée d'écueils, la flotte pensa périr, Colomb ordonne de mouiller. Spectacle de divers poissons & monstres marins. La Côte paroît bordée d'une multitude incroyable de Peuple. L'Amiral veut descendre à terre; le canon qu'on tire pour le saluer, fait fuir & disparaître toute cette multitude. Les soldats de Colomb vont à la poursuite des Sauvages; ils lui amènent deux ou trois jeunes garçons, avec une fille d'une beauté accomplie. Il fait des présents aux uns & aux autres, lesquels s'enfuient après les avoir reçus.



CHANT VIII.

AU centre de la Mer, de toute autre isolée
 Cette Terre n'étoit qu'une Isle assez peuplée (1).
 Eût-on osé penser que l'Être créateur,
 Du plus bel édifice incomparable Auteur,
 Où tout est compassé d'une juste mesure,
 L'eût séparée ainsi de l'humaine Nature ?
 D'où seroient provenus, sortis ses habitants ?
 Procrés comme ceux des plus nébuleux temps ;
 Qui naissoient, dit l'erreur en ses folles saillies,
 De Dieux eux-même éclos, nés de nos fantaisies,
 Les auroit-on tirés d'un Jupiter nouveau
 Qui les auroit conçus dans son fécond cerveau ?
 De ces absurdités l'époque étoit passée !
 Du Paganisme faux l'idole est renversée.
 Le véritable Dieu, reconnu des humains,
 A su manifester l'ouvrage de ses mains.

Dès le premier abord des Marins dans cette Isle,
 Ils reconnurent tous combien elle est stérile :
 Ses Naturels pourtant bizarrement ornés,
 D'y recueillir de l'or se virent soupçonnés :

(1) L'une des *Lucayes*, à la tête du Canal de *Bahama* ; elle se nommoit *Guanahani*, selon le témoignage des premiers Historiens du *Nouveau-Monde*. Il falloit que *Colomb* y eût été entraîné par les courants, ce qui est depuis arrivé à beaucoup de Navires.

C'étoit pour ce métal , que nos gens trop avides
Formoient au Ciel des vœux moins sensés que cupides ;
Des plaques qu'en portoitent ces énormes humains ,
Tromperent quelque temps l'attente des Marins ,
Qui voulurent fouiller jusqu'au sein de la terre ,
Pour y trouver ce don seul capable de plaire ;
Mais cet espoir bientôt disparut à leurs yeux ,
Et ce lieu ne fut plus qu'un séjour ennuyeux.
On ne fonde que trop sur la simple apparence ,
Des projets que détruit l'exacte expérience !
Tel ce souffleur actif à chercher son trésor ,
Ne rencontre , après tout , qu'une cendre au lieu d'or ?
Ainsi , mortels , souvent livrés à des chimères ,
Les plus beaux jours perdus préparent vos misères !

O pouvoir surprenant de l'or sur tous les cœurs !
Il est la source en nous des plus vives ardeurs ,
Et , de son faux éclat , quand notre esprit est ivre ,
Est-il rien qui résiste aux assauts qu'il nous livre ?
L'homme le plus borné sourit à cet aspect ,
Et cette vue inspire ou fureur , ou respect :
Celui qui , privé d'yeux , ne peut voir la lumière ,
Connoît au seul toucher cette riche matière ;
Pour les foibles humains elle est pleine d'appas ,
Qui , pour la posséder , affrontent le trépas ;
Sur eux tous elle exerce un si puissant empire ,
Que ce n'est qu'un vautour qui toujours les déchire :
Mais , lorsqu'elle adoucit le mortel indompté ,
Elle n'éteint que trop jusqu'à la probité !
Les maux que l'or causa sembleroient incroyables ,

Si l'on en retraçoit les détails effroyables ;
 Les seuls Américains en ignoroient le prix ;
 Malheureux à jamais de ce qu'ils l'ont appris (1) !

Sans mal articulés, que ferez-vous entendre ?
 Nos Voyageurs séduits furent pourtant comprendre,
 Dès qu'il s'agit des lieux où naissoit ce trésor,
 Qu'un Pays au Midi leur fourniroit de l'or :
 Aussi-tôt il fallut, remettant à la voile,
 Gouverner à leur gré sur cette heureuse étoile.
 Dans peu, leurs vœux ardents, & d'avance charmés,
 En desirs satisfaits vont être transformés.
 Déjà de toutes parts, à la troupe attentive
 Se montre un Archipel qui long-temps la captive (2):
 De ces Terres, quelle est celle qui, dans son sein,
 Cache le rare don où vole notre essaim ?
 Pour ne se pas tromper, on les parcourut toutes.
 Vainement on voudroit les suivre dans leurs routes ;
 Ils en changerent tant, vivement excités,
 Que les moindres Iflots furent vus, visités.

(1) Ceci mérite un éclaircissement. Quand je dis que les Américains ne connoissoient pas le prix de l'or, je n'entends pas précisément qu'ils n'en fissent aucun cas, puisqu'on verra ci-après leurs disputes au sujet de ce métal. J'ai seulement voulu représenter combien ils en savoient peu la valeur par rapport à nous qui troquions d'abord les plus petites bagatelles pour une quantité considérable d'un métal si précieux. Ils se raviserent bien depuis !

(2) Pour venir de l'endroit où Colomb aborda premièrement, il faut traverser jusqu'à *S. Domingue* une infinité d'Isles de toutes les grandeurs, qui forment un Archipel autrement étendu que celui du Levant, dans la Méditerranée.

Est-il donc de mortel guidé par l'avarice,
 Dont on pût détailler les détours, le caprice ?
 C'est un nouveau Protée, en ruses si fécond,
 Qu'il dérouta toujours l'esprit le plus profond.

L'AMIRAL, n'écoutant que des desirs plus nobles ;
 Savoit mettre à profit leurs sentiments ignobles ;
 Toujours devant les yeux l'objet qui le conduit,
 Par-tout, de ses devoirs il étaloit le fruit :
 En tous lieux il laissoit des marques glorieuses.
 On eût pu reconnoître, à ces traces pieuses,
 Que le Héros Chrétien avoit touché des bords
 Où tout étoit empreint de ses brûlants transports ;
 Mais le démon, outré qu'on abolît son culte,
 Suscita contre lui la honte & le tumulte.
 Rien, après son départ, ne sera respecté :
 Et contre ce projet Lucifer irrité,
 Pour renverser, détruire un dessein sans exemple ;
 Soulevera par-tout les Prêtres de son temple ;
 Ce sont les passions, à qui l'homme est soumis,
 Et qu'il ne fauroit trop traiter en ennemis.

CET Amiral pieux met en vain son étude
 A rechercher des noms fruits de sa gratitude ;
 On n'en conserve aucun : tant l'Enfer courroucé
 A voulu du Héros que tout fût effacé !
 Quant à son nom fameux, quant à toute sa gloire ;
 Ils vivent dans nos cœurs & dans notre mémoire.

A peine connoît-on maintenant les Pays

Que virent nos Marins ou qu'ils auroient suivis :
 Ainſi, dans tous les Arts, le premier pas nous frappe ;
 Mais bientôt éclipsé ſa clarté nous échappe ;
 De plus vives lueurs nous faiſant voir plus clair,
 Font toujours oublier un auſſi foible éclair (1) :
 C'eſt pourquoi de nos Arts, la plupart vrais prodiges,
 Nous ignorons ſouvent juſqu'aux moindres veſtiges
 Du bonheur ſignalé qui les fit découvrir ;
 Ah ! ſans le deviner, trop heureux d'en jouir !
 Nous ſavons ſeulement, que ces nouvelles Iſles
 Eurent toutes des noms devenus inutiles :
 Colomb, ſur la première écoutant ſa ferveur,
 Lui devant ſon ſalut, la nomma SAINT-SAUVEUR :
 Tout manifeſte en lui ce ſentiment intime
 Qui rend l'homme ſi grand & ſi digne d'eſtime ;
 Il auroit deſiré conſacrer à jamais,
 Et ſa reconnoiſſance, & d'importants bienfaits.
 Satan, trop courroucé, fut y mettre un obſtacle,
 Que Dieu n'arrêta point par un nouveau miracle,
 Laiſſant ſouvent agir cet ennemi fatal,
 Qui trouble parmi nous juſqu'à l'ordre moral.
 Mais l'Être ſouverain, dans ſes décrets auguſtes,
 A toujours des raiſons auſſi ſages que juſtes :
 Eſt-ce à nous, vils mortels, à les oſer ſonder ?

(1) On ne ſait rien, ou preſque rien, de la naiſſance & de la découverte de nos Arts les plus utiles ; tels ſont, l'invention de la *Bouſſole* dont on ignore le temps & l'origine, la *Poudre à Canon*, l'*Imprimerie*, dont on diſpute ſur les Inventeurs, de même que tant d'autres ſecrets admirables dont nous profitons ſans en ſavoir davantage.

A l'Isle heureuse , enfin Colomb vient aborder.
 Sa beauté , sa grandeur qu'aucune autre n'égalé (1) ,
 Le haut sommet des monts qu'à leurs yeux elle étale ,
 Font d'abord concevoir à nos ardents Marins ,
 Que c'étoit là le terme où tendoient leurs desseins :
 Et , comme si déjà leur proie eût été sûre ,
 Tous aux plus vifs transports se livroient sans mesure.
 Leur Chef , bien plus tranquille & se possédant mieux ,
 Au milieu de sa joie interrogeoit ses yeux ;
 Sur ces bords inconnus il promenoit la vue.
 Cette Terre par lui fut bientôt reconnue :
 Sans peine il rappella ce qu'un songe flatteur
 Avoit mis autrefois de desirs dans son cœur.
 C'étoit le même objet qu'il avoit vu paroître ,
 Et tout contribuoit à le faire connoître.
 Il en bénit le Ciel , diversement épris
 Du soin que partageoient ses compagnons surpris.

PENDANT que vers la Plage où le vent les dirige ,
 Les Vaisseaux de Colomb épuisoient le prodige ,
 Qu'ils touchoient au moment d'être ancrés dans un Port
 Où rien ne présentoit l'image de la mort ,
 Par un pressant danger l'alarme fut donnée.
 D'un péril évident la flotte est consternée.

(1) *Saint-Domingue* est effectivement la plus grande Isle qu'il y ait dans ces Mers , puisque des Géographes lui donnent 600 lieues de tour : elle étoit pour lors extrêmement boisée ; presque toutes ses *Montagnes* , qui sont avec cela vertes & garnies de très-beaux *Arbres* , devoient annoncer un lieu aussi charmant que fertile. Le coup-d'œil en est encore gracieux , quoique le génie français soit de tout dégrader.

La Mer qui jusques-là paroïssoit sans écueils,
 Y cachoit à fleur-d'eau de durables cercueils,
 Les Vaisseaux entourés d'un amas de ces roches
 Dont on redoute encor les funestes approches,
 Ne pouvoient plus sans risque, avancer, reculer:
 L'Amiral sur le champ ordonne de mouiller (1).

SUR un fonds parsemé d'une herbe verdoyante,
 L'ancre en tombant excite une forte épouvante
 Parmi les habitants de ces humides lieux,
 Qui la crurent devoir à la chute des Cieux.
 On vit à l'instant même, une foule craintive
 Abandonner le fonds & courir vers la rive:
 La plupart en sortant la tête hors de l'eau,
 Offrirent à la flotte un spectacle nouveau:
 Les uns étoient armés de pointes menaçantes;
 D'autres nageoient couverts d'écailles rayonnantes;
 Certains sembloient traîner avec eux des maisons (2).
 Mais il s'en vit au loin qu'on douta des poissons;

(1) La tradition qui s'est conservée dans l'Isle, est que *Colomb* mouilla dans la Baie de *Caracol*, dont j'ai long-temps habité le voisinage: il avoit fait le tour de l'Isle par le Sud, pour venir au Nord; ce lieu est en effet rempli d'écueils, que l'on nomme *Cayes* & qu'on ne voit que quand on est dessus.

(2) J'ai représenté ici un tableau dont j'ai été plusieurs fois affecté. Le^s environs de l'Isle de *S. Domingue* ressemblent à de magnifiques *Prairies*, que la Mer auroit inondées; de superbes *Poissons*, inconnus dans les Mers d'*Europe*; s'y promènent comme dans un lieu de délices; la transparence des eaux, qui ne sauroient être plus claires, permet de les considérer en divers endroits: on y voit des *Poissons* & des *Coquillages* de toutes les especes, ainsi que de toutes grandeurs, lesquels font l'admiration de qui sait les regarder avec des yeux connoisseurs.

Le grand nombre les prit pour ces fausses Sirenes,
 Que la Fable a voulu nous donner pour certaines,
 Et qui, du sage Ulyssé enchantant les Vaisseaux,
 Ne vouloient qu'attirer ses gens au fond des eaux:
 Sa prudence prévint ce revers lamentable.
 Ainsi de nos Marins l'erreur fut pardonnable.
 Ces monstres ressembloient à des hommes parfaits,
 Leur visage imitoit le nôtre traits pour traits;
 Des crins longs & pendants formoient leur chevelure,
 Une gorge, des bras achevoient la peinture:
 De hauts cris qu'ils jetoient étonnerent bien plus (1)!
 Tel est le fondement de ces bruits superflus,
 Que l'insensé vulgaire a long-temps pris pour guides,
 Et d'où nous sont venus, Tritons & Néréides (2):
 Nos voyageurs bientôt seront défabusés.

A peine ces objets furent-ils épuisés,
 Que d'autres plus constants affecterent la troupe.
 De distance en distance, un prodigieux groupe

(1) Il n'est point d'endroit où il y ait des *Animaux marins* plus singuliers: la *Vache-marine* & le *Veau-marin*, le *Lamentin* & la *Lamentine*, le *Lion de Mer* tel que le décrit l'Auteur du Voyage du Commodore *Anson*, & un nombre infini d'autres *Amphibies* s'y voient communément. Les femelles ont du lait & des mammelles comme les femmes; elles se servent de leurs nageoires comme de mains pour porter leurs petits. La *Lamentine*, quand elle est poursuivie de trop près, pousse des cris & pleure comme le *Cerf*.

(2) Il y a à parier que de semblables *Animaux* ont donné lieu aux Fables que l'on débite là-dessus. Pourquoi n'en voit-on point aujourd'hui? Tous ces prétendus hommes marins apparus ne sont autre chose; à la fin l'esprit philosophique nous défera des préjugés, qui ne s'étoient que trop enracinés dans le monde,

D'habitants, vrais mortels & comme nous formés,
 Se faisoit remarquer à nos Marins charmés.
 On arme les esquifs, non sans inquiétude,
 De voir, à tous moments, grossir la multitude (1):
 On eût plutôt compté le sable de la Mer,
 Que ce Peuple nombreux parti comme un éclair,
 Au salut des Vaisseaux lorsque Colomb prit terre,
 Pour demander la paix, ou pour faire la guerre.
 Cette foule aisément pouvoit l'envelopper;
 Mais il la voit soudain fuir & se dissiper,
 Comme en un jour d'hiver une bande nombreuse
 D'étourneaux dont l'espèce est timide & peureuse,
 S'éleve, obscurcit l'air, dès qu'elle entend du bruit;
 A les suivre de l'œil on se trouve réduit.

L'AMIRAL voudroit bien diminuer leur crainte:
 Mais d'un mortel effroi leur ame est trop atteinte.
 De ces bouches d'airain qu'ils voient lancer des feux,
 Ils craignent que la foudre aille fondre sur eux.
 Toutes les nouveautés ont droit de nous surprendre,
 Et sur-tout, quand la peur se plaît à s'y répandre;
 On fait l'impression qu'elle fit à Créci (2):
 D'où vient donc s'étonner qu'elle en ait fait ici?
 Quel Peuple à cet égard n'a pas paru barbare!

(1) Il n'y a guere eu d'Isle aussi peuplée : le naturel pacifique de ses habitants y contribuoit beaucoup.

(2) Bataille gagnée sur nous par les Anglais en 1346, parce qu'ils s'y servirent, pour la première fois, de six petites pieces de canon, qui jeterent l'épouvante dans l'Armée Française.

MAIS à les ramener l'Amiral se prépare.
Il fait courir après, ses plus lestes soldats,
Et leur agilité le tira d'embarras :
Deux ou trois jeunes gens devancés à la course,
Plus aisés à gagner, devinrent sa ressource.
Une fille surprise, enlevée avec eux,
Fut encor plus utile à ce projet heureux.
Ce sexe en tout pays est facile à séduire,
Par l'attrait du plaisir il se laisse conduire.
La parure pour lui fut un goût dominant,
Qui le priva toujours d'agir en raisonnant :
Son empire d'ailleurs, sur tous tant que nous sommes,
Le rend maître absolu des actions des hommes ;
Les plus fiers Conquérants fléchissent devant lui,
Ses larmes, sa beauté, sont le plus sûr appui.

ACCOUTUMÉS à voir ces nudités honteuses,
Qui ne le font pour nous que comme dangereuses
Et qui n'ont de danger qu'à cause de nos sens,
Dont les fragilités sont de tristes présents,
Que Dieu dans sa colere, au défaut du tonnerre,
Pour punir un forfait a semé sur la terre (1) :
Terrible châtiment plus cruel que la mort !
Les Barbares sur eux n'ont pas besoin d'effort.
Nos fragiles Marins, plus foibles & moins sages,
De criminels desirs allumoient leurs visages,
A l'aspect d'une femme, en qui tous les appas
Séduisoient d'autant mieux qu'elle n'en cachoit pas,

(1) Le Péché du premier homme,

Belle sans artifice, & dans cet âge tendre
 Où la nature vive est plus prompte à se rendre,
 Colomb craignit l'effet d'une brutalité
 Qui tend toujours un piège à la simplicité :
 Digne de s'illustrer, par plus d'une victoire,
 En cette occasion il s'acquit double gloire ;
 La première sur lui ; la seconde, en cachant
 Ce corps qui faisoit naître un coupable penchant ;
 Par son ordre on couvrit ces graces ingénues,
 Il fut donner un frein aux passions émues :
 Et défenseur zélé de l'austère vertu,
 Le vice qu'il déteste, est par lui combattu.

IL fit, au même instant, habiller les Sauvages,
 Étourdis de se voir soumis à ces usages,
 Ignorés jusqu'ici sous leur climat grossier,
 Au joug qu'on leur impose ils se laissent lier ;
 Tels que des arbrisseaux prennent en leur jeunesse,
 Une forme qui plaît à la main qui les dresse.
 On lisoit, au travers de leur docilité,
 Les divers mouvements d'un esprit agité :
 Tout annonçoit en eux une surprise extrême.
 D'un œil presque égaré parcourant sur soi-même
 Cet attirail d'habits dont on charge son corps,
 Chacun n'en souffre point sans d'étranges efforts.
 L'habitude fait tout. Observant un silence
 Qui témoignoit en outre un peu de défiance,

COLOMB s'en apperçoit, il veut les rassurer.
 Mais, pour lors, ce malheur ne peut se réparer ;

Et, faute de s'entendre, il étoit impossible
De rendre à tous ses soins leur ame assez sensible :
On ne négligea rien pour en venir à bout.

L'AMIRAL cherche enfin à démêler leur goût.
Il fait au même temps, sur le bord du rivage,
Apporter de nos mets le brillant étalage.
On servit un repas promptement apprêté;
Mais aucun d'y toucher ne se montra tenté.
Sur leurs sens les plats seuls gagnèrent quelque empire :
En les examinant on les vit se sourire,
Et se parler entr'eux pour la première fois.
On jugea de leur goût par ce singulier choix.
Voulant en profiter, redoublant ses caresses,
L'Amiral leur en fit d'agréables largesses ;
Et, pour ne pas manquer ce point intéressant,
Devant eux il fait mettre un surcroît de présent,
Des haches, des couteaux, cent autres bagatelles,
Que leurs yeux enchantés ne trouverent point telles ;
Trop communes chez nous elles perdent leur prix,
Leur utilité semble accroître nos mépris !
Il n'en fut pas ainsi de gens nommés barbares :
Ces nouveautés d'abord leur parurent si rares,
Plus utiles encor ; que laissant là les plats,
Un aussi vil fardeau ne chargea plus leurs bras ;
Ils saisirent le fer, puis s'enfuirent bien vite.

L'AMIRAL défendit d'aller à leur poursuite :
Il se douta, certain de cet heureux succès,
Qu'on n'en resteroit point à ces foibles essais ;

Qu'il reverroit bientôt la troupe avantagée,
 Et que la Nation seroit encouragée.
 C'est tout ce qu'il desire en un premier instant,
 Qui lui promettoit trop, pour n'être pas content.

LA femme demeurée exerçoit son adresse
 À choisir des bijoux de la plus mince espèce :
 Ce sexe en aucun lieu jamais ne se dément,
 Le futile a sur lui le plus fort ascendant.
 Des brasselets formés d'une vile matière,
 Captivoient son amour, fixoient son ame entière ;
 Des grains de verre empreints de diverses couleurs,
 Étoient l'unique objet de ses vives ardeurs.
 On vit bien ce que peut, sur la simple nature,
 En un cœur encor neuf le charme ou l'imposture !
 Car de perles & d'or son cou, ses bras parés,
 Par ces frivoles riens se virent décorés.
 Les riches ornements si chéris de nos belles,
 Furent donc dépouillés pour des choses nouvelles ;
 Tant de la nouveauté l'on suit l'illusion,
 Dont le prix n'est souvent que dans l'opinion.

LA glace d'un miroir offerte à cette femme,
 Mit bien dans son esprit une toute autre flamme
 Elle ne put tenir à cet attrait vainqueur,
 Le miroir acheva de séduire son cœur.
 Le prodige passoit sa foible intelligence,
 Elle le fit trop voir par son extravagance :
 La surprise, la joie, éclatoient dans ses yeux ;
 Ses mouvements offroient un tableau curieux.

Son corps se repliant en cent & cent postures,
 Dont la glace imitoit les diverses figures,
 Elle cherchoit derriere, une image qui fuit,
 Et qui, dès qu'elle veut, soudain se reproduit (1).

AINSI, Cartésiens, vos doctes rêveries,
 Par cet exemple seul, sont ici démenties ?
 Cet être organisé, semblable aux animaux
 Qu'ont voulu décrier vos raisonnements faux (2),
 En imite plusieurs dans une erreur commune.
 La vérité pour vous fut toujours importune !
 Vous changez vainement la raison en instinct ;
 Qu'ont-ils tant, après tout, entr'eux de si distinct (3) ?

(1) On a toujours observé que ce mouvement n'est pas moins naturel aux animaux, qu'à l'homme ignorant. Un *Singe*, un *Chien*, un *Chat*, cherchent également derriere la glace d'un *miroir*, si leur effigie représentée ne seroit point un autre *animal* de leur espece caché sous le corps transparent. Le raisonnement en est certainement la cause dans l'homme, dont les idées réfléchies sont relatives aux objets. Mais qui l'occasionne dans la bête? ô *Altitudo!* nous écrirons-nous avec S. Paul.

(2) Le *Cartésianisme* non rectifié fait des bêtes, comme on fait, de pures machines, des *automates*, ouvrages parfaits & sortis de la main d'un excellent Ouvrier : mais, comment ! le *Castor*, animal industrieux & prévoyant, ne seroit que ressembler à ma *Montre*, parce qu'elle est de Julien le Roy ? Quelle inconséquence ! quelle absurdité ! L'inconvénient n'est-il pas plus grand que de se taire ?

(3) On a voulu que je misse ici une note ; je le fais avec d'autant plus de plaisir, que tout Chrétien ne doit point balancer, quand il est question de rendre raison de sa foi : c'est ce que je croyois, pourtant, avoir assez éclairci par les deux vers suivans ? Mais j'avoue que je ne saurois trop répéter ; que je n'ai jamais eu intention de donner à la brute une ame spirituelle comme la nôtre, ni qui lui ressemble en rien. J'ai uniquement prétendu ne point limiter la toute-puissance

Les lumieres du Dieu qui fit les uns, les autres,
Ont pu nous distinguer, sans recourir aux vôtres.

D'UN aussi grand transport, tel fut enfin le fruit:
Comme ses compagnons, cette femme s'enfuit.
Elle ne laisse rien de tout ce qu'elle admire,
Tant son ame l'attache aux biens qu'elle desire!
L'Amiral s'en doutoit depuis quelques instants;
Il voyoit ses regards n'attendre que le temps,
Mesurer l'intervalle, & consulter ses forces. —
Pour d'autres ce sont là, disoit-il, des amorces:
Elle va faire envie à son sexe jaloux,
Et nous en reverrons paroître parmi nous. —

L'ÉVÉNEMENT en peu confirma son attente.
Bientôt on ne voit plus la nouvelle Atalante;
D'une course rapide, & gênée à la fois,
Elle se perd aux yeux dans l'épaisseur des bois,

Fin du neuvieme Chant.

ni la sagesse du Créateur, en les renfermant sous un nom abstrait qui peut signifier ce que l'on veut, & qui n'en est que plus dangereux. La Métaphysique est de toutes les Sciences la plus propre à nous égarer. Il y faudroit commencer par convenir, plus que par-tout ailleurs, de la définition de chaque terme susceptible d'équivoque, ou d'interprétation arbitraire.



A R G U M E N T

D U

NEUVIEME CHANT.

*L*ES Espagnols avancent dans le Pays, l'Amiral à leur tête: il leur fait passer la nuit dans un grand silence. Selon la Coutume des Sauvages, on n'entend que des cris, & l'on ne voit que feux allumés de tous côtés. Le jour paroît, on entre dans une épaisse forêt. Description des curiosités & de quelques fruits qui s'y rencontrent. On quitte la forêt, & l'on arrive dans une vaste & magnifique plaine, où les Espagnols visitent de méchantes cabanes; ils y trouvent, pour tous meubles, certaines pierres grossièrement façonnées. Les Barbares se sauvent, en voyant approcher Colomb & ses gens. Sentiment de ceux de sa suite qui vouloient se retirer, épouvantés par la multitude des Naturels. Raisons que leur Chef oppose à cette opinion. Il marche en avant, & il est suivi par sa troupe. On s'arrête dans un village déserté des habitants. L'Amiral reconnoît la misere & la stupidité de cette Nation. Embarras des Espagnols dépourvus de vivres, dans un Pays où il ne paroïsoit point de champs ensemencés. Le Ciel y pourvoit par des femmes qui les accostent. Colomb leur fait comprendre par signes, qu'ils ont besoin de manger. Elles courent chercher des vivres. Description de ce qu'elles apportèrent.



CHANT IX.

L'ASTRE du jour alors terminoit sa carrière (1).
 L'Amiral profita d'un reste de lumière,
 Pour percer plus avant, dans ce Pays nouveau.
 Il vint camper ensuite au bord d'un clair ruisseau.
 Résolu d'y passer la nuit en assurance,
 Il interdit les feux, veut un profond silence;
 Ne sachant pas encor s'il sera bien venu
 chez un Peuple pour lors tout-à-fait inconnu.
 Dans son cœur cependant, dont il n'est point le maître,
 Il sent de plus en plus l'espérance renaître.
 Personne ne dort. L'air, qui brille de feux,
 Retentissoit aussi de hurlements affreux:
 Tous ces nocturnes cris, & ce feu qu'il allume,
 Du barbare craintif sont l'horrible coutume;
 Ce qu'ignoroit Colomb, mais qu'il apprit depuis.
 Cette nuit fut pour tous une source d'ennuis.
 Sait-on ce que l'on craint? Sait-on ce qu'on hafarde?
 Chacun autour du camp fit à l'envi la garde.
 Après un temps bien long! la clarté reparoit:
 On part, pour traverser une vaste forêt;
 C'est où l'enchantement s'épuisoit en miracles.

(1) Il n'y a presque point de *crépuscule* à *S. Domingue*; la nuit y suit de près le coucher du *Soleil*: il en est de même le matin pour l'*Aurore* qui y paroît à peine, le *Soleil* se montrant presque aussi-tôt.

Du reste, nos Marins ne trouvent nuls obstacles,
Et leur marche se fait en toute sûreté.

Tout arrête leurs yeux dans ce bois enchanté.
Des arbres singuliers y récréoient la vue,
Qui ne peut sans plaisir voir leur forme inconnue:
De leur cime, les uns semblent toucher les Cieux;
Les autres sont chargés de fruits délicieux,
D'autant plus attrayants, que dans leur goût réside
Ou la douceur du miel, ou le piquant acide,
Et que dans la plupart le mélange des deux
En fait un composé beaucoup plus merveilleux:
L'un appaise la faim, & l'autre défaltere:
On n'en rencontre point qui ne soit salutaire.
Il s'en découvrit un bien au-dessus de tous;
Sa forme recherchée est un présent pour nous:
Ces Marins étonnés s'y laisserent surprendre: —
Quel Pays! quel climat! qui pourroit le comprendre?
C'est le Jardin d'Eden (dirent-ils à l'envi)
Que le péché d'Adam nous a long-temps ravi! —
Mieux informé Colomb, quoique son cœur admire,
Aux propos de ses gens se permet de sourire;
Car de la vérité seul il étoit instruit.
Ce fut une autre extase en mangeant ce beau fruit:
Il n'étoit aucun d'eux à qui son goût ne plaise;
Ensemble il réunit la framboise & la fraise.
Mais rien n'est comparable à sa mâle beauté,
Il mérite le prix dont il est surmonté (1).

(1) C'est l'Ananas, fruit excellent & surmonté d'une espèce de couronne.

QUELQU'UN mit par hasard une graine en sa bouche,
 Dont le goût épice sensiblement le touche;
 L'on décide aussi-tôt, d'un visage riant,
 Qu'il n'est rien de meilleur aux bords de l'Orient,
 Et que, réunissant le poivre & la canelle,
 La muscade, les clous, tout se retrouve en elle (1),
 Que d'objets séduisants pour d'avidés mortels!
 Leur avarice à tout érige des autels;
 Ils y trouvent d'avance un solide commerce,
 Et déjà leur esprit sur l'avenir s'exerce.

ON arrive au milieu d'un défriché charmant,
 Où passoit un ruisseau qui coule lentement:
 Du plus rustique toit la grossière structure
 Se fait appercevoir auprès de cette eau pure:
 D'autres huttes au loin, sur le même ruisseau,
 De ce Peuple sauvage indiquoient un hameau.
 L'Amiral investit ces cabanes fragiles:
 Mais il n'y trouva rien que frêles ustensiles,
 Dont on connut assez l'heureuse utilité;
 Malgré leur peu de forme & leur grossièreté:

ronne, dont l'effet est admirable. J'ai lu avec surprise dans l'*Encyclopédie*, ce Dictionnaire qui peut faire honneur à notre siècle, que l'*Ananas* étoit originaire de l'*Inde Orientale*, & qu'on l'avoit transplanté en *Amérique*; je n'en crois rien.

(1) Le *Bois-d'Inde*, dont la graine a presque le goût de toutes les épices ensemble. Il est bien surprenant qu'on le mette en *France*, au rang des marchandises prohibées: car il pourroit être facilement provigné dans nos *Colonies* & y former une branche de *Commerce* très-lucrative. La feuille de cet *Arbre* vaut mieux que le *Laurier* pour assaisonner les viandes.

En haches, en ciseaux, des pierres façonnées,
 Montrent à quel usage elles sont destinées;
 On en vit qui servoient à broyer quelques grains (1).
 L'industrie est, par-tout, naturelle aux humains!

Au sortir de ce bois, en quittant le village
 Où nos Européans ne firent nul pillage;
 Il leur est défendu de s'emparer de rien:
 Et d'ailleurs, qu'ont-ils vu qui pour eux soit un bien!
 L'Amiral déboucha dans une longue plaine,
 Que, d'abord, l'œil parcourt avec beaucoup de peine.
 Pour la mieux contempler il change de terrain,
 Et monte, tout joyeux, sur un tertre voisin.

MAIS à peine au sommet de la basse montagne,
 Il découvre à loisir la plus belle campagne.
 Une large riviere, en ses tours sinueux,
 Lui paroît inonder des champs verts & nombreux;
 Il la compare au Nil, dont les eaux salutaires
 Du noir Égyptien fertilisent les terres.
 Mais il présuinoit trop de ce Peuple hébété,
 Jaloux de sa paresse & de l'oïfiveté:
 Oui, bientôt éclairci du prétendu mystere,
 Colomb connoîtra mieux quel est son caractere!
 Il n'en est point de tel, d'aussi lâche en un mot;

(1) Les cabinets des curieux sont remplis de ces sortes d'outils; ils étoient bien propres à exercer la patience: cependant les Sauvages s'en servoient utilement, ils venoient à bout d'abattre les plus gros Arbres, qu'ils creusoient ensuite avec leurs instruments pour en faire des Canots ou Pyrogues.

Et l'extrême indolence avoit été son lot ;
 A peine songeoit-il aux besoins de la vie,
 Son existence, hélas ! fut une léthargie.

L'AMIRAL juge mieux de leur nombre infini ;
 Son cœur compatissant en paroît attendri.
 Il voit de toutes parts la multitude accrue
 S'élançant des maisons & courir éperdue ;
 Il se doute aussitôt qu'il en est aperçu :
 Qui n'eût appréhendé d'en être mal reçu ?
 En voyant cette foule ainsi fuir égarée,
 On eût dit qu'un milan poursuivoit sa curée ;
 Dès qu'il plane dans l'air, les timides oiseaux
 Cherchent à se cacher jusqu'au fond des roseaux,
 Ces Peuples ne tenoient nulle route certaine,
 Errants à l'aventure au milieu de la plaine ;
 Ainsi se dévoiloit leur timide embarras.
 Ce point-là seul connu ne lui suffisoit pas ;
 Il falloit avant tout consulter la prudence :
 Qui défend ses foyers est fort en apparence,
 Tous ces hommes armés de fleches & de dards,
 Pouvoient se réunir, quoiqu'ils fussent épars,
 Et, tombant tout-à-coup sur la troupe étrangère,
 L'accabler par le nombre & terminer la guerre.
 L'avis le plus commun étoit de retourner :
 L'Amiral refusa de s'y déterminer.

Il ne peut approuver les raisons qu'on lui donne,
 Et contre le projet c'est ainsi qu'il raisonne. —

QU'ALLONS-NOUS devenir après ce procédé ?

Contre notre voyage il est bien décidé !
 Trouvera-t-on jamais l'occasion meilleure ?
 Que doit-on espérer, si ce n'est à cette heure ?
 Le barbare, enhardi par un si prompt retour,
 Pourra peut-être bien nous chercher à son tour :
 Que ferons-nous alors ? Reprendrons-nous la route,
 D'où nous sommes partis, malgré le plus grand doute ;
 Après avoir sur-tout réussi dans l'objet
 Qui nous fit entreprendre un aussi long trajet !
 Que dira-t-on de nous ? Quel affront ! quelle honte !
 De gens déshonorés voudra-t-on tenir compte ?
 Nous ferons les jouets de l'Europe en courtois ;
 Et le plus vil mortel s'y moquera de nous.
 Au reste, est-il bien sûr que nous puissions nous rendre ?
 Nos vivres déjà courts, où faudra-t-il en prendre ?
 Non ! je n'attendrai pas qu'on vienne me chercher ;
 Et, si l'on ne me suit, je vais seul y marcher.

Il partit en effet, animé par la gloire,
 Certain de remporter une entière victoire :
 L'invisible secours agit en ce moment,
 Et le remplit d'un feu qui calme son tourment.
 Un Chef est sûr des siens quand il donne l'exemple !
 Dans sa nouvelle ardeur la troupe le contemple,
 Et l'admiration sert à s'encourager ;
 Chacun sent le péril, mais veut le partager.

Ce danger n'étoit rien qu'une pure foiblesse,
 Qu'on décore souvent du beau nom de sagesse :
 Le héros sacrifie à la témérité,

Quand il s'y voit contraint par la nécessité ;
 De la seule raison toujours il est l'esclave,
 Et sans elle un guerrier n'est jamais qu'un faux brave,
 Dans cette extrémité, facile à découvrir,
 Se rencontroit Colomb prêt à vaincre ou mourir ;
 Mais sa main dans le sang ne sera point trempée.

LA peur de ses soldats fut bientôt dissipée :
 Ils vont, sans rien risquer, passer pour Conquéran's,
 On descend dans la plaine en observant les rangs ;
 L'étendard déployé flotte au gré du zéphyre
 Qui s'est fait sous ce Ciel un florissant empire,
 Où ne le troublent point de fougueux aquilons,
 Dont lui seul rafraîchit les superbes vallons (1) :
 Quelquefois, par raison, & lorsqu'il le commande,
 Souffle d'une autre part l'impétueuse bande
 Des vents qu'il a commis pour purifier l'air,
 Et qui toute l'année y tiennent le temps clair (2).
 Ce zéphyr retiré dans le sein des montagnes,
 Domine tour-à-tour sur de vertes campagnes,
 Y caresse les fleurs, y mûrit tous les fruits,
 Et fait de ce séjour un second Paradis :

(1) La partie du Nord de *S. Domingue*, où j'ai demeuré, & qui étoit celle où Colomb aborda, est la moins sujette aux ouragans ; on peut dire qu'en général l'Isle en est exempte : les brises, ou vents périodiques & journaliers, y sont réglées.

(2) L'Air est toute l'année pur & serein dans l'Isle de *S. Domingue*, où le Soleil n'a jamais manqué de se montrer tous les jours, même durant les Nords qui annoncent la saison pluvieuse de l'hiver.

Aussi nos gens trompés par ce qui les transporte,
Le prirent pour celui dont Dieu ferma la porte (1).

AU-DEVANT d'eux marchoit, s'avançoit l'Amiral.
Nul ne sauroit le suivre, aller d'un pas égal :
Ils ont beau se hâter en leur marche forcée,
Par son Chef courageux la troupe est devancée.

IL entra le premier dans l'un de ces hameaux
Que le fleuve baignoit de ses fécondes eaux.
D'un & d'autre côté, pour unique parade,
Régnoit de vils taudis la grossière enfilade :
Bords riches, fortunés, dignes d'un meilleur sort,
On vous verra jouir d'un plus parfait accord (2) !
Des arbres sans apprêt, couverts de leur écorce,
Faisoient de ces maisons l'agrément & la force ;
Leurs branchages encor sur le tronc desséchés,
Mêlés avec la paille y font tous attachés,
Et la plupart aidant, sans ordre, ni mesure,
A garnir le dessus forment la couverture :
Pour les côtés, à jour & presque ouverts aux vents,
Ils montroient que leur souffle est peucraintentouttems.

(1) Quand *Colomb* revint de cette merveilleuse découverte, ses gens répandirent le bruit en *Europe*, qu'ils avoient retrouvé le *Paradis terrestre*.

(2) Il faut entendre ceci depuis l'établissement des Français dans l'Isle, les Espagnols n'y ayant guere brillé. Cependant j'ai décrit la maison principale où je logeois, couverte de paille, toute de bois mal équarris, & assez ressemblante aux *cabanes* des anciens habitants : c'étoit pourtant la demeure d'une Dame propriétaire d'une riche Habitation, & qui mangeoit sous ce mauvais réduit au moins 30000 livres de rente.

Jamais l'homme créé, dans les premières heures
 N'a pu se pratiquer de plus simples demeures ;
 C'est la nature brute, en ces premiers instants
 Où Dieu ne lui donna que deux seuls habitants.
 Les dehors répondoient à cet humble repaire ;
 La main du laboureur, utile & nécessaire,
 N'avoit ensemencé nul champ propre à nourrir
 Un Peuple que la faim devoit faire périr.

ALORS Colomb revint de son erreur profonde,
 Il vit combien ce Peuple étoit unique au monde.
 De loin il avoit pris pour un froment de choix,
 Une herbe qui passoit en hauteur tous les toits,
 Et l'arbusste fleuri relevant sa verdure
 Contribuoit encor à fonder l'imposture.
 C'est ainsi malgré soi, qu'aux yeux comme en discours,
 Un premier examen trompe presque toujours.

LA troupe fatiguée, & cherchant à repaître,
 Crut pouvoir s'arrêter en cet endroit champêtre :
 On fait halte en ce lieu. Le plus léger repas
 Y refit l'Amiral & ses heureux soldats.
 Ils pensèrent d'abord manquer de nourriture,
 Ne croyant pas trouver le Pays sans culture.
 Quelques restes du soir, conservés par hasard,
 Jointes aux fruits que certains avoient mis à l'écart,
 Offrirent du secours à l'inquiète armée,
 Qui n'en craignoit que plus de se voir affamée.
 Il fut donc résolu, pour éviter ces maux,
 De reprendre à l'instant le chemin des vaisseaux.

DÉJA l'on commençoit à plier les bagages,
 Lorsqu'on vit s'avancer plusieurs femmes sauvages;
 Et du Ciel qui jamais ne nous manque au besoin,
 L'Amiral reconnut l'utile & tendre soin:
 Aussi l'en bénit-il tout haut au moment même,
 Et fit-il par les siens prier l'Être suprême.
 Ce point que tant de Chefs dédaignent dans leur cœur,
 Est pourtant le point fixe où gît notre bonheur;
 Dieu veut que nous brûlions pour lui de vives flammes.

ON voit se détacher une d'entre ces femmes,
 Elle avance d'un air tout-à-fait engageant,
 Et l'on fut où tendoit cet abord obligeant.
 Colomb en soupçonna la véritable cause,
 Sachant ce que le sexe en tout temps se propose;
 Il l'avoit deviné: quand, au bord de la Mer,
 La première s'enfuit, partit comme un éclair,
 Emportant les bijoux dont son ame est surprise.
 D'abord il la jugea du même goût éprise.
 Eh! peut-on se tromper en de semblables cas?
 L'esprit le moins ouvert ne s'y méprendroit pas.
 Par ces colifichets, ornements si frivoles,
 Dont l'art plus étendu chez nous tient ses écoles,
 Colomb de cette femme acheta l'amitié:
 Mais, sur-tout, le miroir ne fut pas oublié.

DÈS qu'elle eut en ses mains le présent qui la frappe,
 Du milieu de ses gens la voilà qui s'échappe
 Avec l'activité du plus vite animal,
 Ce qui surprit un peu le célèbre Amiral;

A la faveur du don qu'il venoit de lui faire ,
 Il comptoit entamer une importante affaire
 Que tout rendoit pressante en cette extrémité ,
 Où l'on trouvoit sans vivre un Pays habité.
 Mais du jour qui leur luit ces Peuples sont-ils dignes !
 Il avoit cru pouvoir réussir par des signes :
 Ce langage muet a de grandes clartés ,
 Dont au défaut du son les sens sont affectés ;
 Ces femmes à l'instant le tirèrent de peine ,
 Elles vinrent ouvrir une nouvelle scène.

A leur air empressé, l'Amiral comprit bien
 Qu'il pourroit, à la fin, avoir leur entretien,
 Qu'elles viendroient chercher leur part de ces richesses
 Pour qui leur cœur séduit montre tant de foiblesses :
 On les voyoit de loin s'agiter vivement ,
 Considérer le tout trop attentivement ,
 Prendre, quitter, reprendre un objet qui les flatte ;
 Tout dénote l'espoir qui chez elles éclaire.
 Le sexe ne fait point contraindre ses plaisirs ,
 Il est esclave-né de ses moindres desirs,
 Beautés, à vous parer qui passez votre vie ,
 Un exemple aussi neuf ici vous justifie ;
 Il prouve que le Ciel, en formant votre cœur ,
 Y répand le vernis de ce goût enchanteur :
 Mais, si vous l'emportez, femmes Européanes ,
 Ce n'est que par l'éclat qui séduit vos organes :
 Le poison est le même ; il est de tous climats ;
 Chacune fait orner, relever ses appas.
 Ce poison plus subtil pour nos Américaines ,

Portera le désordre en des ames hautaines ;
 On verra quelque jour ce Pays fortuné,
 Au faite le plus grand tout entier destiné.
 Cet essai de Colomb en dispose le germe.

BIENTÔT l'on vit venir, d'une assurance ferme,
 D'un pas leste & coquet malgré la nudité,
 Ce cortège galant par son cœur emporté.
 Le nombre étoit de dix. Il avoit à sa tête
 Celle pour qui, d'abord, commença cette fête ;
 De ses bijoux parée, & portant son miroir,
 Au-devant de son sein elle le faisoit voir :
 C'étoit là l'étendard de la troupe femelle,
 A ses desirs en proie, à son goût si fidelle.
 Ce spectacle risible eût déridé le front
 De ces tristes esprits pour qui rire est affront,
 De cette secte folle, étrange, ridicule,
 De la joie ennemie & jusques au scrupule (1).
 Malgré son sérieux, l'Amiral réjouï
 Ne put se refuser au coup-d'œil inoui ;
 Mais sans jamais sortir de l'exacte mesure,
 Et songeant à tirer parti de l'aventure.
 Tel est toujours le fruit d'un vif empressement,
 Il leve tout obstacle & se rend aisément :

(1) Les diverses sectes de *Philosophes* anciens, avoient toutes adoptées des mœurs singulieres ; il étoit de l'essence des unes de rire de tout comme faisoit *Démocrite*, & de celle des autres de pleurer toujours ainsi que le pratiquoit *Héraclite*. On ne sauroit être véritablement heureux, qu'en évitant ces deux extrémités également condamnables.

Colomb se gouvernoit en homme habile & sage
 Qui de nos passions fait un utile usage ;
 Ainsi, pour adoucir l'animal furieux,
 On flatte tous ses goûts, on consulte ses yeux.

CE Chef fit étaler toutes les bagatelles,
 Où ces femmes trouvoient des richesses nouvelles :
 Cette agréable vue eut un si prompt attrait,
 Qu'on les vit accourir pour remplir leur souhait.
 Croyant tenir déjà, tant chacune est ravie!...
 Mais l'Amiral prudent s'oppose à leur envie.
 Il veut faire acheter un présent sans valeur,
 Par le plus cher secret que desire son cœur.
 Ce refus fit pleurer la troupe extasiée.
 Par l'adroit Étranger elle étoit épiée.
 Il tira de ces pleurs un augure certain,
 Et réussit sur l'heure en son heureux dessein.
 De la sorte, un muet quand il a faim s'annonce :
 Un signe si parlant eut bientôt sa réponse.

TOUTES, sans hésiter, comprirent aisément
 Ce que l'on exigeoit en ce même moment ;
 Aussi toutes partant, courant à l'instant même,
 Firent voir ce qu'en nous peut un desir extrême :
 Elles sembloient voler, bien plutôt que courir ;
 Et presqu'en moins de rien on les vit revenir,
 Des vivres du Pays utilement chargées.
 De leurs provisions elles sont dégagées,
 Et les posant aux pieds du sensible Amiral,
 Lui donnent, en dansant, un plaisir sans égal.

QUE tout ce qui parut avoit droit de surprendre !
Aux objets encor neufs a-t-on lieu de s'attendre ?

POUR les yeux de nos gens ces mets étoient nouveaux ;
Ils présenterent tous les plus rians tableaux :
Ce n'étoit que du pain , des fruits & des racines ,
Qu'on jugeoit n'avoir point échauffé de cuisines ;
Leur crudité n'offrit qu'un festin bien frugal ,
Dont quelques poissons secs relevoient le régal ,
Encore n'avoient-ils senti que l'influence
De l'Astre qui sur nous répand sa bienfaisance ,
Aux rayons du Soleil ils sortoient d'être cuits (1).

CEPENDANT l'Amiral veut goûter de ces fruits :
Certains étoient connus , & la forêt prochaine
A la troupe affamée en offroit par centaine ;
Mais d'autres paroïssent pour la première fois ,
Et l'on n'en avoit point rencontré dans le bois.
Sur l'un de ces derniers l'attention s'arrête ;
A le trouver sans pair tout le monde s'entête :
Moëlleux , doux , succulent ; sa bonté , sa faveur ,
A nos Marins ravis parlent en sa faveur ,
Et la chair qui sembla tout-à-fait nourrissante ,
Fit couler dans leur sang sa vertu bienfaisante.

(1) C'est la grande méthode des *Sauvages* de l'*Amérique* , que suivent aussi quelques autres Peuples , d'exposer leur poisson au Soleil , qui le dessèche & fait qu'il se conserve assez long-temps. Les *Sauvages* de l'*Amérique Septentrionale* , pour qui le Soleil n'est pas toujours vif , le font boucaner au feu sur des claies , de même que la viande ; d'où est venu le mot de *Boucanier*. Les anciens *Insulaires* de *S. Domingue* vivoient aussi de *Coquillages*.

Pour le sobre Espagnol il devint souverain,
 Il a depuis pour lui l'utilité du pain;
 Un seul est son soutien, nourrit & rassasie,
 C'est le fruit le plus sain qu'on mange dans la vie:
 Sa forme est en longueur un aspect singulier,
 Et l'on n'en connoît point de si particulier (1).

LES racines au goût parurent détestables (2):
 Mais le feu les rendra peut-être supportables ?
 Et c'étoit un secret dont on fut éclairci ;
 Ces femmes, en voyant qu'on en usoit ainsi,
 Par un signe certain le font assez comprendre,
 Montrant du bout du doigt un foyer plein de cendre.
 Cette langue est par-tout celle de l'Univers,
 Elle se fait entendre à ses êtres divers:
 Charmante invention, présent de la nature,
 Qui, par l'œil, porte à l'ame une lumière sûre!

LES grains, en petit nombre, eurent d'autres appas (3);
 L'Étranger étonné ne les rejeta pas,

(1) La *Banane*, qui est le fruit le moins mal-faisant qu'il y ait peut-être au monde. Il croît aux *Grandes-Indes* comme en *Amérique*, même dans l'*Afrique* & l'*Asie*. C'est la nourriture la plus commune des *Espagnols* de ces contrées, qui souvent ont assez d'une *Banane* pour un repas; cette raison m'a fait choisir ce fruit par prédilection pour le décrire.

(2) Il ne devoit y avoir en ce temps-là de *Racines* dans le Pays, que le *Magnoc*, la *Patate*, & l'*Igname*. Le surplus y a été apporté.

(3) Les grains ne devoient non plus consister alors, qu'en *mazé*, *petit-mil-à-chandelle*, & une ou deux especes de pois.

Et tout cruds qu'ils étoient , d'une forme nouvelle,
 On en jugea d'abord l'utilité réelle :
 Mais l'embaras étoit d'en découvrir assez
 En des lieux où l'on fuit les champs ensemencés,
 Où les yeux ne voient point qu'on cultive la terre ;
 Cette réflexion ne satisfaisoit guere,
 Il fallut, malgré soi, s'en tenir au présent,
 Et remettre le reste aux soins du Tout-Puissant,

Fin du neuvieme Chant.



 ARGUMENT

DU

DIXIÈME CHANT.

*P*ENDANT que l'on s'occupoit avec ces femmes, il paroît de l'autre côté d'une large riviere un peloton de guerriers sauvages : leur portrait : Colomb conjecture que ces femmes lui serviront à faire alliance avec eux. Il leur fait en conséquence d'amples largesses de toutes les bagatelles apportées d'Europe. Événement singulier à quoi ces présents vils donnent lieu ; les femmes se jettent dessus avec avidité, méprisant l'or & les perles dont elles étoient parées, que les Espagnols ramassent aussi avidement ; origine du troc qui se fit entr'eux. L'Amiral exhorte ensuite ses gens à passer avec lui sur l'autre bord de la riviere. Ces femmes, soupçonnant leur motif, montrent un gué & traversent à la tête des Européens. Les Barbares prennent l'épouvante, ils s'enfuient, mais reviennent en chantant & dansant. Entrevue de Colomb & du Chef des Sauvages. Ceux-ci menent les Espagnols dans leur Bourgade. Foule de Peuple, de tout âge & de tout sexe, qui sort au-devant d'eux. Description du Village. Festin que donne le Cacique, qui régnoit là où est maintenant le Cap-Français.





CHANT X.

TANDIS qu'on raisonnoit, & que l'on examine
 Un si foible secours pour chasser la famine,
 Sur la rive opposée on voit paroître un gros
 De Barbares armés d'énormes javelots :
 Un Chef est à leur tête ; & sa troupe guerriere
 Ne semble respirer qu'une ardeur meurtriere.
 De plumes tout couverts, peints d'étranges couleurs,
 Leurs corps imitoient mal le charme de ces fleurs
 Dont la beauté ravit & dont l'émail enchante ;
 Le fard est si grossier que l'œil s'en épouvante !
 Tel autrefois parut ce Peuple ensanglanté,
 Que la fiere Albion vit craint & redouté,
 Qui força ses Bretons à fuir dans l'Armorique,
 Doubla, sans le vouloir, le nom de Britannique (1).
 Peut-être que tous deux, sortis du même endroit,
 Ont dans cette origine acquis le même droit ?
 Ce goût ne se sauroit puiser que dans l'enfance :
 Ils ont, quoi qu'il en soit, beaucoup de ressemblance.

(1) Les *Pictes* qui, à ce que l'on croit, forcerent les *Bretons* à passer dans l'*Armorique*, où ils fonderent la souveraineté de la *Bretagne*. Il y a là-dessus d'autres opinions, que je n'entreprends point de discuter. Ces *Pictes*, en latin *Picti*, avoient, dir-on, pris leur nom de la coutume où ils étoient de se peindre le visage, pour se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Ne voilà-t-il pas nos *Sauvages* de l'*Amérique* ?

QUAND ils auroient été mille fois plus méchants,
 L'Amiral ne craint rien de leurs airs menaçants,
 Outre qu'il connoissoit leur naturel timide,
 Il avoit su gagner un sexe qui nous guide,
 Et qui du plus altier mene le cœur hautain
 Comme un débile enfant qu'on conduit par la main,
 Ce trop antique usage établi sur la terre,
 A toujours fait par-tout, ou la paix, ou la guerre;
 Il a plus d'une fois écroulé des États,
 Et décidé du sort des plus grands Potentats,
 L'ingénieux Colomb, renonçant à ses armes
 Qui pouvoient au besoin mettre tout en alarmes,
 Croit, sans verser de sang, pouvoir se confier
 A ce sexe vainqueur de l'Univers entier.

CE projet si conforme au desir qui l'enflamme;
 Conçu dans son esprit, est reçu dans son ame:
 C'est le seul qui convienne à son cœur dégagé
 D'un motif par où Dieu souvent est outragé;
 Il ne veut point ici signaler son courage,
 Il cherche à réussir par un moyen plus sage.
 Aussi, pour contenter ces femmes à l'instant,
 Leur abandonne-t-il l'objet qui leur plaît tant:
 Elles fondent dessus, avec autant de joie
 Que l'avidé vautour se jette sur sa proie.
 Comme il est ordinaire en tous ces embarras,
 Sources d'inimitiés & d'éternels débats,
 Les unes furent bien, d'autres mal partagées;
 Colomb, y suppléant, s'acquiert les affligées.
 Ainsi dans tous les cœurs, la générosité

Excite sûrement la sensibilité ;
 Ce tribut, dont jamais l'on n'a pu se défendre,
 Jusqu'au cœur de l'ingrat s'est toujours fait entendre :

Ces femmes, de transports accabloient le héros,
 Leur cœur reconnoissant n'admettoit de repos,
 Qu'après avoir rempli, satisfait leurs tendresses ;
 L'Amiral ennuyé rebuta ces caresses :
 Quoiqu'elles n'eussent rien qui ne fût innocent,
 Le Chrétien scrupuleux y vit de l'indécet.
 Il avoit, au surplus, à contenir des flammes
 Qui brûloient en secret de criminelles ames,
 Et ce feu mal éteint, facile à rallumer,
 Est un poison qu'il fait se faire trop aimer.
 Dès-lors il en prévint toutes les conséquences ;
 La vertu se défend même des apparences.

Un hasard, qui ne peut être trop célébré,
 Fit changer sur le champ ce théâtre à son gré :
 Au puissant intérêt il ouvre une barrière
 Qui fait à nos Marins oublier la première.
 C'est une passion qui veut tout dominer,
 Que toute autre, en un mot, ne sauroit enchaîner,
 Elle engourdit les sens, elle force aux bassesses,
 Elle traîne après soi les plus grandes foiblesses ;
 Elle seme en nos cœurs de monstrueux desirs,
 Qui méconnoissent tous la route des plaisirs ;
 Elle ne rougit point d'un sentiment bizarre
 Qui rend le riche dur, fier, insolent, avare,
 Et sur des monceaux d'or en fait mourir de faim ;

Qui, né pour le malheur de tout le genre humain,
 A de la pauvreté, timide, humble, innocente,
 Mis dans tous les esprits une horreur offensante :
 Illusion fatale au bonheur de nos jours,
 Qui du crime souvent nous prépare le cours ;
 Que l'infortune fuit, que la noirceur accable,
 Et qui rend de tous points le mortel méprisable !
 Oui, je détesterois Colomb & ses desseins,
 S'il n'en étoit sorti que ces biens assassins,
 Et que des malheureux privés de l'Évangile
 N'eussent point rencontré le but le plus utile.

L'INTÉRÊT le plus vif vint donc flatter des gens
 Qui, mus par ce ressort, seront moins négligents,
 L'un d'eux s'étoit saisi, dans une ardeur subite,
 Et de perles & d'or dont son ame est séduite :
 Il en confideroit l'éclat cher à son cœur,
 Il paroïssoit vouloir s'en rendre possesseur ;
 Ses yeux étinceloient du desir qui le presse.
 Ils se firent comprendre à ceux de la maîtresse,
 Nos goûts font nos trésors : elle estime bien mieux
 Ce qu'elle tient déjà, que ce don précieux ;
 Aussi le laisse-t-elle au Matelot sensible,
 D'un air qui rémoignoît un mépris trop visible,
 Pour qu'on ne jugeât pas, tant l'intérêt voit clair,
 De la facilité d'avoir un bien si cher.
 Ses compagnons jaloux surent mettre en usage,
 Et le même détour, & le même visage.
 Toutes avoient ainsi dépouillé leur trésor,
 Pour s'orner de ces riens fort au-dessous de l'or :

Les Marins envieux ramassent ces richesses,
Et, pour les obtenir, s'épuisent en soupiesses :
Tous, riant d'un travers qui leur étoit commun,
Montroient du préjugé le joug trop importun.
Comment imaginer que c'est un stratagème,
Quand toujours notre esprit juge d'après lui-même,
Qu'il ne voit autre part que ce qu'il croit en lui,
Ayant l'erreur pour regle & le faux pour appui ?
D'ailleurs, nous aimons peu ce qui paroît vulgaire ;
Toujours la rareté sera notre chimere !
L'Amiral rougissoit du travers de ses gens ;
Mais, aussi, voyoit-il des motifs indulgents.
Il falloit attacher ces ames mercenaires,
A leurs rares travaux procurer des salaires :
La gloire ne suffit, ne fait briller son prix,
Que chez un petit nombre, hélas ! d'hommes choisis.

MAIS, pour dédommager ces femmes ignorantes,
Que nos tristes leçons rendront un jour savantes,
Et qui sauront bientôt apprécier un bien
Qu'en ces commencements elles donnent pour rien ;
Colomb fit ajouter d'autres objets frivoles
Aux prétendus bijoux dont elles étoient folles :
Un peigne attire ici leur curiosité :
Toutes furent d'accord sur son utilité.
Ce meuble vil, mais cher à nos Dames coquettes ;
Qui tient le premier rang sur leurs riches toilettes,
Que la propreté seule a pu faire inventer,
Mais que l'art de séduire apprend à suspecter,
Va désormais servir à la simple nature,

Et devenir utile, enfin sans imposture.
 Elles en démêloient leurs cheveux noirs & gras,
 Sans songer que c'étoit accroître leurs appas :
 Elles n'ont point encor ce vain desir de plaire :
 Peut-être viendra-t-il ? C'est un point nécessaire,

COLOMB veut achever cet ouvrage inoui,
 Dont il est satisfait, sans en être ébloui :
 Il pensoit autrement que le commun des hommes,
 Et n'auroit point brillé dans le siècle où nous sommes ;
 Le faux éclat de l'or jamais ne le fléchit,
 Ce fut bien malgré lui que le Ciel l'enrichit.

Il cherchoit à gagner cette troupe sauvage,
 Qui de guerriers nombreux bordoit l'autre rivage ;
 Il en voyoit grossir le nombre à tous moments,
 Sans pouvoir pénétrer leurs secrets sentiments.
 Voudront-ils être amis ? ou, déclarant la guerre,
 Lui disputeront-ils un petit coin de terre
 A quoi son cœur se borne en ce vaste séjour,
 Pour protéger les siens, assurer son retour ?
 Il n'a pas maintenant d'autres desirs dans l'ame.
 Il sentoit trop combien le projet qui l'enflamme,
 Sans l'aveu de ce Peuple a de difficultés !
 Son esprit prévoit tout, pressé de tous côtés.
 Mais il songe à vider cette importante affaire,
 Sans user, s'il se peut, d'un moyen sanguinaire.
 Un si sage desir fut bientôt accompli ;
 Au-delà de ses vœux il se vit accueilli.

IL communique aux siens le motif qui l'inspire. —
 Ces gens semblent, dit-il, ne nous vouloir rien dire :
 Allons les joindre ; allons leur montrer de plus près,
 Des Étrangers venus de si loin tout exprès,
 Pour leur parler d'un Dieu, le leur faire connoître,
 En un mot, annoncer les Loix d'un si bon Maître.
 Il sera notre appui contre tous leurs efforts ;
 Ne craignons rien : marchons sous de si beaux dehors.
 S'ils sont nos ennemis ? s'ils veulent nous détruire ?
 Le Ciel protégera qui vient pour les instruire. —
 Il dit ; & son discours brûla d'un feu divin,
 L'escorte qui le suit, & ne suit pas en vain.
 Tout répond du succès que l'Amiral annonce ;
 En faveur du dessein le Ciel même s'énonce :
 Peut-on attribuer à quelqu'autre secours,
 Ce que le sexe fit en ses nouveaux atours ?

UNE secrete voix , à ces femmes sans doute,
 Voix qui n'a de nos cœurs jamais manqué la route !
 Aura, par un pouvoir souverain, absolu,
 Appris ce qui vient d'être à l'instant résolu ?
 En voyant avancer nos gens vers la riviere,
 Elles couroient devant, dansant à leur maniere,
 Sans elles pouvoit-on passer à l'autre bord ?
 Elles montrent un gué traversé tout d'abord :
 Les Barbares, pourtant, reculoient à mesure
 Que Colomb avançoit ; sa contenance sûre
 En auroit, mille fois, étonné de plus fiers :
 Les femmes en dansant chanterent certains airs
 Capables d'étourdir les plus dures oreilles,

Mais ils avoient pour eux de puissantes merveilles ;
 Car on vit revenir les fuyards sur leurs pas,
 Puis accoster la troupe avec de grands éclats.
 L'Amiral est en garde & sur la défensive.
 Il n'avoit rien à craindre. Une action si vive
 N'est que l'expression d'un sentiment vainqueur,
 Qui du Peuple sauvage a subjugué le cœur.
 Colomb s'en apperçoit aux marques de tendresse
 Qu'il recevoit du Chef, civil avec rudesse ;
 Comme sont à-peu-près nos polis campagnards,
 Dont la civilité tue à force d'égards.
 Les Sauvages ici sont bien plus excusables :
 Ils ignorent ces mœurs, ces Loix insupportables,
 Que l'Europe inventa pour la société,
 Et qui gênent par-tout la douce liberté ;
 Qui, par mille liens, trop pesantes entraves,
 Empoisonnent nos jours, font de nous des esclaves,
 La nature est plus simple, elle s'exprime mieux ;
 Et, sans nous asservir sous un joug rigoureux,
 Ni charger notre esprit d'une si lourde chaîne,
 Explique nettement son amour ou sa haine.
 Pourquoi nous applaudit du lustre de nos mœurs ?
 A-t-il jamais changé le fonds de nos humeurs ?
 Le cérémonial au pur clinquant ressemble ;
 Il a l'éclat de l'or, mais est faux, tout ensemble.

LE sincere Barbare étouffoit l'Amiral.

L'excès de son transport étoit un peu brutal.

De peur de rebuter le caressant Sauvage,

Colomb le laissoit faire, & recevoit ce gage

D'une étroite amitié qui doit durer long-temps,
 Dont il éprouvera les droits sûrs & constants :
 Droits chers & précieux, sous notre Ciel si rares,
 Eût-on cru vous trouver dans des climats barbares !
 Mais ce prix fut acquis à la simplicité.

L'AMIRAL, au travers de la férocité
 Qu'il voyoit éclater sur ce Chef des Sauvages,
 Observoit, cependant, de moins tristes présages :
 Vieillard sans le paroître, un air spirituel
 Annonce que son cœur ne l'a point fait cruel ;
 Que, s'il l'est ? il ne faut uniquement s'en prendre
 Qu'au climat où le sang brûle de se répandre (1) ;
 Qu'il en a plus puisé le funeste travers,
 Dans un goût général, que dans un sens pervers :
 Qu'en un mot, le polir fera chose facile ;
 Qu'il ne ressemble en rien à son Peuple imbécile,
 Et qu'il aidera même aux projets triomphants
 De le civiliser par des moyens puissants.
 Colomb, à qui le Ciel prête des clartés vives,
 Lisoit déjà le bien qu'il fera sur ces rives :
 Instrument, comme lui, des décrets du Seigneur,
 Tous deux iront bientôt en partager l'honneur.

(1) Il ne faut pas prendre ceci à la lettre : il n'y eut jamais de Peuple moins féroce, & plus doux, que les anciens *Insulaires* de *S. Domingue* ; mais ils avoient à l'extérieur cet air de rudesse & de férocité, comme tous les autres *Sauvages*. Le repos qu'ils aimoient par-dessus toute chose, devoit nécessairement contribuer à adoucir leur caractère.

SANS savoir où l'on va, Colomb toujours avance,
 Son espoir éternel est dans la Providence :
 Il fait que nul jamais n'en fut abandonné ,
 Que tout être ici-bas s'en voit environné ,
 Et que l'homme n'est point le seul qu'elle protège ;
 Qu'il n'est rien qui n'ait part à ce beau privilège ;
 Qu'elle veille sur tout , & le jour , & la nuit ,
 Et qu'enfin l'Univers est par elle conduit.
 Que c'est de l'Immortel l'Agente infatigable :
 Que , sans elle en un mot, tout seroit périssable !
 Il en a toujours eu le secours & l'appui.
 Cet œil si surveillant peut-il cesser pour lui ?
 Dans cette confiance, il se hâte de suivre
 Le zélé Conducteur à qui le Ciel le livre.

Ses gens ont éprouvé de la part des guerriers
 Dont ils viendront troubler les paisibles foyers ,
 La même attention prodiguée à leur maître :
 Mais ce signe équivoque a caché plus d'un traître.
 Un jour il en naîtra de terribles effets.
 Tous ces Marins marchaient contents & satisfaits ;
 Ils suivoient réunis la foule des Barbares ,
 Recueillant avec soin des usages bizarres.
 Rien n'étoit plus nouveau pour leurs yeux étonnés .
 On y voyoit combien ces Peuples sont bornés ;
 Leur joie même éclatoit en ardeurs insensées.

L'HABILE Général avoit d'autres pensées.
 Son vaste esprit embrasse un immense circuit ;
 De tout , il ne songeoit qu'à recueillir le fruit.

Le rêve qui jadis flatta ses espérances ,
Réalisoit ici toutes les apparences.
Il n'y méconnoît point de sensibles portraits ;
Jusques dans le Vieillard il retrouve les traits
Que ce songe peignit à son ame obsédée ;
Il en a conservé la précieuse idée.
Mais le même embarras subsiste avec regret :
Son cœur de ce malheur gémissoit en secret :
Comment s'entretenir , si l'on ne peut s'entendre ?
Ce point étoit pour lui difficile à comprendre.
Il trouve que ce Peuple en ses affreux accents ,
N'imitoit que le son d'animaux croassants :
Quelle étude , quel art , à moins d'un vrai miracle ,
Viendra jamais à bout de vaincre un tel obstacle !
Il n'est point de langage approchant du jargon
Qui produit ce son rauque & forme un pareil ton :
C'est ainsi qu'il pensoit dans son ame inquiète.
Il est trop en souci du défaut d'Interprete ;
Le Ciel qui jusqu'alors l'a mené par la main ,
Ne le quittera point en un si beau chemin.
C'étoit par où , toujours , finissoit son martyre.
Ce penser rend le calme à son cœur qui soupire.

Il achevoit à peine une réflexion
Convenable , peut-être , à sa condition ,
Lorsqu'on se vit au bout de la route ignorée :
D'un village fameux on apperçoit l'entrée.
Il étoit au-dessus de ces champêtres lieux ,
Qui déjà de nos gens avoient frappé les yeux ;
Non pas que son aspect eût rien de magnifique ;

Le circuit en est grand, sans être moins rustique.
 Une enceinte de pieux renfermoit des maisons (1)
 Qui ne défoient point l'injure des saisons ;
 Comme celle des champs, de toutes parts ouvertes (2),
 On ne les trouva pas ainsi qu'elles désertes.
 Il en sort à l'instant un Peuple curieux,
 Qui d'abord remplit l'air d'un bruit prodigieux,
 Dont les pieds élevoient une telle poussière,
 Que l'on eût cru de loin voir une armée entière.
 Colomb, que tout portoit à l'admiration,
 Ne put s'y refuser en cette occasion : —
 Grand Dieu ! s'écria-t-il, à quelle multitude
 Otez-vous si long-temps votre béatitude ?
 Sans oser pénétrer des secrets éternels,
 A-t-elle mérité vos dédains paternels ? —
 Il se tut : pour bénir l'Auteur de la nature.
 Ce n'étoit point en lui l'effet d'aucun murmure,
 Tel qu'en use à présent l'incrédule moqueur
 Pour étouffer les cris, les remords de son cœur.

HOMMES, femmes, enfants, tous à la fois s'empresseient
 A jouir d'un spectacle où leurs cœurs s'intéressent :
 Ils semblent craindre tous d'emporter les regrets
 De n'avoir point connu ces Étrangers de près,

(1) C'est la coutume de tous les Sauvages de l'Amérique ; ils fortifient ainsi leurs villages, où il n'y a qu'une seule entrée, qu'ils pallissent encore durant la nuit.

(2) Jamais les Américains Sauvages n'ont fermé la porte de leurs Cases, ou Maisons : la foi publique fait toute la sûreté de ces gens que nous traitons de Barbares. Nos premiers Colons avoient adopté cette coutume, que leurs mœurs, en se polissant, ont fait disparaître.

Et même à les toucher, cette foule acharnée
Ne sauroit ralentir sa poursuite obstinée.
En vain pour l'écartier, son Chef officieux
Paroissoit employer un ton impérieux:
Que peut l'autorité sur une multitude,
Qui ne voit & n'entend que son inquiétude?
L'Amiral en son cœur pensoit différemment.
Il s'offre de lui-même à tant d'empressement;
Il en est enchanté: de caresses prodigue,
Loin qu'un si grand concours l'ennuie, ou le fatigue,
Flatté d'appercevoir ce mouvement actif,
Il alloit au-devant d'un goût si décisif,
Qui devoit amener le bonheur qu'il espere.
De ce Peuple nombreux il veut être le pere;
Aussi le reçoit-il avec l'air le plus doux,
Il n'en rebute aucun, il les caresse tous:
Nul ne s'est approché de sa main bienfaisante,
Qui n'en ait ressenti la faveur caressante.
Mais ce qui lui faisoit encor plus de plaisir,
Naquit de l'effet prompt d'un violent desir
Dont les femmes, d'abord, se montrèrent surprises;
En voyant ces clinquants dont toutes sont éprises:
Les miroirs à coup sûr firent impression;
Elles fixent sur eux toute l'attention:
Ce fut bientôt leur loi, le charme de leur vie,
On en juge aux transports de leur ame ravie.
On lisoit au travers de tous leurs autres goûts;
Que ce dernier, vainqueur, les effaceroit tous,
Les jeunes s'y voyoient avec la complaisance
Qui de ce sexe heureux trouble l'adolescence;

Les vieilles, sans rougir des rides de leur front,
 Ne s'y regardoient point pour y lire un affront :
 Toutes également se montroient satisfaites,
 Telles que la nature ou le Ciel les a faites.
 Avantage infini, précieux & réel,
 Dont nos mœurs ont gâté le charmant naturel!

CET examen trop long, & qui se renouvelle,
 Soulagea nos Marins du tourbillon femelle ;
 Il attiroit aussi les hommes, les enfants :
 De la sauvage enceinte on gagne le dedans,
 Et l'on s'y retira comme dans un asyle
 Qui figuroit, au moins, une espece de ville.
 Mais ville dont l'Europe ignore la façon,
 Et qui n'avoit besoin, ni d'arts, ni de maçon !
 On n'y voyoit palais, fontaines, ni portiques ;
 On n'y reconnut rien des manieres antiques ;
 Le seul goût qui régnoit, par le besoin dicté,
 Peignoit à nu celui de la nécessité.
 Ce n'étoit qu'un amas des plus viles chaumieres ;
 Certaines sous le roc présentoient des tanieres :
 Enfin ces pauvres gens, d'habits tout dépouillés,
 Paroissent en maisons comme ils sont habillés :
 Uniformes en tout, la nature marâtre
 Semble n'avoir été pour eux qu'opiniâtre,
 Leur avoir interdit jusqu'aux foibles leçons
 Que sa tendre bonté dicte même aux Lapons ;
 Du moins leur apprend-elle à repousser l'injure,
 Que le cruel hiver vient faire à la verdure ?
 Mais ceux-ci malheureux, quoiqu'en un climat chaud,

Contre

Contre tous leurs besoins sont toujours en défaut!

SUR le bord de la Mer un enclos solitaire,
Que rien ne distinguoit du barbare vulgaire,
Arrêta nos Marins sur le déclin du jour :
Ils furent enchantés de ce nouveau séjour,
Où des arbres sans ordre & mis à l'aventure,
Bien moins pour l'ornement que pour la nourriture,
Déroboient de ce bourg, à l'Etranger surpris,
Jusqu'au bruit qui sortoit de frapper ses esprits.
Chacun d'eux prit du goût pour cette solitude,
Dont le profond repos charmoit leur lassitude ;
Sur des cailloux d'argent y couloit un ruisseau
Où le village entier venoit puiser son eau.
Du Vieillard généreux c'étoit le domicile,
Il reçut l'Amiral en ce sauvage asyle,
D'un air plein de franchise & de grossièreté,
Mais qui n'en cache point le charme & la bonté.
Sans ces dehors trompeurs, cette délicatesse
Qu'arma la fausseté du nom de politesse,
Il leur fit en commun cet accueil gracieux,
Qui n'a rien de forcé ni de mystérieux :
Toutes ses actions, exemptes de contrainte,
Ne l'affichent que trop ennemi de la feinte.
Colomb en est certain, mais n'ose s'y fier ;
L'imprudence a souvent manqué plus d'un laurier !
Il ordonne une garde exacte & scrupuleuse :
La défiance ici n'est rien moins que honteuse.
Malgré la bonne foi qu'il croit appercevoir,
Il fait que la prudence est son premier devoir ;

Que la fraude, par-tout, supplée à la foiblesse,
 Que pour s'en garantir il faut veiller sans cesse,
 Et que plus l'ennemi veut montrer de douceur,
 Plus on doit en ce cas étudier son cœur.
 Il n'éprouvera point les détours de la ruse :
 Mais cette politique a toujours son excuse.

LE jour donnoit encor un reste de clarté.
 Nos Marins promenoient leurs yeux de tout côté,
 Sans rien appercevoir, dans un lieu si sauvage,
 Qui flattât leurs desirs, qu'un superbe rivage.
 La Mer en cet endroit formoit le plus beau Port;
 L'Amiral & ses gens en tomberent d'accord :
 Il fut donc résolu d'y chercher un mouillage.
 C'est le lieu que depuis la France eut en partage,
 Le plus riche qu'elle ait sous ces féconds climats,
 Où le gain armera ses sujets en soldats,
 Et du foible Espagnol partageant les conquêtes,
 Élevera sur lui mille & mille tempêtes :
 Du nom de CAP-FRANÇAIS ce lieu fera nommé (1),
 En l'honneur d'un projet aujourd'hui consommé.

LA nuit couvrant bientôt l'horizon de ses ombres,
 Aux regards de nos gens déroba ces lieux sombres.

(1) Le Cap-Français, quoiqu'il ne passe pas pour le Chef-lieu de la Colonie, en est pourtant le plus riche & le plus important : sa ville est bien bâtie, aussi l'appelle-t-on le *Paris de l'Amérique*; c'est l'abord de tous les Vaisseaux qui viennent d'Europe. Sa Rade, dont l'entrée n'est pas facile, n'a jamais guere moins de 60 à 80 Navires Marchands.

Il fallut s'enfermer en des réduits obscurs,
Contre l'effort du vent asyles trop peu sûrs ;
Ces châteaux branloient, presque, au souffle du zéphyre
Que la troupe échauffée en ce moment respire.
Le Palais du Barbare est bâti tout entier,
Sans qu'on y voie en rien la main du Charpentier ;
Il n'est pas mieux logé, ni meublé que les autres :
C'est un Chef ? mais un Chef qui diffère des nôtres !
Point de distinction de ses sujets à lui ;
La misère est égale, on le voit aujourd'hui.
Nos avides Marins sont surpris, s'en étonnent,
Leurs cœurs trop resserrés & leurs ames frissonnent.
La crainte de manquer tant de trésors divers,
Dont l'espoir les entraîne au bout de l'Univers,
Porte dans leurs esprits son aiguillon terrible,
Agite tous leurs sens d'un mouvement horrible :
Non, jamais leur esprit ne peut se figurer,
Qu'un Monarque si pauvre ait de quoi réparer,
Par des biens dont leurs mains tiennent un foible gage,
Les maux qu'ils ont soufferts dans un si long voyage !
Accoutumés à voir la pompe de nos Rois,
Ces Palais somptueux érigés à leur voix,
Ce brillant appareil qui, par-tout, environne,
Sous un climat trompeur la majesté du Trône ;
Ils ne sauroient penser qu'il soit au monde un Roi
Qui puisse être opulent & suivre une autre loi.
C'est ainsi que toujours, aveugles que nous sommes,
Nous cherchons à juger par nous des autres hommes,
Sans songer que souvent, s'ils pensoient comme nous,
Nous n'en recevriens que les plus rudes coups !

Ainsi ces gens fuyoient la voix de la prudence,
 Qui dictoit de bénir cette rare ignorance
 D'un métal qui leur fit commettre tant d'excès,
 Et dont on leur verra tenter d'heureux essais.
 Pour le sage Colomb, témoin de ces faillies,
 Il rioit en son cœur de toutes leurs folies.

AVANT que le sommeil eût versé ses pavots,
 Sur la troupe insensée, injuste en ses propos,
 Et qui s'entretenoit de matieres frivoles,
 Un repas excita de nouvelles paroles:
 Afin de régaler ses hôtes, en ce jour,
 Le Sauvage content, rempli pour eux d'amour,
 Avoit de son trésor, d'une plaisante espece,
 Épuisé la splendeur & toute la richesse.
 Mais ce qui fait pour lui l'objet du plus haut prix,
 N'est pour nos Voyageurs qu'un sujet de mépris!
 Cette vue, en effet, redouble leurs murmures,
 Ne sert qu'à confirmer de fausses conjectures;
 A leur langue indiscrete ils donnerent l'essor,
 L'esprit toujours tendu vers leur cher espoir, l'or.
 Des vases & des plats, de forme singuliere,
 Dont la grossiere argille occupoit la matiere,
 Offrirent à leurs yeux, déjà trop dégoûtés,
 Des attraits peu flatteurs & de tristes beautés.
 Ces mets n'eurent, pourtant, rien de désagréable:
 On les essaya tous. La terre étoit la table;
 Assis autour en rond, sans chaises, ni tapis,
 Nos Marins avoient peine à retenir leurs cris:
 Ils n'ont point encor fait de régal si barbare.

Certains y prirent goût , & leur faim se répare.
 Colomb ne s'occupoit qu'à discerner les mets
 Dont le goût étranger lui sembla moins mauvais :
 Beaucoup plus prévoyant que ceux de son escorte,
 Il veut goûter de tout, essayer chaque sorte ;
 En garde contre soi, toujours ami du vrai,
 Son but est d'acquérir par cet utile essai,
 De quoi pourvoir bientôt à l'extrême disette,
 Et parvenir un jour au retour qu'il souhaite.
 Ce qui plus le surprend en ce festin nouveau,
 Est un mets qu'il croyoit devoir être du veau (1) ;
 De ces troupeaux encor il n'a vu nulle trace ,
 Et ce nouvel objet l'étonne & l'embarrasse :
 Un autre lui parut imiter notre pain ,
 Mais mal-fait, insipide , & pourtant assez sain (2).
 Enfin il décida qu'avec de l'industrie,
 Ces vivres serviroient au besoin de leur vie.
 Mais, quant à la boisson, il n'y découvrit rien,
 Pour des Européans qui pût être un soutien :

(1) C'étoit de la chair de *Lamentin*, qui ressemble effectivement à la viande de veau ; mais qui n'en a pas la bonté, quoique ce ne soit point un mauvais manger. Nos *freres-la-Côte* la coupent en aiguillettes & la font *boucaner*, ce qui la fait ressembler au *Cochon-Maron*, espèce de Sanglier. Qu'on me pardonne cette expression basse pour notre Poésie un peu trop délicate dans les termes. Le costume m'a emporté, ainsi que l'exemple des autres Langues, qui n'ont point cette délicatesse embarrassante.

(2) La *Cassave* dont il s'agit là, est le pain naturel des *Américains* : c'est une farine expri née de la racine de *Magnoc*, dont on a auparavant extrait un suc mortel ; on en forme de grandes galettes, extrêmement minces, qui se mettent cuire sur des *Platines* de cuivre.

Il en auroit bien mieux rejeté la pratique ,
 S'il en eût su dès-lors l'odieuse fabrique!
 L'exécrable dégoût d'une telle liqueur
 Fait honte à la nature & souleve le cœur ;
 C'est où regne encor plus l'affreuse barbarie
 De cette Nation pleinement assoupie.
 Colomb depuis ce temps, du breverage empesté
 Ne se souvint jamais sans être révolté (1).

De grands flambeaux placés de distance en distance,
 Éclairoient du repas la naïve ordonnance :
 Du travail de l'abeille ils ne font point formés,
 Et la terre en son sein les a faits & germés ;
 Dès qu'on les alluma , nos gens les comparèrent
 Aux Torches qu'autrefois les métiers inventèrent,
 Pour décorer chez nous chaque solemnité,
 Et ce nom de rapport leur est depuis resté (2).
 Dans plusieurs autres noms, du pure convenance,
 Ils n'ont point rencontré si juste en apparence ;

(1) Cette *Boisson* dégoûtante, & enivrante comme du vin, se faisoit avec des *bananes* mâchées par les vieilles femmes & mises ensuite fermenter dans de l'eau. Il est encore des Sauvages qui en usent. Le *Mayg* fait le même effet, de même que tout ce qui fermente. On a trouvé, par la seule fermentation, la manière de composer diverses sortes de vins dans l'*Amérique*.

(2) La *Torche*, ou le *Cierge épineux*, est un arbrisseau plaisant par sa figure, en effet semblable à ces grands flambeaux de cire que les corps de métiers portent aux Processions. Ce végétal croit sans feuilles, droit & extrêmement résineux ; il donne un fruit nommé *Pomme de torche*, qu'il faut être Créole pour pouvoir manger, comme plusieurs autres fruits du Pays. C'est une production qui annonce toujours le plus mauvais terroir.

Nous n'en voyons que trop donnés par ces Marins,
 Qui n'ont, bien moins heureux, que rapports incertains.
 Telle est notre fureur aux lointaines contrées,
 Quand des productions jusqu'alors ignorées
 Viennent frapper nos sens de leur nouvel éclat,
 D'en chercher le modèle en notre seul climat!
 Comme si, d'elle-même adroite imitatrice,
 Pour nous seuls la nature eût été créatrice?
 De tous nos Voyageurs, étonnés, éperdus,
 Un aspect neuf saisit les esprits confondus:
 Ce fut pour nos Marins une merveille rare,
 Unique en son espèce, & que chacun compare
 A ces feux échappés du céleste séjour,
 Qui souvent de la nuit font le plus brillant jour.

Au sortir du souper, un instant d'intervalle
 Servit à disposer cette modeste salle:
 Les flambeaux sont éteints. On prépare les lits,
 Nouveau sujet encor d'étonner les esprits (1).
 Avant que d'en placer les colonnes branlantes,
 On lâche un gros essaim de chandelles volantes;
 Infectes merveilleux, phosphores naturels,
 Qui dans le paganisme auroient eu des autels!
 La chambre en un moment parut toute éclairée:
 L'étoile brille moins au Ciel de l'empyrée.

(1) Je ne pense pas que l'usage des *hamacs* ait été connu avant la découverte de l'*Amérique*: ce lit, suspendu en l'air avec des cordes, est très-commode pour voyager; mais il convient mieux dans les climats chauds.

Nos gens, à cet aspect, pris d'admiration,
 Chanterent le bonheur de cette Nation,
 La trouverent plus riche avec ses clairs insectes,
 Que notre Europe même avec ses Architectes :
 Autre travets ! erreur où l'on tombe toujours,
 Quand d'un juste milieu s'éloignent nos discours,
 Lorsque nous nous livrons à la fougue trompeuse
 D'une admiration trop souvent ténébreuse !
 Pour le sage Amiral mené par un sens droit,
 S'il admire, ce n'est qu'avec l'œil du sang-froid,
 Les lits furent tendus, attachés à leur place ;
 Ce fut encor pour eux un sujet qui les passe.
 Dans ces branles, depuis adoptés du Marin (1),
 La troupe s'endormit jusques au lendemain,
 Et s'aperçut assez, en dépit de nos modes,
 Combien ces lits étoient utiles & commodes.

Fin du dixieme Chant.

(1) On ne se sert plus à présent que de *hamacs* dans les Vaisseaux, comme tenants peu de place & étant bientôt enlevés ; ils se tendent ordinairement sur les *gaillards*, ce sont les *Matelots* qui les occupent.



ARGUMENT

DU

ONZIEME CHANT.

L'ENFER, toujours occupé du soin de nuire au projet de Colomb, suscite une nouvelle tempête. Le Ciel ne s'y oppose point, pour le punir du mauvais ancrage qu'il avoit choisi. L'un de ses Vaisseaux fait naufrage, mais l'équipage est sauvé. De noirs sentiments lui font soupçonner ce désastre. Il veut retourner à sa flotte, & profite des canots sauvages. Singularités à quoi cela donne lieu. On arrive aux Vaisseaux, l'Amiral a de la peine à y faire monter le Cacique; sa surprise & celle de ses gens. Colomb fait servir un repas à la maniere d'Europe, dont ne purent goûter les Barbares; au contraire, les boissons fortes leur plurent extraordinairement: ils y prirent tellement goût, qu'on fut obligé de les leur ôter. Ils commençoient déjà à être ivres, ce qui leur fit exciter de la rumeur. Colomb les chasse, en faisant tirer un coup de canon; à ce bruit, ils se précipitent tous dans la Mer & regagnent leurs canots. Les deux Vaisseaux qui restoient, appareillent, suivis des Pyrogues sauvages. Arrivée & mouillage dans la Baie où est maintenant le Cap-Français.



CHAN T X I I.

MAIS, tandis que Colomb se repose & s'endort,
 L'Enfer veut contre lui faire un dernier effort.
 Ses Vaisseaux mal mouillés, sur un fonds sans tenue,
 Laissoient à sa malice une libre avenue :
 Il le voit ; & son Roi qui veille contre nous,
 Arme l'air, dans la nuit, des traits de son courroux,
 Les Autans déchaînés à sa voix formidable,
 Assemblent sur le champ leur fureur redoutable ;
 Bientôt cent tourbillons se font voir dans les airs
 A la lueur des feux lancés par les éclairs ;
 La Mer toute en désordre, autour du seul espace
 Dont les Vaisseaux ancrés occupoient la surface :
 Car cet orage affreux ne parvint point ailleurs ;
 On le veut dérober au Chef des Voyageurs,
 Sa force est trop connue, & l'on craint son courage !
 La Mer désole tout dans ce mauvais Parage.
 Les ancres ont chassé : le vent qui vient du Nord,
 Jette précisément les Vaisseaux sur le bord,
 Où d'écueils à milliers le périlleux obstacle
 Annonce qu'il n'est point de salut sans miracle.
 Le large est interdit, défend d'appareiller :
 Ainsi les Matelots ne pensent qu'à veiller,
 Pour tenter d'échapper au sort qui les menace,
 Et garantir leurs jours d'une telle disgrâce.

LE Ciel fit éclater son secours aussi-tôt :
 Car sa protection n'est jamais en défaut !
 Mais, pour punir Colomb coupable d'imprudence,
 Il crut lui devoir faite éprouver sa vengeance.
 Il nous rappelle ainsi, par de légers revers,
 Aux avis que pour nous il tient toujours ouverts.
 Le prudent Amiral, oubliant sa promesse,
 Avoit trop négligé la voix de la sagesse :
 En quittant ses Vaisseaux mouillés en cet endroit,
 Il marquoit un Pilote imprudent, mal-adroit,
 Et manquoit encor plus aux conseils salutaires
 Du divin Conducteur dans ses leçons austères.
 Il en fut châtié par un malheur subit ;
 L'un de ses trois Vaisseaux talonne, ouvre, périt :
 Mais Dieu, qui ne vouloit que le rendre plus sage,
 Du Vaisseau malheureux conserva l'équipage ;
 Les deux autres, guidés par ce puissant secours,
 Priront ses Matelots & sauverent leurs jours,
 Les eaux, auparavant fieres & bouillonnantes,
 Deviennent tout-à-coup tranquilles & dormantes :
 L'ouragan furieux n'étoit que passager,
 Et le calme succede au plus mortel danger (1).
 De la sorte, le Ciel commande à la nature ;
 Sa volonté fit tout en cette conjoncture.

Tu dors, triste Colomb, dans ces fâcheux moments !
 Oui ; mais ce ne fut point sans avertissements !

(1) Les *Antilles*, encore plus celles du vent ou de la *Martinique*, sont sujettes à des tourbillons passagers qui renversent & détruisent tout ; mais dont l'effet ne se fait quelquefois pas sentir à deux lieues.

La main qui le punit , se sert pour ses Ministres ,
 De mille objets divers & de moyens sinistres.
 Le Héros est debout. Un horrible réveil
 Le fait lever , avant le retour du Soleil :
 Les Cieux , couverts encor de leurs plus épais voiles ,
 Laisent à peine voir quelques foibles étoiles.
 Son ame est agitée , il ne fait pas pourquoi ,
 Et son cœur est troublé par un secret effroi.
 Dans ces affreux instans où l'ame est possédée ,
 L'esprit est occupé sans démêler d'idée ,
 Les sens montrent sur lui l'empire le plus fort ,
 L'offusquent sans relâche & l'épuisent d'abord :
 Il n'est guere possible , en ces moments extrêmes ,
 De pénétrer l'obscur de ces causes suprêmes ;
 Le Ciel nous avertit , mais si confusément ,
 Qu'on n'y peut découvrir qu'un noir pressentiment.

Ses gens moins inquiets dorment long-temps encore ,
 Dans les bras du sommeil ils attendoient l'Aurore :
 Elle vient ; & les tire , assoupis & perclus ,
 De ces lits où leurs corps reposent suspendus ;
 Ils en ont ressenti la mollesse invincible ,
 Et cette nouveauté n'a plus rien de risible.
 Ils trouvent l'Amiral considérant la Mer :
 Son visage altéré lui donnoit un autre air.
 Il veut sans différer , qu'on reprenne la route
 Par où l'on est venu : — Partons , quoi qu'il en coûte ,
 Dit-il à ses Marins surpris de son état ;
 J'éprouve dans mes sens un terrible combat :
 J'en ignore la cause , & crains quelqu'infortune !

Une secrete voix m'alarme , m'importune.
Allons chercher la flotte & l'amenons ici ;
C'est l'unique moyen de calmer mon souci. —

Tout le monde applaudit à sa juste pensée,
Et du même desir la troupe est embrasée,
Mais comment retrouver un chemin inconnu ?
Qui pourroit découvrir par où l'on est venu ?
Au travers de ces lieux si fournis de bocages,
Où jamais nul sentier frayé par les Sauvages
N'a d'un endroit à l'autre offert rien de certain (1),
Qui pourra se flatter de trouver son chemin ?
Colomb est le premier , en son ame inquiète,
A juger hautement la démarche indiscrete,
Mais, d'un autre côté , comment faire savoir
L'embarras où l'on est , ce qu'on voudroit pouvoir ?

L'AMIRAL , en jetant de toutes parts la vue,
Apperçoit à l'écart une chose imprévue ;
Des troncs d'arbres creusés en forme de bateau,
Qui couchés sur le sable étoient imbibés d'eau :
Il conclut que c'étoit la flotte du Barbare (2),
Et , de force ou de gré , veut que l'on s'en empare.

(1) Il n'est personne qui ait fréquenté les Sauvages de l'Amérique , & qui ne sache que jamais ils ne se pratiquent de chemins ; leur coutume est au contraire de n'en point avoir , accoutumés à se reconnoître au milieu des bois les plus épais. Ils déguisent même toujours leurs marches.

(2) L'usage de ces Canots ou Pyrogues , a paru si utile aux Européens , qu'ils s'en servent dans toutes leurs Colonies de l'Amérique. Celles de nos Insulaires ne pouvoient être aussi-bien faites que les nôtres , n'ayant point les instruments nécessaires pour creuser également ces lourdes masses de bois. Il y en a qui peuvent porter 30 hommes.

LE Cacique présent ne comprit pas d'abord,
 Quel étoit le sujet d'un si bouillant transport;
 Mais il n'en put douter, à l'action soudaine
 Qui les précipita vers la rive prochaine.
 Il accourt avec eux, & les voit empressés
 Pour traîner à la Mer ses bateaux renversés.
 Alors, pour acquérir leur confiance entière,
 Le Sauvage éclairé, civil à sa manière,
 Les repousse d'un ton mêlé d'un peu d'aigreur,
 Qui n'étoit cependant qu'un zèle avec chaleur.
 À ce trait, l'Amiral ordonne qu'on s'arrête.
 Il ne fait point à quoi le Barbare s'apprête;
 Avant que d'en venir à nulle extrémité,
 Il veut lire en ses yeux s'il n'est pas irrité.
 Il n'y voit point ce feu qu'allume la colere,
 Et juge que son but étoit de leur complaire.

Il ne se trompoit point. Aux accents de sa voix,
 Les siens vinrent chargés de gros billots de bois:
 Colomb, d'abord, connu que c'étoient là leurs rames:
 Cette vue écarta la peur des noirs trames.
 Encouragé pour lors, à tâcher d'expliquer
 Le motif qui les presse à vouloir s'embarquer,
 Il se sert, comme il peut, de la main & du geste,
 Laisant au Ciel le soin d'interpréter le reste.

CES Bâtimens n'ont pas besoin de grands agrès;
 Ainsi, flattant Colomb, ils furent bientôt prêts.

DANS plus de vingt canots, d'une espèce bien frêle,

Sauvages & Marins s'embarquent pêle-mêle ;
 On vogue : l'Amiral , malgré son air pensif ,
 Savoure un vrai plaisir au fond du sombre esquif ;
 Il sent que tout concourt au bonheur qui le flatte ,
 Et que de ses projets l'entier succès éclate .
 Il est profondément dans sa gloire enfoncé ,
 Ce qui n'est du tout point un motif insensé :
 La juste ambition au Héros est permise ,
 Encor mieux , comme ici , quand le Ciel l'autorise !
 Il étoit au milieu de ce volage bois ,
 Sans en examiner les informes parois ,
 Sans en voir , ni sentir l'ensemble ridicule ,
 Sans détourner les yeux , sans crainte ni scrupule .
 Un Vaisseau de haut-bord , à ses ordres commis ,
 N'eût pas plus rassuré ses courageux esprits ;
 Et sa sécurité paroît si naturelle ,
 Qu'on l'eût pris pour le Roi de ce Peuple infidelle .

LES siens , de sens rassis & beaucoup moins distraits ,
 Repassoient en détail mille nouveaux portraits .
 Tout leur paroissoit neuf , d'une bizarrerie
 Qui faisoit déshonneur même à la barbarie .
 Ils trouvoient à redire au singulier convoi ,
 Dont l'usage inconnu les laissoit sans emploi :
 Auroient-ils manié ces rames étonnantes ,
 De celles de l'Europe en tout si différentes ,
 Qui , renversant leur art , ne servoient qu'à plonger ,
 Au lieu que la coutume est par-tout de nager (1) :

(1) Si je n'expliquois ceci , je courrois risque de n'être entendu que

Mais ici la critique étoit vaine, frivole,
 Et montrait ce que peut l'abus pris à l'école;
 Rarement en tous lieux, hélas, s'en défait-on!
 L'esprit préoccupé ne connoît qu'un seul ton;
 Astreint servilement à sa marche première,
 Long-temps il se refuse aux traits de la lumière,
 Ces rames, en effet, ont leur utilité
 L'Européen depuis en a bien profité.

Ils exercèrent mieux leur sévère critique,
 Sur cent autres objets connus à leur pratique,
 A la construction de ces grossiers bateaux,
 Ils osoient comparer nos utiles Vaisseaux:
 Comme si l'art chez nous, encor dans son enfance,
 Avoit fait voir jadis, montré moins d'ignorance?
 Un sujet vint encor amuser leur loisir:
 Delà, naîtra pourtant un extrême plaisir;
 Ils en auront un jour l'ame si possédée,
 Que rien de leur esprit n'en bannira l'idée.
 Tels ont toujours été notre humeur & nos goûts,
 Nous méprisons d'abord ce qui devient trop doux,

des Marins, de ceux encore qui ont fait les voyages de l'Amérique. On appelle *nager* un Canot, quand on le fait aller à la faveur des avirons ou rames; la maniere européenne est de déplacer l'eau, en tirant de l'avant en arrière, ce qui donne une impulsion au bateau, qui le fait avancer: la maniere américaine, conservée pour les *Pyrogues* comme leur étant plus propre, est de plonger ou d'enfoncer la rame plus courte & plus large que la nôtre, dans l'eau & de pousser à soi. C'est toute la différence, qui sevient au même,

Ce Peuple, selon eux, se plaît à la fumée,
 Cette occupation est sur le champ blâmée :
 Ils jugeoient fort plaisant que notre nez humât
 Une odeur qui ne peut flatter leur odorat,
 Et beaucoup plus étrange en ce Peuple farouche,
 Qu'un long tuyau rendît ce poison à la bouche;
 On les verra pourtant, de ce goût infecté
 Se faire presque un droit jusqu'à la volupté (1)!

Tout n'est-il pas soumis à la douce habitude ?
 Des gens si méprisés, sans voiles, sans étude,
 Sans connoître en un mot, rien d'un aussi bel art,
 Les rendent, sains & saufs, au lieu de leur départ.

Dès qu'on eut dépassé la pointe la plus proche,
 Colomb vit son Vaisseau naufragé sur la roche.
 Quel spectacle pour lui ! quel contretemps fâcheux !
 Tous les maux à la fois se peignent à ses yeux : —
 Voilà donc, disoit-il, cette infortune amère ?
 Je n'appréhendois point une vaine chimère ;
 Le trouble de mes sens se faisoit trop sentir.
 Oui, sans doute, le Ciel a voulu m'avertir ?
 Mais, ô Ciel ! ô bonté, secourable & divine !
 Auriez-vous pu souffrir notre entière ruine ?

(1) Le *Tabac* & l'usage de la *Pipe* dûrent paroître bien extraordinaires aux *Européens* qui les virent pour la première fois. Ils s'y accoutumèrent bientôt. Les gens de Mer sont ceux qui fument plus volontiers & plus fréquemment, un *Marin* sans pipe est un phénomène rare & presque inconnu.

Hé quoi ! nous fixez-vous sous ces climats lointains ?
 Quel aspect, quel espoir, si ce sont nos destins !...
 Après avoir gardé quelque temps le silence,
 Il s'écrie : — ah, grand Dieu ! j'adore votre essence :
 Vos volontés en tout doivent être nos loix ;
 Les mortels sont-ils faits pour blâmer votre choix ! —

ON avançoit toujours. Une autre Pointe ouverte,
 Aux regards douloureux diminua la perte.
 On voit distinctement deux des Vaisseaux mouillés,
 Mais de leurs apparaux dégarnis, dépouillés ;
 Ils avoient cru devoir au jour changer de place.
 Le Ciel leur inspira ce moyen efficace,
 Pour sortir de ce pas dangereux & pressant,
 Où les cables coupés par un roc vif, tranchant,
 Présentent à toute heure un péril sans ressource.
 L'Amiral affligé n'acheva point sa course,
 Sans passer dans l'endroit où le triste Vaisseau,
 Par la quille attaché, se faisoit voir plein d'eau.
 L'humanité dirige un détour volontaire,
 Dont son ame se fait un devoir nécessaire :
 Elle veut qu'avec soin, sur ces débris errants,
 Il cherche s'il n'est point quelques corps expirants ;
 La pitié qui le guide est un sentiment tendre.
 Les Sauvages frappés semblerent le comprendre,
 Et, d'eux-mêmes tournant vers l'objet de ses vœux,
 De son cœur désolé resserrèrent les nœuds.

CEPENDANT on ne voit sur l'Orde embarrassée,
 Nul vestige du coup présent à sa pensée :

On fonde, on s'inquiete, on s'excede en travaux,
 Parmi tant de débris flottants au gré des eaux ;
 On n'y rencontre rien, qui puisse faire entendre
 Ce que l'on veut savoir, ce que l'on craint d'apprendre ;
 Si nulle créature en cet affreux fléau,
 Au fond de cette Mer a creusé son tombeau,

MAIS, après un long temps de recherche inutile,
 On reprit des Vaisseaux la route difficile ;
 C'est pour lors que Colomb, voyant tous ces rochers
 Où depuis ont péri d'aussi fameux Nochers,
 Dont le lieu n'est jamais sans quelque horrible trace (1),
 Reconnut qu'il s'étoit attiré sa disgrâce.
 Il ne s'occupe plus à déplorer son sort,
 Qu'afin de reconnoître & d'avouer son tort :
 Chargé de tant de soins, envers le Ciel comptable,
 Son ame, devant tous, se confesse coupable :
 C'est tout ce que le Ciel exige, attend de nous,
 Un repentir sincere arrête son courroux ;
 C'est un remede sûr pour toutes nos foiblesses,
 Qui nous rend le retour des divines tendresses.

A la fin, on arrive aux Vaisseaux délabrés,
 Qui furent de tous points sur le champ réparés ;

(1) Je suis toujours la tradition du Pays, qui, comme je l'ai déjà dit, donne le lieu nommé *Caracol*, à cinq lieues ou environ de la Ville du Cap, pour l'endroit où *Colomb* perdit son Vaisseau : on passe devant cette Baie qui est belle & vaste, pour venir mouiller dans la Rade du Cap. Beaucoup de Navires se sont depuis perdus dans la Baie de *Caracol*, remplie de récifs à fleur-d'eau qui s'étendent fort avant dans la Mer.

Et qu'un Chef vigilant, mettant la main à l'œuvre,
 Vit bientôt en état de faire la manœuvre,
 Il n'eut que le loisir d'écouter le récit
 Du malheur effrayant survenu dans la nuit.

PENDANT qu'on s'occupoit à d'utiles ouvrages,
 Dont l'actif mouvement étonna les Sauvages,
 Toujours accoutumés à suivre la lenteur
 Qui les distingue en tout, fait le fond de leur cœur;
 Assis dans leurs Canots, sans presque oser paroître,
 L'Amiral à monter exhorte en vain leur Maître:
 Du geste & de la voix il lui faisoit signal.
 Le Barbare étoit un repos sans égal,
 Sembloit pétrifié dans sa morne attitude.
 On lisoit combien grande est son inquiétude.
 Il voyoit nos Vaisseaux pour la première fois,
 Et l'admiration exerçoit tous ses droits;
 Elle ne lui laissoit, en un mot, rien de libre,
 Et de ses facultés dérangoit l'équilibre.

COLOMB, qui regardoit comme un coup décisif
 De le pouvoir sortir du fond de son esquif,
 De l'attirer à bord, pour lui donner l'idée
 Des beautés dont son ame est déjà possédée;
 Qui voudroit achever de séduire son cœur,
 Et qui veut mettre en œuvre un éclat suborneur:
 Colomb, dis-je, employa ce qu'un vaste génie
 Peut fournir de ressorts & d'heureuse industrie.
 Tout l'art fut mis en jeu, mais inutilement.
 Du Barbare on ne put vaincre l'entêtement.

Plongé dans un sommeil profond & léthargique,
 Par le seul embarras son désordre s'explique.
 Vainement l'Amiral étala des présents
 Propres à ralentir l'impulsion des sens,
 Capables d'ébranler la fermeté sauvage,
 Dont il avoit déjà fait un utile usage;
 Le fer, l'acier qu'il offre avec profusion,
 Rien ne peut dans ce cœur faire diversion.
 Colomb, désespéré de quitter la partie,
 Vit pourtant, à la fin, cette énigme éclaircie.

IL devoit le prévoir, sans l'égal embarras
 Qui le trouboit lui-même & peignoit tous ses pas;
 Pour penser, pour juger, il faut être tranquille;
 Sans quoi, tout n'est pour nous qu'un objet inutile!
 Ils éprouvoient l'un l'autre, en ces sombres moments,
 Quoiqu'opposés entr'eux, les mêmes sentiments.

CETTE admiration, cette surprise rare,
 Bord-à-bord des Vaisseaux ramene le Barbare:
 Il en touche, il en voit les sublimes beautés,
 Tour-à-tour les contemple, & court de tous côtés.
 L'Amiral attentif le conduit, l'examine,
 De ses desseins secrets pénètre l'origine,
 Sent qu'il le gagnera, laissant le soin au temps,
 D'arrêter, de calmer le trouble de ses sens.
 Il s'apperçoit qu'après un assez long espace,
 Qu'on met à parcourir des yeux l'énorme masse,
 Le Chef & les sujets s'employoient presque tous,
 A vouloir arracher & le fer & les clous;

Que, d'un œil attentif, ils fixent les figures,
 Et qu'un goût décidé les attache aux peintures (1),
 Alors il fait un signe à ces gens indiscrets,
 De monter recevoir de semblables objets :
 Il tenoit dans ses mains tout ce que la pensée
 Avoit pu découvrir à sa troupe empressée :
 Son ame s'épuisoit en gestes, en discours,
 Lorsqu'un heureux hasard lui prêta son secours.

L'UN de ses Matelots, d'une vigueur extrême,
 Ayant tendu les bras empoigna le Chef même.
 D'abord, Colomb craignit un moyen violent.
 Posé sur le tillac, ce Chef parut content :
 On ne remarqua point qu'il entrât en colere,
 Ni qu'il voulût chercher à se tirer d'affaire.
 Ses paisibles regards, seulement étonnés,
 À dévorer ces lieux sembloient abandonnés.
 Ainsi, dans presque tout, le seul hasard préside,
 Et la témérité le plus souvent décide.

ON le laissa long-temps satisfaire ses yeux,
 Où se peignoit la joie en traits délicieux :
 Puis l'Amiral charmé, pour consommer l'ouvrage,
 Combla par des présents le desir du Sauvage.

SES sujets jusques-là n'avoient osé monter :
 Timides & craintifs ils alloient s'écarter ;

(1) Je ne fais où j'ai lu cela ? Mais c'est toujours dans quelque Voyageur du Nouveau-Monde ; non pas appliqué à Colomb, ni aux Insulaires de l'Espagnole ; mais à d'autres : j'ai cru devoir l'employer, parce que toutes les Nations Américaines sont de mon ressort.

Quand leur Chef élevant sa voix désagréable,
 Leur fit prendre un parti beaucoup plus favorable,
 Rapprochés du Vaisseau, quels furent leurs transports,
 Lorsqu'à leurs yeux surpris il montra ses trésors!
 C'est à qui d'entr'eux tous, n'ayant plus rien à craindre,
 A ce but souhaité pourra plutôt atteindre.
 Le Navire fut plein de l'avidé troupeau;
 Chacun vint y chercher le singulier cadeau,
 Pour nous vil, mais pour eux d'un prix inestimable,
 Que leur fit l'Amiral d'une main agréable:
 La confiance alors s'établit des deux parts,
 Et l'on vit succéder de mutuels égards.
 Colomb est enchanté de l'union qui regne
 Entre ses Matelots, & la troupe qu'il daigne
 Associer aux siens pour jamais en ce jour,
 Et qui saura bientôt répondre à son amour,
 Sans pouvoir se parler, dans une ardeur commune,
 Ces gens se sont toujours liés à sa fortune;
 Soit que les premiers feux s'éteignent rarement,
 Soit qu'ils dussent aussi l'aimer sincèrement,
 Ou que le Ciel voulût que cette récompense
 Fût le prix éclatant de sa persévérance:
 Enfin depuis ce jour, on n'a point vu leur cœur
 Se démentir jamais pour leur tendre Vainqueur;
 Et dans tous les revers que l'horreur lui suscite,
 Aux persécutions qu'il dur à son mérite,
 Constamment attachés au célèbre Amiral,
 Ils ont, pour le venger, souvent fait bien du mal (1).

(1) Il ne faut que consulter l'Histoire, pour voir combien ces pauvres

SUR son heureux Vaisseau dès que tout fut paisible ;
 Colomb songe à traiter, autant qu'il est possible,
 Ses hôtes, désormais les nouveaux compagnons
 Que sa gloire associe à tant de rares dons.
 Il veut faire goûter de nos mets au Cacique,
 Dans un repas qu'on croit meilleur & moins rustique,
 On sert. Mais falloit-il de si nombreux apprêts,
 Pour piquer de ces gens le barbare palais ?
 A faire asséoir le Chef on eut bien de la peine :
 Cette attitude neuve & le blesse & le gêne ;
 Ainsi, ce qui des uns forme la volupté,
 N'est pour d'autres souvent qu'une incommodité.
 Telle est de nos travers la force ou l'injustice,
 Nous voulons tout soumettre à notre entier caprice.

Les mets ne prirent pas davantage sur eux :
 Tout notre art assassin ne fut point dangereux,
 Ils ne purent toucher à nos ragoûts étranges,
 L'Europe n'eut ici rien moins que des louanges.
 Comme s'ils fussent tous d'accord pour se venger,
 Des mets qu'on leur présente, aucun ne put manger,
 Et nul n'en approcha sans faire la grimace ;
 Par-là, des Espagnols il punissoit l'audace.

Il n'en fut pas ainsi des boissons qu'on servit,
 Le vin les enchanta, la liqueur les ravit ;

gens s'étoient entêtés de Colomb. Quand il y eut eu ordre de l'arrêter,
 qu'il fut passé en Espagne pour s'y justifier, & que la cabale puissante de
 ses ennemis lui eut fait défendre de remettre le pied dans l'Isle Espagnole,
 ils ne cessent de le Fedemander ; la plupart même se révolterent.

Si l'on n'avoit pris garde à leurs effets funestes ,
 Qui brouillent la raison, en éclipsent les restes ,
 On eût peut-être vu dès-lors tous les malheurs
 Qu'ont fait naître depuis ces traîtresses liqueurs (1).
 Ce Peuple, qu'au repos tout invite & rappelle,
 N'a malheureusement qu'une unique étincelle
 De ce feu renommé par ces éclairs puissants ,
 Qui dirigent le cœur, l'esprit, l'ame, les sens.
 L'Amiral s'aperçut combien les boissons fortes
 Réveilloient, excitoient leurs ames presque mortes (2) :
 Il en appréhenda l'excès pernicieux ,
 Et leur ôta ce jus qu'ignoroient leurs aïeux.
 Il étoit déjà temps : car la liqueur fumeuse
 Produisit dans la troupe une rumeur fâcheuse ;
 A leur air furieux , à leurs cris redoublés ,
 On comprit aisément qu'ils en étoient troublés :
 Ils en vouloient encor continuer l'usage.
 Colomb embarrassé prit un parti fort sage.
 Le succès fut complet & réussit dans peu.
 Il eut soudain recours à ces bouches de feu ,

(1) Les Sauvages de l'Amérique sont si fort amateurs de toutes fortes d'eaux-de-vie , que c'est toujours le principal ressort des traités que les Européens font avec eux. Il en résulte de grands inconvénients. Leurs complots les plus funestes se prennent toujours dans l'ivresse.

(2) Je craindrois que des esprits pointilleux n'abusassent de cette expression figurée , pour me ranger dans la classe de leurs prétendus incrédules. Je déclare donc que personne n'est plus convaincu que moi , de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame. Mais que le mot *ame* n'est là pris que pour désigner plus fortement jusqu'où va la stupidité du Sauvage. Les Missionnaires en pourroient parler.

Dont il avoit connu l'effet prompt & terrible;
 Leur puissante vertu ne fut pas moins sensible:
 Dès que le coup partit, dès qu'il eut frappé l'air,
 L'effroi s'empara d'eux, tous volent à la Mer
 Et s'y précipitant d'une ardeur peu commune,
 Débarrassent Colomb de leur foule importune
 Comme on voit s'élançer, en leurs fougueux accès,
 Ces craintifs animaux habitants des marais,
 A qui le moindre bruit cause de l'épouvante,
 Et cesser de leurs chants la musique bruyante.
 Le Chef intimidé se fût jeté comme eux,
 Mais Colomb le força d'être plus courageux (1);
 Puis le vent qui devint à l'instant favorable,
 Conduisit les Vaisseaux dans un Port plus traitable,

Tout sembloit éloigner les destins inconstans,
 Le souffle des zéphyrs, la faveur des courans.
 Les poissons tenant lieu de Tritons, de Syrenes,
 Formoient mille jets d'eaux sur ces liquides plaines:
 C'est le seul mouvement qu'eut pour lors cette Mer,
 Dans sa beauté charmante aussi pure que l'air.
 Pour augmenter du jour la pompe triomphale,
 Les Sauvages suivoient, &, d'une course égale,

(1) Ce morceau n'est point un trait de mon imagination, mais un trait historique: j'ai pris l'idée de cette description dans un Géographe connu, mais rare, (*Manesson-Mallet, Description de l'Univers*) qui l'a rapporté, je crois; n'ayant point le livre sous les yeux, comme une circonstance arrivée à un Voyageur Hollandais, qui nomma l'endroit *l'Isle des Traîtres*, située vers les *Terres Australes*. Cet Auteur en a fait graver une estampe, qui m'a servi de modèle.

Dans leurs Canots légers remontés sans péril,
 Du sillage rapide ils tenoient le droit fil.
 On mouille dans le fond de cette Baie immense,
 Qui recele aujourd'hui les trésors de la France (1),
 Et qui sert d'entrepôt, de riche magasin,
 Au commerce opulent qu'elle enferme en son sein;
 Bien plus considérable, & plus utile encore,
 Quand on se convaincra combien il la décore,
 Que sa richesse tourne au profit de l'État,
 Et quels sont les secours qu'exige son éclat!

A l'aspect de la flotte, on vit tout le rivage
 Que bordoit à l'envi la Nation sauvage,
 Montrer de ce canton les nombreux habitants;
 Ils faisoient retentir l'air de cris éclatants:
 Sans doute que du Chef, dont on l'avoit privée,
 La Nation en corps célébroit l'arrivée?
 Car, lorsqu'on descendit, il fut aisé de voir
 L'amour & les respects qu'étaloit le devoir:
 C'est à qui prouvera le mieux sa dépendance,
 Et de ses sentiments donnera connoissance.
 Heureux un tel Monarque, heureux de tels Sujets!
 L'Europe compte peu sur de pareils objets;
 Et peut-être LOUIS est le seul des Monarques,
 Qui reçoive en nos jours d'aussi sinceres marques:
 De quel nom les Français ne l'ont-ils pas nommé!
 Et quel titre égala celui de BIEN-AIMÉ?

Fin du onzieme Chant.

(1) Le Cap-Français, d'où il sort tous les ans plus de richesses que de toutes nos autres Colonies ensemble.



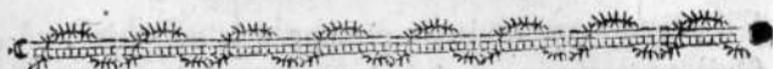
A R G U M E N T

D U

DOUZIÈME CHANT.

L'AMIRAL , pour en imposer davantage aux Barbares , ne paroît jamais en Public que magnifiquement vêtu , & toujours environné de Gardes. Justification de sa conduite à cet égard , qui n'avoit point l'orgueil pour principe. Afin de pouvoir instruire ces Peuples des grandes vérités de la Religion Chrétienne , qu'il étoit venu prêcher , le Ciel lui accorde le don d'entendre leur langue. Cet événement heureux lui arrive en se promenant un soir avec le Cacique. Prodiges dont il est précédé. Colomb , comprenant ce que Dieu exigeoit de lui par ce miracle , pareil à celui qui fut fait en faveur des Apôtres , ne perd point de temps : il parle au Cacique , encore plus surpris que lui , de la mission dont il est chargé ; & il lui rend brièvement compte de ce que c'est que la Divinité. Étonnement du Chef sauvage , en apprenant des choses qui lui étoient si nouvelles. Sa foi , son zèle , pour en savoir davantage. L'Amiral entre dans le détail de la création , jusques à la venue de J. C.





C H A N T X I I I .

D E ce Peuple si bon , si naïf , si tranquille ,
 Chez qui nos Castillans trouverent un asyle ,
 L'Amiral avoit cru pouvoir frapper les yeux
 Par un luxe pour lui d'ailleurs fastidieux :
 Mais il n'ignoroit point , que , simple avec les nôtres ,
 On ne sauroit jamais trop briller chez les autres ,
 Et que le rang qu'on tient demande cet éclat ,
 Toujours inséparable avec un grand état .
 Plus la simplicité de ce Peuple étoit grande ,
 Plus il devoit chercher à gagner son offrande ;
 En imposer pour lors n'est rien moins qu'un forfait ;
 C'est profiter du foible , & remplir son objet .
 N'étoit-il pas permis au Héros maritime ,
 De s'acquérir ainsi le respect & l'estime ?
 La grandeur sied par-tout , s'attire des égards ,
 Et de la multitude étonne les regards .
 N'en admirons pas moins le singulier contraste ,
 Qu'avec la nudité devoit faire le faste !

SUPERBEMENT vêtu , de gardes entouré ,
 Marchant en Souverain , chéri , craint , révééré ;
 Si Colomb n'est le Roi de ces vastes Contrées ,
 Toutes ses actions sont si fort vénérées
 Qu'il y prendroit les droits de la Divinité ,
 S'il n'étoit convaincu de son humanité ;

S'il n'avoit pas toujours présent à la mémoire,
 Qu'à tout autre que lui s'en rapporte la gloire,
 Qu'il est un instrument dans la main du Seigneur
 Pour opérer un bien dont il n'a point l'honneur.
 Avec ce sentiment d'humilité parfaite,
 Doit-on appréhender, craindre aucune défaite?
 Ce fut l'heureux appui de ses progrès divers,
 Et ce qui nous valut un nouvel Univers.

LE Ciel, pour applanir l'un des plus grands obstacles,
 Devoit faire éclater un des plus grands miracles;
 Il manquoit ce secours aux desseins du Héros,
 Sans quoi, tout retardoit la fin de ses travaux.
 Il en sollicita, fervent dans la prière,
 L'infaillible moyen, la céleste lumière;
 Et ses vœux sur ce point sont enfin satisfaits!
 Dieu lui fait part d'un don qui comble ses souhaits:
 Faveur surnaturelle, accordée aux Apôtres!
 Que n'ont pas méritée apparemment les nôtres?
 Esclaves d'une étude, où leur esprit se perd,
 Les langues sont pour eux un pénible désert.
 Plus semblable aux premiers, le Héros que je chante,
 Mérita leur bonheur, leur flamme triomphante;
 Et, comme eux, sur sa tête un éclair descendu
 S'y tint visiblement distinct & suspendu.

Aux yeux du Souverain de ce Peuple barbare,
 Le prodige parut surnaturel & rare.
 Égarés sur le soir, seuls à se promener
 Où sans doute le Ciel vouloit les détourner,

Au fond d'un bois épais , sans suite , sans escorte ,
 Ils suivoient l'un & l'autre un feu qui les transporte ,
 Un desir dans leurs cœurs profondément gravé ,
 Et dont ils ignoroient le motif élevé.
 Ils rêvoient , sans savoir quelle en étoit la cause ,
 Quand le Ciel ordonna cette métamorphose.

TOUT-A-COUP , aux regards du Sauvage étonné ,
 Cet Étranger paroît brillant , illuminé :
 Il sort de tout son corps de vives étincelles ,
 Dont l'éclat lumineux éblouit leurs prunelles.
 Il n'en falloit pas tant , pour soumettre ce cœur
 Reconnoissant déjà Colomb pour son Vainqueur ;
 Il tombe à ses genoux , le contemple , l'adore :
 Le Barbare surpris en eût plus fait encore ,
 Si l'Amiral , frappé de ce trouble soudain ,
 N'eût , pour le relever , d'abord tendu la main.
 Mais quelle est à l'instant sa surprise à lui-même ,
 Se sentant inspiré d'une grace suprême !
 Il comprend ce jargon jusques-là sans pareil ,
 Et s'entend appeller le vrai fils du Soleil (1). —

O Dieu ! s'écria-t-il , dans la langue sauvage ;
 Qu'ai-je donc fait pour vous , qui me vaille ce gage

(1) Personne ne doit ignorer que les premiers Européens , qui parurent dans ce *Nouveau-Monde* , y furent pris par les habitants pour des *fils du Soleil*. Méprise ou sottise , qui naissoit de la crainte que leur inféroient les *armes à feu* , trop ressemblantes au tonnerre.

D'un amour jusqu'ici réservé pour vos Saints,
 Ceux qui de vos décrets divulguant les desseins,
 Par vous-même choisis ont éclairé la terre,
 Et détourné les coups d'une implacable guerre ?
 Je fais ce qu'en ce jour vous demandez de moi,
 De prêcher votre Nom, publier votre Loi :
 Je n'y négligerai désormais nulles choses,
 Et ce chemin pour moi sera semé de roses :
 Non seulement ces lieux connoîtront votre nom,
 J'y détruirai par-tout l'empire du démon!—

ENCOR plus étonné d'entendre son langage,
 Rien ne peut égaler l'embarras du Sauvage :
 Il alloit de nouveau retomber dans l'erreur,
 Lorsque Colomb prévint l'excès de son ardeur.—
 Asséyons-nous, dit-il, au pied de ce bel arbre.

SI votre cœur, ami, n'est plus dur que le marbre,
 Je vais, ajouta-t-il, y porter dans l'instant
 Le secret le plus cher & le plus important ;
 Mais je devine assez au desir qui m'anime,
 Que ce cœur est ouvert à l'Oracle sublime,
 Qui vient de présenter, à vos sens comme aux miens,
 Le plus grand des bienfaits source de tous les biens !
 Vous ignorez encor d'où part cette lumière,
 Qui dans l'obscurité nous frappe & nous éclaire ?
 J'ai compris à ce nom que vous m'avez donné,
 Que vous croyez ce feu du Soleil émané,
 Et que j'en suis, moi-même, une substance unique,
 Revêtue à vos yeux d'une forme magique ?

Désabusez

Défabusez-vous donc. Je ne suis qu'un mortel,
Qui, comme vous, dépend des soins de l'Éternel.
Je vis, & je suis né : je mourrai, quand ce Maître
Voudra que je finisse ou que je cesse d'être,
Peut-être dès ce jour, peut-être dès demain ;
Notre vie est à lui, lui seul en fait la fin.
Il gouverne à son gré le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Il exerce sur tout sa sagesse profonde.
Il veille également sur l'Univers entier :
Malheur à qui l'ignore, ou qui peut l'oublier !
Il a dicté des loix sages, invariables.
Sa main s'appesantit sur les hommes coupables,
Qui, manquant aux devoirs prescrits depuis long-temps,
Criminels obstinés, meurent impénitents.
Mais aussi sa bonté, trésor intarissable,
Aux Pécheurs convertis est toujours secourable ;
Il fait récompenser, ainsi qu'il fait punir.
Il a levé pour vous le sceau de l'avenir ;
Jusqu'à présent plongés dans un oubli sensible,
Vous ne méritiez point sa faveur indicible ;
Sans doute qu'aujourd'hui, touché de votre sort,
Pour vous il a fermé les portes de la mort !
L'Ange exterminateur va perdre ses victimes ;
Vous pourrez vous tirer de ces profonds abymes
Que le péché creusoit sans cesse sous vos pas :
Hélas ! vous vous perdiez, & ne le saviez pas ?
Que jamais endurci votre esprit ne s'obstine
A suivre une raison orgueilleuse & mutine ;
Et que de ces secrets voulant percer l'horreur,
Il ne se livre point aux périls de l'erreur !

CE Dieu ne veut de nous qu'une foi simple & pure ;
 Il châtia toujours le plus petit murmure ;
 Rien n'est caché pour lui ; jusqu'au fond de nos cœurs
 Il pénètre sans fin les plus sombres noirceurs :
 Rien ne peut échapper à sa grandeur blessée,
 Dans les replis de l'ame il sonde la pensée :
 Il lit dans le passé, le présent, le futur ;
 Tous les temps sont ouverts, il en connoît l'obscur,
 Son esprit répandu dans la nature entière,
 Y dirige, y voit tout, y tient lieu de lumière :
 Il est tout en un mot ; &, sans son œil divin,
 Ni vous, ni moi, ni rien dans tout le genre humain,
 Ne pourrions subsister une seule journée.
 Sa Puissance jamais ne peut être bornée.
 Tels que dans ces miroirs, ouvrages de nos mains,
 Qui vous ont occupé par des charmes certains,
 Sans cesse réfléchis devant son Trône auguste,
 Il voit peints à ses yeux, & le juste, & l'injuste :
 Sur ce tableau fidele il juge les mortels ;
 Les uns sont condamnés à des tourments cruels,
 Et les autres, admis dans sa gloire infinie,
 Y goûtent le bonheur d'une éternelle vie. —

ALORS Colomb se tut, pour juger de l'effet
 Que sur ce cœur tout neuf son discours avoit fait.
 Il vit avec plaisir, avec toute la joie,
 Qu'aux transports les plus vifs cette ame étoit en proie,
 Et conclut que la Grace agissoit fortement.

LE Sauvage revint de son étonnement :

Et prenant la parole il avoua sans feinte,
 Le trouble qu'il sentoit, d'espérance & de crainte :
 Différent en ce point des Pécheurs endurcis,
 Qui voudroient étouffer leurs remords éclaircis !
 Colomb, en l'embrassant, le rassura sans peine ;
 Le trait vainqueur parut couler de veine en veine ;
 L'attendrir, le flatter, l'occuper tour-à-tour,
 Et le remplir ainsi du plus parfait amour. —
 Mais, par quelle infortune à nulle autre pareille,
 Lui disoit le Barbare, une telle merveille
 A-t-elle pu pour nous se cacher si long-temps ?
 Si ce n'est un secret, satisfaites mes sens. —

J'IGNORE, comme vous, ce célèbre mystère,
 Répondit l'Amiral, d'un ton doux & sincère :
 Je puis, & je dois même instruire votre cœur
 De tout ce que demande un emploi si flatteur.
 Mais il est un secret, un voile impénétrable,
 Impossible à lever, & pourtant respectable :
 Contentez-vous du soin que Dieu prend aujourd'hui,
 Et de ce qui, pour vous, n'avoit point encor lui. —

DITES donc, repliqua le Sauvage modeste,
 Ce qu'on veut que je sache ; apprenez-moi le reste ? —

O foi du Centenier ! s'écria l'Amiral.
 Que pour vous de ses dons Dieu paroît libéral !
 Oui ; je vois, cher ami, dans vos ardeurs nouvelles,
 Plus de foi que n'en ont des Chrétiens trop rebelles.

LE Dieu dont je vous parle, immortel & fécond,
 Règne au plus haut des Cieux où l'orgueil se confond,
 Il a créé de rien cette machine ronde,
 A qui l'on a donné le nom pompeux de Monde,
 D'abord tout, confondu dans un épais cahos,
 Ne respiroit, n'offroit qu'un éternel repos:
 Un mot en débrouilla la masse étrange, informe,
 Et rendit chaque chose à ses desirs conforme.
 Les quatre éléments, l'eau, le feu, la terre, l'air,
 Se divisant entr'eux aussi prompts que l'éclair,
 Furent dans leur concours la source primitive,
 Le principe du bien où toute chose arrive.
 Après avoir formé ces astres radieux
 Qui le jour & la nuit se présentent aux yeux,
 Qui dans leur cours réglé parcourent la nature,
 Dieu fit les animaux, & puis la créature.
 Six jours suffirent seuls à ce détail nombreux;
 Mais Dieu n'a qu'à vouloir, tout devance ses vœux!
 D'abord il n'avoit fait qu'un homme à son image,
 Pour le louer, l'aimer, lui rendre tout hommage:
 Il l'avoit établi le gardien des trésors,
 Qu'il sortoit de créer sans les moindres efforts;
 Mais ce Dieu prévoyant lui fit une compagne,
 Ainsi qu'aux animaux qui couroient la campagne;
 Car son dessein étoit de les multiplier.
 L'homme fut le moins sage, il vint à l'oublier.

ADAM & sa Compagne avoient eu pour retraite,
 Un séjour enchanté d'une beauté parfaite.
 Tout y naissoit pour eux sans travail & sans soins,

Au sein de l'abondance, ils étoient sans besoins ;
La terre de ses fruits formoit leur nourriture ,
Et la simplicité leur unique parure ;
Le lait des animaux composoit leur boisson ,
Un printemps éternel charmoit par sa saison .
Ils étoient visités dans ce lieu de délices ,
Par Dieu qui descendoit à tous leurs sacrifices ,
Environné de gloire , & des êtres divers
Qui célèbrent son nom par mille doux concerts .
Enfin, ils conversoient avec un tendre Maître ,
Qu'ils eurent le malheur bientôt de méconnoître .

C E Dieu, lorsqu'il créa l'Univers merveilleux ,
Avoit aussi créé des Esprits bienheureux ,
D'une substance en tout plus pure que la nôtre ;
Nous n'avons d'autre sang, d'autre être que le vôtre !
Parmi tous ces esprits rangés par légions ,
Qui remplissent du Ciel les saintes régions ,
La plupart, oubliant leurs douceurs immortelles ,
Oserent murmurer & devenir rebelles :
Dieu les précipita du haut de son séjour ,
En des lieux où jamais n'a pénétré le jour ;
Ils y sont détenus pour être ses Ministres ,
Exercer contre nous des vengeances sinistres ,
Qui ne finiront point , & dont l'Éternité
Est le terme fatal qui leur est limité .
Là , sans cesse occupés à fournir leur carrière ,
Nos supplices toujours aiguissent leur colere ,
Pour eux les plus cruels sont toujours les meilleurs :
Ils aigrissent nos maux , se moquent de nos pleurs ;

Rien ne suspend jamais leur courroux implacable,
 Mais, ce qui doit paroître encor plus déplorable,
 Ils se font érigés en oracles menteurs,
 Pour nous rendre comme eux des prévaricateurs!
 Du profond des Enfers, du centre de la Terre,
 Ils soufflent sans relâche, & la peste, & la guerre,
 Les meurtres, les poisons, enfin tous les fléaux
 Qui troublent la nature, y sement tous les maux.

HÉLAS ! si l'homme eût pu se conserver sans taches,
 Qu'il se fût garanti de mortelles attaches,
 Tout l'Enfer n'auroit su prévaloir contre lui !
 Nous serions à couvert du coup qui nous a nui !
 Les rebelles, voulant l'entraîner dans leur chute,
 Lâcherent un d'entr'eux, & que rien ne rebute,
 Pour dresser à la femme un piège sûr & fort.
 Ce sexe est trop fragile, on le surprend d'abord.
 Eve se vit séduite aussi-tôt qu'attaquée :
 A tromper son époux elle fut provoquée ;
 Et le facile Adam, victime de l'amour,
 Par son épouse même est séduit à son tour.
 Dieu, pour les éprouver, leur avoit fait défense
 De toucher certain fruit de l'arbre de science :
 Le séducteur adroit fut leur persuader,
 Qu'ils en pouvoient cueillir, sans rien appréhender,
 Et que rendus égaux au Maître du tonnerre,
 Leur regne s'étendrait sur le Ciel & la Terre.
 Funeste aveuglement, d'où sortent nos malheurs,
 Et qui nous a soumis aux plus vives douleurs !
 Dans la punition d'une semblable audace,

Dieu crut devoir comprendre eux & toute leur race ;
Ainsi depuis ce temps , ainsi de pere en fils ,
Les malheureux humains ont tous été proscrits :
Du Paradis terrestre on leur ferma l'entrée.
Nous ignorons encor quelle heureuse contrée
A jamais possédé ce superbe Jardin ,
Qui s'est vu le berceau de tout le genre humain.
Les maux les plus affreux , assemblés sur nos têtes ,
Élevent tous les jours de nouvelles tempêtes ;
Ce crime en a produit un tel enchaînement ,
Qu'il a fallu contr'eux un grand événement.

LA justice de Dieu fut à la fin fléchie ,
Il nous ouvrit enfin les sources de la vie.
Après l'état honteux de nos premiers parents ,
Chassés du Paradis , de toutes parts errants ,
Leur postérité vile , abandonnée aux crimes ,
Fournissoit à l'Enfer victimes sur victimes :
Dieu se vit obligé , par tous ses attentats ,
De la vouer entiere aux horreurs du trépas.
Par un déluge d'eaux qui couvrit les campagnes ,
Et passa le sommet des plus hautes montagnes ,
Il noya presque tout dans ce vaste Univers
Dont la forme changea par un si grand revers.
Un seul Juste fléchit ce courroux redoutable ,
Et sauva sa famille en ce jour mémorable :
Un Vaisseau , le premier qu'aient construit les humains ,
Du Monde anéanti recouvra les destins ;
Il en renouvella , repeupla la surface ,
Mais d'êtres qui bientôt tomberent en disgrâce.

En vain Dieu se choisit un Peuple favori,
 Accablé de ses dons, par ses bienfaits nourri,
 Il en fut oublié, reçut plus d'une insulte,
 Et lui vit négliger ses devoirs & son culte.
 Alors ce tendre Maître, outré de tant d'affronts,
 Voulut qu'un nouveau signe imprimé sur nos fronts,
 Distinguat à jamais la nouvelle alliance,
 Qu'il daignoit encor faire, au lieu de sa vengeance.

C'EST un culte si cher que je viens annoncer,
 Qu'aucun autre ici-bas ne sauroit remplacer.
 Cette Religion, sous le nom de Chrétienne,
 N'offre rien que de pur, n'a rien qui ne prévienne:
 La morale en est sainte; & toutes les vertus
 Y déclarent la guerre aux mortels corrompus.
 Il faut être, comme elle, exempt de toute atteinte,
 Avoir de Dieu sans cesse, & l'amour & la crainte,
 Éviter tout le mal, & pratiquer le bien,
 Pour' se voir imprimer le vrai sceau du Chrétien:
 Et, si vous vous sentez la force & le courage
 Qu'il faut pour consommer un si parfait ouvrage,
 Cher ami! j'instruirai votre cœur, votre esprit,
 Des obligations que ce saint nom prescrit?

EXPRÈS venu des bords où le Soleil se leve,
 Le Dieu qui m'envoya, ne veut pas que j'acheve,
 Sans les précautions qu'il prend en pareil cas.
 Il exige un serment, mais il n'y contraint pas.
 Il n'ôte point à l'homme un trop fastueux titre,
 Et de ses actions il le laisse l'arbitre:

L'encens qu'il nous demande, est cette liberté
Qu'on ne doit plus régler que sur sa volonté ;
Il en faut savoir faire un entier sacrifice ;
Car il punit le faux, démêle l'artifice :
On ne peut se cacher à ses yeux pénétrants :
Ce Maître veille tout, encor mieux ses enfants.

Je vous donne la nuit pour conseil & pour guide.
Songez qu'à mes leçons la sagesse préside ;
Et qu'il ne s'agit point d'un vain commandement,
Mais de votre salut, éternel fondement,
Dont vous fûtes privés sous ces tristes Contrées,
Tant qu'elles ont été justement ignorées.
Dieu s'est laissé toucher, pour vous comme pour nous,
Craignez donc désormais d'aggraver son courroux !
Il lanceroit sur vous des fléaux déplorables ;
Il vous rendroit encor cent fois plus misérables :
Au lieu que ses trésors pour vous toujours ouverts,
Vous débarrasseront des plus horribles fers ;
Et que, dès cette vie, épuisant les ressources,
Des faveurs de la terre il ouvrira les sources,
Vous tirera du sort où vous étiez plongés,
Et de nos mêmes biens vous serez partagés.

Fin du douzieme Chant & de la premiere Partie.

L'aveugle qu'il nous demande, est cette liberté
 Qu'on ne doit plus régler que sur la volonté
 Il en faut avoir fait un entier sacrifice
 Car il faut le faux, démentir l'ancien
 On ne peut le cacher à ses yeux pénétrants
 Ce Malin veille tout, encore mieux les enfants

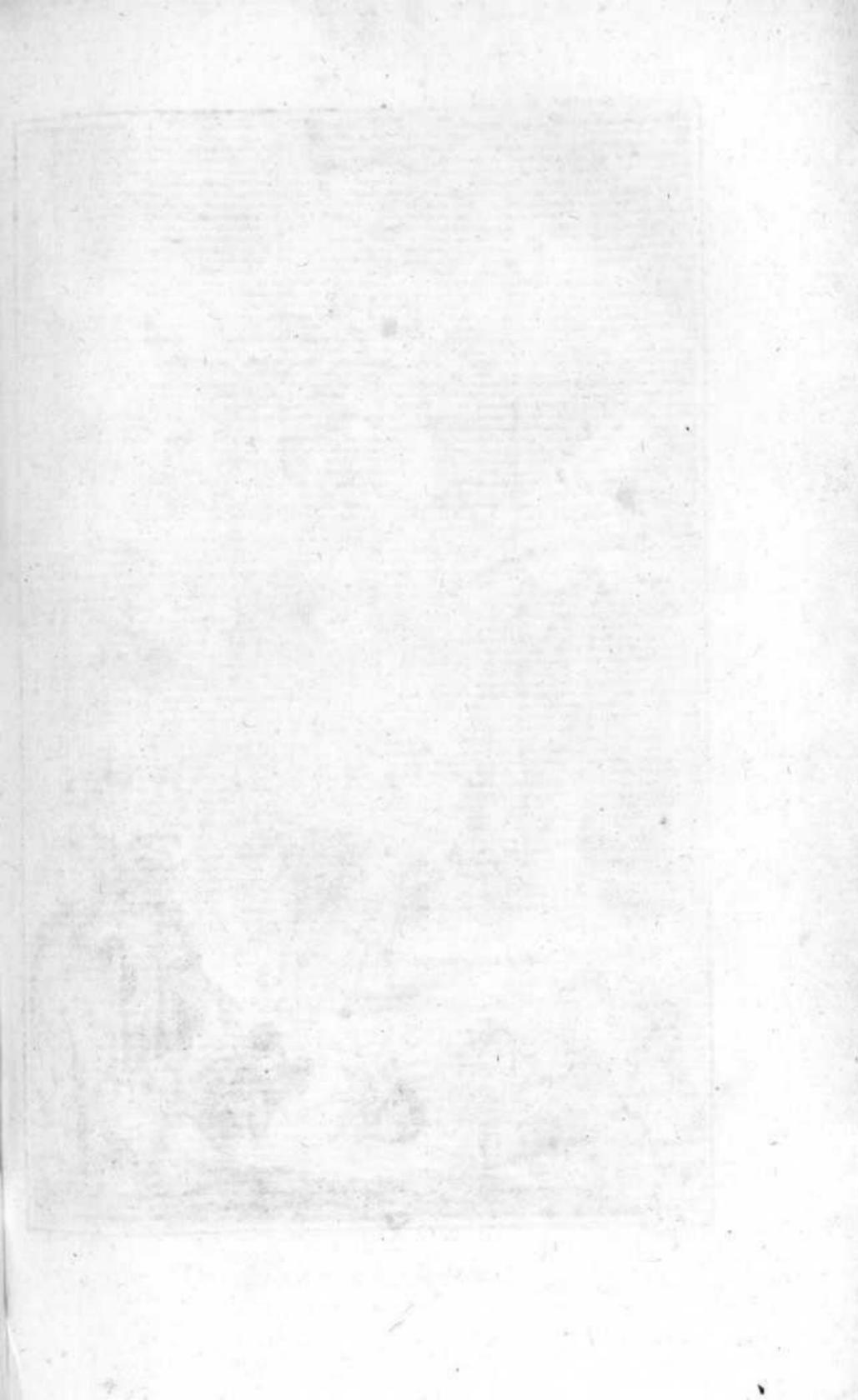
Je vous donne la nuit pour conseil & pour guide
 Songez que mes laçons la lâche préside
 Et qu'il ne s'agit point d'un vain commandement
 Mais de votre salut, éternel fondement
 Dont vous êtes privés lors ces tristes Contes
 Tant qu'elles ont été justement ignorés
 Dieu s'est laissé toucher, pour vous comme pour nous
 Craignez donc désormais d'aggraver son courroux
 Il lascerait sur vous des biens déplorables
 Il vous rendrait encor cent fois plus misérables
 Au lieu que les riens pour vous toujours ouverts
 Vous départiraient des plus honnêtes fers
 Et que, dès cette vie, éprouant les misères
 Des ravens de la terre il ouvrirait les sources
 Vous tirera du fort où vous êtes plongés
 Et de nos mêmes biens vous feriez partagés

Fin du deuxième Chant & de la première Partie.

Les deux premiers Chants de la première Partie
 ont été imprimés par la Société de la Librairie
 de la rue de la Harpe, chez M. de la Harpe
 le 15 Mars 1765.

CHRISTOPHE
COLOMB,
OU
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
POÈME.

CHRISTOPHE
COLUMB.
OU
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE.
POÈME.





CHRISTOPHE
COLOMB,
OU
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
POÈME.

*Magna quidem, sacris quæ dat præcepta libellis,
Villicis fortuna sapientia. . . . Juv. Sat. XIII.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez MONTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE,
qui se. Augullins, près du Pont S. Michel.

M D C C L X X I I I

Avec Approbation & Privilège du Roi,



CHRISTOPHE
C O L O M B,
O U
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
P O È M E.

*Magna quidem, sacris quæ dat præcepta libellis,
Victrix fortunæ sapientia. Juv. Sat. XIII.*

SECONDE PARTIE.



A P A R I S ;

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE ;
quai des Augustins, près du Pont S. Michel.

M. D C C. L X X I I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ARGUMENT

D U

TREIZIEME CHANT.

L'ABSENCE de Colomb inquiete ses gens ; ils craignent qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, Leur étonnement, en le voyant arriver & s'entretenir avec le Cacique : ce Chef des Sauvages roule toute la nuit dans sa tête les vérités que l'Étranger lui a dites ; la Grace agissant en lui , il en est plus qu'ébranlé. A peine le jour se montre, qu'il cherche Colomb pour converser avec lui sur ces importantes matieres. L'Amiral le questionne le premier pour savoir ce qui s'étoit passé en lui , il apprend avec joie les grandes dispositions qu'il a pour se convertir à la Foi Chrétienne. Comme ils cherchoient un endroit écarté, afin d'y suivre le mouvement secret qui les inspire tous deux , Colomb est surpris d'appercevoir au milieu d'une grande Place, une affluence considérable de Barbares. Il en demande la raison au Chef, qui lui dit que c'est sans doute une fête que la Nation prépare en l'honneur des Espagnols. On s'avance

6 ARGUMENT DU XIII. CHANT.

pour en être témoin. Description de cette Fête. Surprise de l'Amiral en appercevant des Idoles. Il en fait un scrupule au Cacique, qui lui répond sagement là-dessus. Calumet de Paix offert à Colomb. Cérémonie religieuse de ces Peuples, bien capable de faire connoître leur stupidité. L'Amiral, après la ridicule Fête, continue ses instructions au Chef des Sauvages, & lui rend exactement toute l'Histoire de CHRIST, sa naissance, sa mort, &c.





C O L O M B,

P O È M E.



C H A N T X I I I.



U NE si longue absence avec un Chef sauvage,
De nos fiers Castillans abattit le courage ;
Trop prompts à s'alarmer, ils craignoient un malheur
Qui leur causoit d'avance une vive douleur :
L'imagination, déjà si fort troublée,
Retraçoit à l'esprit, à leur ame accablée
Des maux dont ils sentoient le poids désespérant ;
Ils redoutent entr'eux un fatal accident.
Leur Chef, leur Amiral, toute leur espérance,
Pouvoit s'être trahi par trop de confiance :
Sans armes, sans secours, seul au milieu des bois,
N'a-t-il point succombé ?... La troupe est aux abois.

Déjà l'on s'écrioit : ô funeste entreprise !
 A la crainte bientôt succede la surprise.
 On le voit revenir, causant tranquillement
 De ce jargon obscur qu'on n'entend nullement : —
 Est-ce une vision ? n'est-ce point un prestige ?
 Par quel art enchanteur, ou plutôt quel prodige,
 Répétoient-ils ensemble, a-t-on pu dans deux jours,
 S'instruire d'une langue aussi dure en ses tours ;
 Qui ressemble encor mieux au cri brut de la bête,
 Qu'à tout langage humain où la raison se prête ? —
 Un endurcissement, éclairé tant de fois,
 Leur fit encor du Ciel méconnoître la voix.
 O vous, cœurs endurcis qui voulez des miracles !
 Se soumettoient-ils plus les odieux obstacles,
 Qu'opposé votre esprit à reconnoître un Dieu
 Dont l'immense pouvoir brille assez en tout lieu ?
 Oui, bientôt un Barbare, hélas ! va vous apprendre,
 Qu'il en faut à son cœur bien moins pour le comprendre.

LA nuit est vainement consacrée au repos :
 Dans l'agitation il n'est point de pavots,
 Pour ce Chef ébranlé par la Grâce puissante,
 La douceur du sommeil fut vaine, impatiente,
 Son esprit repassa tout ce que l'Étranger
 Avait mis dans ses sens d'un si mortel danger
 Convaincu du péril, il lui paroît extrême ;
 Il veut avoir recours à la Bonté suprême ;
 Et presque aussi Chrétien que s'il fût baptisé,
 Par un désir brûlant il se sentoit pressé.
 La lumière du jour le flatte, le console.

Le Sauvage bouillant s'empresse, court, & vole
 Auprès de l'Étranger dont il attend son bien,
 Il prétend achever un si doux entretien,
 Résolu de remplir tout ce qu'on lui demande,
 Et faisant de son âme une sincère offrande.
 L'Amiral, plein de joie & d'un espoir naissant,
 Le reçoit d'un air gai, d'un visage riant : —
 Hé bien ! lui cria-t-il, ces vérités sublimes
 Vous ont-elles tiré du profond des abîmes ?
 Vous ont-elles offert leur célestes clartés,
 Et persisteriez-vous dans vos obscurités ? —
 Non, lui dit le Sauvage : à mon impatience,
 Vous auriez dû juger de toute ma constance !
 Encor plus raffermi que je n'étois hier,
 Je consens que vos soins m'arrachent à l'Enfer ;
 J'en entends trop souvent le bruit épouvantable.
 J'ai long-temps ignoré cet éclat lamentable,
 Qui du sein de la terre élevé jusqu'à nous,
 Portoit à nos esprits de si terribles coups :
 Ces secousses, ces feux que nous voyons paroître,
 Sont des objets frappants, qu'on ne peut méconnoître (1).
 Mes yeux sont dessillés par vos sages discours ;
 J'y reconnois un Dieu qui protège nos jours :

(1) Il est naturel de penser, qu'après tout ce que *Colomb* avoit déjà dit au *Sauvage* dès le jour précédent, il regardoit comme des choses produites par l'*Enfer*, les tremblements de terre & les feux souterrains, dont la cause étoit presqu'alors aussi inconnue en *Europe* qu'en *Amérique*. Il doit y avoir eu autrefois des *Volcans* ouverts à *S. Domingue* ; ce qu'on y appelle *Souffrières*, porte toutes les marques de ces cheminées naturelles.

Guidé par les secrets gravés dans ma mémoire,
 Dont tout à mes regards retrace ici l'histoire,
 Je vois se débrouiller un ténébreux cahos,
 Qui m'ensevelissoit dans un honteux repos.
 Je sens qu'il est un Dieu qui conduit la nature;
 Et je brûle pour lui d'une flamme si pure,
 Que je me livrerois en ce même moment,
 Pour prouver mon amour, au plus cruel tourment.
 Je fais vœu devant vous de borner mon envie,
 A l'aimer, lui complaire, & terminer ma vie
 Dans l'utile plaisir de l'avoir pour appui:
 Dès ce jour, dès l'instant je me consacre à lui.
 Mes Sujets, comme moi, vont respecter ce Maître,
 Et je vais au plutôt le leur faire connoître... —

Et voilà, répondit Colomb, en l'embrassant,
 Tout ce qu'il veut de nous, un cœur obéissant,
 Qui n'ait d'autres desirs que d'étendre sa gloire!
 Il vous a ménagé cette grande victoire.
 Non, je ne doute plus qu'il ne vous ait choisi
 Pour fonder en ces lieux son culte favori?
 Je n'ai plus à vous taire aucun de ses mystères.
 Cher ami, prenez garde à des devoirs austères:
 Ayez devant les yeux ce point essentiel;
 Le seul relâchement vous rendroit criminel. —

COMME ils alloient passer sur le bord du rivage,
 On aperçut auprès une fête sauvage: —
 Que vois-je? dit Colomb à ce Chef glorieux;
 Et que prétend le Peuple assemblé dans ces lieux? —

Sans doute, repartit le Chef de la Contrée,
 Il cherche à célébrer votre agréable entrée :
 Pour lui, votre présence a de charmants traits,
 Il en semble prévoir tous les heureux succès. —
 Allons, lui répondit le Héros magnanime,
 Ne nous refusons point à ces marques d'estime :
 Pour attirer ce Peuple & l'instruire à son tour,
 Il nous faut commencer par gagner son amour ;
 Et, dès que nous aurons satisfait sa tendresse,
 Je reviens contenter le desir qui vous presse.
 Disposez votre esprit à recevoir des Loix
 Qu'a faites l'Éternel, & qui sont de son choix. —

Non loin de cet endroit, regne une vaste Place,
 Qui ne peut contenir toute la populace ;
 En rond distribuée, & marchant deux à deux,
 Elle imitoit un peu le cours religieux
 De nos Processions dans leurs démarches fieres (1).
 La fête commença par des danses guerrieres,
 Tous les Peuples du Monde ont eu le même goût,
 Qu'en accompagne un autre inséparable en tout ;
 C'est le Chant : comme lui d'ancienne origine,
 Et que, selon ses mœurs, chaque Peuple imagine,
 Mais tout étoit grossier chez cette Nation :
 Ses danses & son chant imitoient son jargon ;

(1) Voyez pour ceci, & pour ce qui suit, une vignette qui est à la tête du premier volume in-4^o. de l'Histoire de S. Domingue du P. Charlevoix. C'est où j'ai puisé l'idée de toute cette description.

Colomb qui l'entendoit, grace au divin miracle
 Qui venoit, pour lui seul, de lever cet obstacle,
 Ouït dans leurs chansons célébrer son abord ;
 Il fut qu'à le louer ils étoient tous d'accord :
 Suivant eux, le Soleil lui donna la naissance,
 Il en avoit l'éclat, la splendeur, la puissance :
 Ces hommes descendoient du séjour radieux,
 Pour les combler de biens rares & précieux.
 Ce qui frappe les sens est toujours la richesse
 Pour qui le cœur séduit s'anime ou s'intéresse ;
 Et ce frivole objet, en les offusquant tous,
 Exprimoit encor mieux le vuide de leurs goûts.
 Après de longs combats formés par la cadence,
 Qui n'étoient, tout au plus, que des jeux de l'enfance,
 On en vint sans tumulte au cérémonial :
 Le Calumet de Paix offert à l'Amiral (1),
 Et qu'on lui présenta d'une main triomphante,
 Servit de second acte à la fête galante.
 Les Barbares n'ont rien qui vaille ce Traité,
 Il est un gage sûr de leur sincérité ;
 C'est de quoi l'Amiral n'avoit eu nulle idée.
 Ensuite à pas comptés, par ses Prêtres guidée,
 Cette foule s'avance au fond d'un creux rocher,
 Où le Héros suivit, curieux d'approcher :

(1) Je ne fais trop si les Insulaires de l'*Isle-Espagnole* présentoient le *Calumet* : mais, comme c'est la coutume constante de toutes les Nations *Américaines*, ou du moins de la plus grande partie, je n'ai pas cru devoir balancer à leur faire observer cet usage, qui caractérise l'*Amérique* en général.

Quelle fut sa douleur en voyant des Idoles !
 Il ne put retenir d'imprudentes paroles ,
 Qui tendoient à blâmer une dévotion
 Où tout ne respiroit que superstition ;
 Il en faisoit , tout haut , un crime impardonnable.
 Le Chef y répondit en homme raisonnable : —
 Je n'ai pas moins que vous de zele & de ferveur ,
 Depuis que j'ai les yeux ouverts sur cette erreur.
 Faut-il (baissant la voix) précipiter l'ouvrage ?
 Et d'un Peuple ignorant s'exposer à la rage
 Par un zele indiscret qui peut nuire à jamais ,
 Empêcher tout-à-coup nos utiles projets ?
 Attendons bien plutôt un temps plus favorable :
 Il naîtra , croyez-en ma parole durable.
 Je ne manquerai pas à ce soin important ;
 Mais je crois que ce jour n'en peut être l'instant. —
 De si justes raisons , par l'Amiral goûtées ,
 Calmerent ses transports & furent écoutées :
 Malgré son zele ardent , il vit trop à risquer ;
 Il fallut donc tout voir , réduit à s'en moquer.
 Jamais culte en effet ne fut plus ridicule ;
 Si l'on doit de ce nom appeller , sans scrupule ,
 Les bizarres travers d'un Peuple infortuné ,
 Aux plus honteux excès de tout temps destiné ?
 L'extravagance seule est ce qui le gouverne.

Au fond d'un sombre bois , une affreuse Caverne (1),

(1) Cette Caverne est , à ce qu'on croit , celle située dans le quartier de Dandon , & qui porte le nom de Grotte-à-Minguet ; je l'ai été visiter de ... , mais elle ne ressemble en rien à celle décrite par l'Historien de S. ...

Des mains de la nature ouvrage singulier,
 Difforme à son aspect, mais pourtant régulier,
 Étoit le temple auguste où ce Peuple imbécile
 Avoit fait à ses Dieux un riche domicile.
 Jusques-là l'Univers n'offrit rien de pareil!
 Ce temple impénétrable aux rayons du Soleil,
 N'a que le roc pour mur, pour toute couverture;
 Une grossiere main l'enrichit de sculpture (1);
 C'est là tout l'ornement de ce grotesque lieu,
 Marqué pour le séjour du plus horrible Dieu.
 Il étoit là placé sous deux ou trois figures
 Qui présentoient à l'œil différentes postures;
 Ce qui fit d'abord croire au Héros vertueux,
 Que ce Peuple insensé connoissoit plusieurs Dieux:
 Mais de son Conducteur il fut, à l'heure même,
 Qu'un Peuple si grossier, dans son erreur extrême,
 N'adoroit qu'un esprit mauvais & déplaisant,
 Pour se le rendre en tout propice & bienfaisant.
 Qu'il croyoit deux esprits, de natures diverses;
 L'un, plein de qualités exécrables, perverses,
 Toujours prêt à leur nuire, & signalant son bras
 Par les maux infinis qu'il répand ici-bas,
 L'autre, bon, doux, paisible, & n'ayant point de haine,
 Ne faisant que du bien à la nature humaine:
 Mais que, par un malheur qu'on n'ose concevoir,
 Il n'a pas contre l'autre un absolu pouvoir;

(1) Rien n'est plus faux que cette prétendue sculpture remarquée par les Ecrivains Espagnols qu'a copié le P. Charlevoix: presque toutes les Cavernes de l'Isle, qui sont en grand nombre, paroissent de la sorte; ce qui n'est que l'effet des eaux qui coulent le long d'une pierre tendre.

Qu'ainsi, redoutant tout de sa noire malice,
 Ils s'étoient vus forcés d'employer l'artifice
 Afin de retenir un courroux trop puissant:
 Qu'il sembloit à ce Peuple être moins menaçant,
 Depuis que cet autel dressé par la manie,
 Fut construit en l'honneur d'un si méchant génie.
 A ce trait incertain, le savant Amiral
 Saisit l'opinion du bord Oriental (1).

CELLE qui lui parut l'Idole principale,
 Ne renfermoit pas moins de trace originale:
 Des têtes & des bras, sous différents rapports,
 Témoignoient que ce Peuple est parti de ces bords,
 Où le plus fol espoir consacrant jusqu'aux vices,
 S'est cru toujours en droit d'adorer ses caprices,
 Mais l'encens dérouta ses esprits éperdus!
 Qui s'en étoit servi dans des Pays connus?
 Et qui jamais osa, malgré tant de folie
 Dont la tête de l'homme est si souvent remplie,
 Offrir, imaginer un culte extravagant,
 Qui doit faire rougir, même en le décrivant?
 Les Prêtres de ce culte infame & déshonnête,
 S'excitoient à vomir pour décorer la fête:
 C'étoit là leur encens répandu sur l'autel.
 Est-ce raison? Quel Peuple a montré rien de tel!

(1) *Colomb* avoit d'abord donné dans une erreur, dont ses derniers Voyages le désabuserent; il croyoit fermement que l'*Inde*, proprement dite, n'étoit pas loin des Pays qu'il avoit découverts, & que ceux-ci en faisoient même partie: c'est pour me conformer à cette fausse opinion, qu'ici & ailleurs je lui prête toujours ce sentiment,

Colomb en eut horreur. Il détourna la tête
 D'un spectacle qui met au-dessous de la bête,
 Un Peuple malheureux, capable d'y trouver
 De quoi complaire au Dieu qu'il veut se conserver.
 Qu'on vante, après ce trait plus stupide qu'atroce,
 Notre esprit & ses droits, la raison & sa force!

LE Chef, dont le bon sens brilloit de plus en plus,
 Convint de ce travers, en paroïssoit confus.
 Loin de vouloir couvrir des abus condamnables,
 Il étoit le premier à les juger coupables.
 L'Amiral ne pouvoit se lasser d'admirer,
 Que la Grace si-tôt eût pu le pénétrer :
 Ce n'étoit point un feu qui ne vient que d'éclorre
 Mais un ardent brasier qui consume & dévore :
 Colomb versoit des pleurs de joie & de plaisir,
 En voyant ce bonheur surpasser son desir.
 A la fin, il trouva le temps de satisfaire
 Les vœux du Néophite & son ardeur sincère ;
 Bientôt ils furent seuls sous un groupe d'ormeaux ;
 Colomb s'étant assis s'exprima dans ces mots, —

LA foi qui vous anime est trop pure & trop vive,
 Pour tenir plus long-temps la vérité captive ;
 Venez, asséyez-vous. Je vais vous informer
 De ce qui m'a paru d'avance vous charmer.
 Ressouvenez-vous bien, rappelez-vous sans cesse,
 Qu'il n'est plus question de la moindre foiblesse ;
 Que vous êtes acquis tout entier au Seigneur,
 Et qu'il vous faut opter, ou gloire, ou déshonneur.

Je

Je n'ai point de soupçon sur l'état de votre ame.
Je devine aisément le zele qui l'enflamme :
Mais trop souvent ce zele a ralenti son feu,
Et l'on s'éleve après contre un premier aveu
Jusqu'à désavouer même son innocence,
S'abandonnant ensuite à l'extrême licence.
Les Juifs, ainsi que vous, par un destin fatal,
Adoroient tour-à-tour, ou Moloc, ou Baal ;
Quoiqu'ils connussent Dieu, qu'ils en eussent des gages,
A ces Divinités ils portoient leurs hommages.
Les hommes sont formés d'un limon si bourbeux,
Que les plus grands excès n'ont rien de trop pour eux :
Vous le voyez chez vous ! ce culte abominable
Pourroit-il supposer une ame raisonnable ?
Mais ce n'est point la source où le désordre naît,
La cause est dans l'esprit ; c'est où l'homme se plaît :
Toutes les passions, dans son cœur infidelle,
Ont trop tôt étouffé l'ame spirituelle,
Et cette portion de la Divinité
Est un peu trop soumise à notre infirmité !
Nous sommes composés d'esprit & de matiere :
Le corps, après la mort, se réduit en poussiere,
Quand l'ame, conservant la divine chaleur,
En quittant sa prison retourne au Créateur.
Du corps, qu'elle animoit, elle retient l'empreinte,
Pour le faire revivre en un jour où la feinte
Ne sera plus admise & recevra son prix,
Ou le Ciel, ou l'Enfer, qui nous sont départis.
Ah ! je dois mieux encor vous le faire comprendre !
Ecoutez un récit bien propre à vous surprendre :

Il n'en contiendra pas de moindres vérités ;
 Défiez-vous, ami, de vos sens révoltés.

JE vous ai dit en gros l'état du premier âge,
 Dieu voulut arrêter l'universel naufrage.
 Tous les hommes étoient dévoués à la mort :
 Sa bonté leur marqua, leur assigna le Port,
 Où, malgré la tempête & l'orage qui gronde,
 Ils sont libres d'entrer dans une paix profonde ;
 C'est son Temple sacré, l'asyle le plus sûr,
 Une Église en un mot, qui n'a rien que de pur.
 Pour fonder à jamais un si saint édifice,
 Il falloit consommer le plus grand sacrifice,
 Et que le Fils trahi, périssant par nos mains,
 Rachetât de son sang le salut des humains :
 Mystère merveilleux, quoiqu'incompréhensible !
 Mais au Maître du Monde est-il rien d'impossible ?
 Comme je vous l'ai dit, ce Roi de l'Univers
 Tient son trône brillant au séjour des éclairs ;
 Là de gloire entouré, tout chante ses louanges :
 Des chœurs de Bienheureux, Esprits sous le nom d'AnGES,
 Font retentir le Ciel de chants mélodieux,
 Répandent les parfums les plus délicieux.
 Vous & moi jouirons d'une telle harmonie,
 Si nous savons garder sa faveur infinie ;
 Mais, si nous la perdons, en proie à nos regrets,
 Nous en serons privés & punis à jamais.

DIEU ne regne pas seul, quoiqu'unique d'essence ;
 Deux Esprits, comme lui, partagent sa substance ;

Distincts réellement, leur pouvoir est commun :
 Cene sont point trois Dieux; sachez qu'il n'en est qu'un.
 Ils sont entr'eux égaux, de forme & de puissance.
 Le Fils est éternel, & n'a point de naissance.
 Le troisieme est égal au Pere comme au Fils,
 Et réside avec eux au céleste lambris.
 Ainsi que la lumiere en filets divisée,
 Sans changer de nature est souvent épuisée;
 De même, l'attribut de la Divinité
 Se trouve tout entier sous cette Trinité:
 C'est le nom qu'on lui donne aux climats que j'habite,
 Où cette Loi divine est suivie & prescrite,
 D'où Dieu m'envoie ici, pour vous en faire part.
 N'attribuez donc rien à l'effet du hasard.
 N'en avez-vous pas eu d'assurés témoignages?
 Vous en faudroit-il donc encor de nouveaux gages?
 Non, cher ami! Je rends justice à votre foi;
 Le zele qui m'emporte, est venu malgré moi.

PERE, Fils, Esprit-Saint, ce Dieu dans trois Personnes,
 Promet à ses Élus d'immortelles couronnes:
 Qu'elles soient l'heureux terme où s'adressent vos vœux,
 Et que ce soin s'étende à vos derniers neveux!
 Ce n'est que pour ce but, pour la nature entiere,
 Qu'abandonnant des Cieux la brillante carrière,
 Le Fils pour racheter, sauver le genre humain,
 Descendu sur la Terre y subit son destin.
 C'est un événement, c'est un nouveau Mystere,
 Qui confond la raison, que la foi seule éclaire,
 Et que je n'oserois vous taire, ou vous cacher,

Sans trahir le devoir que je vous viens prêcher.

LES EAUX, en détruisant, en noyant la Nature
 Aiderent à sauver une famille pure :
 Elle peupla bientôt l'Univers désolé ;
 Mais Dieu s'en repentit, dès qu'il fut repeuplé !
 Noé, cet homme droit & qui mérita grace,
 Fut malheureux au point, que Dieu maudit sa race,
 Et qu'il se vit tenté de les extirper tous ;
 Sa clémence infinie éteignit ce courroux.
 Le nombre des méchants devint considérable :
 Mais un Maître aussi bon, encor plus équitable,
 Ne devoit pas confondre un nombre d'innocents,
 Dont jusqu'à lui sans cesse il élevoit l'encens ?
 Le Monde étoit déjà sorti de son enfance,
 Et des Peuples nombreux étaloient leur puissance.
 Parmi ces Nations trop sourdes à sa voix,
 Une seule fixa, déterminâ son choix :
 C'étoit celle où, malgré l'erreur & l'imposture
 Qui corrompoient la Terre & gâtoient la Nature,
 On remarquoit encor de vertueux humains (1),
 Et les seuls qui s'étoient conservés purs & sains ;
 Leurs noms restent inscrits dans les fastes augustes,
 A la tête de ceux qui furent toujours justes.
 Dieu fit en leur faveur ce respectable choix,
 A Moïse, l'un d'eux, il annonça ses Loix,

(1) Les Patriarches ; voyez l'Histoire des Juifs, d'où tout ceci a été tiré.

Les lui dicta lui-même, & descendit sur Terre,
 Environné d'éclat, précédé du tonnerre:
 Sur un Mont consacré par la Religion,
 Aux yeux de tout le Peuple il scella l'union.
 Depuis ce jour marqué par les plus grands prodiges,
 Dont le temps ne sauroit effacer les vestiges,
 Dieu ne se laissoit point de se communiquer
 A ce Peuple qu'on vit bientôt prévariquer.
 Tout est miraculeux dans cette sainte Histoire!
 Combien d'événements, qu'on auroit peine à croire,
 S'ils n'étoient attestés par des écrits divins,
 Qu'a respecté le temps, & qui sont dans nos mains?
 L'Éternel les combloit de tous les avantages;
 Ils voyoient prospérer leurs biens, leurs héritages;
 Il n'est point d'ennemi qui ne pliât sous eux;
 Ils n'appréhendoient point les bataillons nombreux:
 Ce Dieu pour lors étoit le vrai Dieu des batailles;
 Il renversoit pour eux les plus fortes murailles;
 Les éléments marchaient à leur commandement.
 On vit jusqu'au Soleil, obéir promptement;
 A la voix de leur Chef, d'un de leurs Capitaines (1),
 S'arrêter, retarder pour éclairer les plaines,
 Où ses Soldats vainqueurs égorgoient à loisir
 Des ennemis que Dieu vouloit anéantir.
 La Mer, pour les tirer d'un honteux esclavage,
 Au travers de ses eaux leur ouvrit un passage (2).

(1) *Josué* qui arrêta le Soleil, par ces deux mots: *sta Sol.*

(2) Le passage de la *Mer-rouge*, sous *Moïse*; le Roi *Pharaon* y fut englouti avec son armée, tandis que les *Israélites* passèrent.

On ne pourroit, enfin, nombrer tous les bienfaits,
 Qu'un Maître si puissant, que ce Dieu leur a faits :
 Mais qu'en arriva-t-il ? Tant de dons, tant de graces,
 Ne laissèrent chez eux, que de légères traces ;
 Dans un sommeil profond s'endormirent leurs cœurs ;
 Ils changerent soudain & de culte & de mœurs ;
 A des Dieux étrangers, s'abandonnant sans crainte,
 A la foi la plus pure ils portèrent atteinte (1).
 L'Égypte..... J'en dis trop !... Ces détails superflus
 Ne portent à vos sens que des objets confus ?
 Ils vous lassent, sans doute ; & déjà je me blâme
 D'avoir si peu trouvé le chemin de votre ame ? —

CONTINUEZ, hélas ! un si cher entretien ;
 Il charme mon esprit : parlez, n'oubliez rien.
 Mon cœur est pénétré de tout ce que vous dites.
 Chaque mot y produit tant de flammes subites,
 Que je me sens en proie à des desirs cuisants,
 Qui me font éprouver leurs aiguillons pressants !
 Je déteste, en secret, la noire ingratitude,
 Dont ce Peuple a payé la tendre inquiétude
 D'un Maître qui toujours l'avoit si bien traité,
 Autant que de ce Dieu j'admire la bonté ! —

C'EST ainsi qu'un Sauvage expliquoit sa pensée,
 Sur chose indifférente à notre ame insensée :
 Que de tièdes Chrétiens, loin de penser :
 Seulement pour la lire ont bien peu d.

(1) Adoration du *Veau-d'or*, après la sortie d'Égypte.

PUISQUE vous l'ordonnez, je vais vous satisfaire,
 Dit le sage Colomb au Barbare sincere;
 Lui, qui n'avoit deſſein que d'exciter ſon cœur
 A lui faire l'aveu de cet attrait vainqueur

L'ÉGYPTE eſt un Pays voiſin de la Judée,
 Où cette Nation ingrâte, exhérédée,
 Auroit pu vivre heureuſe, en pratiquant les Loix
 Qu'elle devoit aux ſoins du Souverain des Rois,
 A ce Maître divin, auteur de toutes choſes,
 Qui de rien, à ſa voix furent d'abord écloſes.
 Cette Egypte, ſi chere à notre continent,
 Renfermoit un concours de Peuples ſurprenant;
 Mais, livrée à l'erreur, d'une manière affreuſe,
 Par ſes travers honteux elle eſt encor fameuſe.
 On lui voyoit offrir un impudique encens
 A d'inſenſibles Dieux, ſans organe, impuiſſants,
 Qui ne pouvoient répondre à ſes fauſſes prieres;
 La plupart composés des plus viles matières:
 Nation d'ailleurs docte, à qui l'on doit les arts;
 Mais trop abandonnée à de fougueux écarts,
 Dans ſon aveuglement elle fut ſans rivale.
 Elle eut pour le faux culte une ardeur ſans égale:
 Herbe, infecte, reptile, & tout ce qu'à ſes yeux
 Présentoient de plus vil, ou les champs, ou les Cieux;
 Il n'eſt rien qui n'eût droit à ſes autels féroces,
 Qui ne pût inſpirer des ſentiments atroces;
 Tandis que, négligeant le véritable Dieu,
 On ne lui vit jamais fêter en aucun lieu.
 Ce Peuple avec les Juifs eut de longues querelles:

Il en fut terrassé, tant qu'ils furent fidelles :
 Dès qu'à tous leurs devoirs ils osèrent manquer,
 Par un Peuple vaincu Dieu les fit attaquer.
 Ce n'étoit plus pour eux le Seigneur des armées ;
 Ils se virent battus, leurs troupes désarmées :
 Toute la Nation mise en captivité,
 Reçut ce juste prix de sa duplicité.
 Mais un Dieu toujours bon pour son Peuple infidèle,
 Qui prit l'Égyptien depuis pour son modèle (1),
 Daigna sur lui jeter un regard de pitié,
 Et de nouveau lui rendre une tendre amitié.
 Par des fléaux sans nombre il accabla ses Maîtres,
 Les força de remettre aux champs de leurs ancêtres
 Des Peuples qu'il daignoit protéger hautement,
 Qu'on ne pouvoit garder alors qu'imprudemment (2).

APRÈS un tel excès de bonté paternelle,
 La Nation devint encor plus criminelle,
 L'Éternel indigné résolut d'affliger
 Un Peuple qu'il cherchoit à pouvoir corriger ;
 Mais les calamités qu'il fut mettre en usage,
 Loin de le contenir, le rendirent moins sage.
 Ainsi Dieu, renonçant à d'inutiles soins,
 Entreprit de pourvoir à de plus grands besoins,

(1) Les Juifs adoptèrent toutes leurs erreurs des Égyptiens, leurs Maîtres & leurs Vainqueurs : c'est ce que Dieu paroît leur avoir reproché plusieurs fois.

(2) Les plaies de l'Égypte.

En cherchant ses Élus dans la nature entière,
Et répandant, par-tout, sa céleste lumière.

Le mystère qu'ici je dois vous étaler,
N'est point de ces secrets qu'on ne peut révéler :
Avant qu'il eût fait, frappé tout ce bas-monde,
Qu'il fût venu porter sa lumière féconde,
Qu'il eût de l'Univers fait un Temple au Seigneur,
Et qu'il nous eût instruit du souverain bonheur ;
Dieu l'avoit fait prêcher, par cent mille Interpretes,
Par des hommes divins, sous le nom de Prophètes :
Êtres inanimés & prodiges nouveaux,
De ce mystère saint vous fûtes les flambeaux !
Ils éclairent encor, tracés dans un saint Livre (1),
Les dociles Chrétiens qui pensent à le suivre :
Vous le lirez un jour, j'en juge à votre foi ;
Et vous y puiserez cette nouvelle Loi,
Dont l'Éternel, lui-même, a voulu nous instruire,
Et que rien désormais ne sauroit plus détruire.

Enfin ce phénomène utile aux Nations,
Qui devoit s'opposer à leurs divisions,
En les réunissant sous la même croyance ;
Ce phénomène vint confondre la science :
On vit le Fils de Dieu, de notre bien jaloux,
Descendre sur la Terre & naître parmi nous ;
Il prit, s'humiliant, un corps comme le nôtre,
Subit le même sort, & n'en voulut point d'autre.

(1) La Bible.

Il n'en fallut pas moins pour terrasser l'erreur
Qui de tous les côtés répandoit sa noirceur.
Dans le Palais des Rois ce Dieu ne veut point naître :
C'est dans l'humilité qu'il se fait reconnoître ;
Il vouloit détourner les progrès de l'orgueil
Où souvent la sagesse a trouvé son écueil.
Notre ame fut toujours vaine, présomptueuse !
Une Vierge vivoit, pauvre, mais vertueuse :
C'est dans son chaste sein qu'il prend un corps mortel,
Sans l'opération d'aucun agent charnel.
Je vous l'ai déjà dit, pour Dieu tout est possible ;
A cette vérité qui peut être insensible !
Les attributs d'un Dieu font assez concevoir,
Que rien ne peut borner, restreindre son pouvoir.
Ce Dieu naquit enfin. Son auguste venue
De l'Univers entier est à l'instant connue :
Dans une étable même, au milieu d'animaux,
C'est là que de l'enfance il essuya les maux.
Grand Dieu ! fut-il jamais d'événement semblable ?
Mais, pour mieux assurer ce miracle ineffable,
Cent prodiges divers éclatant à la fois,
Du Ciel, en ce moment, annoncerent la voix.
Des Anges descendus de la voûte éthérée,
A de simples Bergers épars dans la Contrée,
Annoncerent ce fruit des bontés du Seigneur,
Et leur firent comprendre un bienfait si flatteur.
Ces signes furent vains, quant à la multitude,
A les démentir tous elle mit son étude.
Dieu veut une foi pure, & punit l'indiscret
Qui, même en l'admirant, recherche son secret ;

Il s'agit d'obéir, quelque voile qui couvre
L'ordre qu'à cet égard sa volonté nous ouvre.
Des Gentils furent bien s'y tenir à l'instant!
Une étoile avertit trois Rois de l'Orient,
Qui, régnaient dans ces lieux sous le titre de Mages,
Vinrent, sans balancer, apporter leurs hommages.
Pour le Peuple endurci que Dieu disgracioit,
Plus il voyoit d'éclat, moins il s'en soucioit:
Son funeste savoir l'offusquoit de prestiges;
Il l'empêchoit de faire usage des prodiges
Que ses yeux ne pouvoient se refuser de voir,
Mais dont sa vanité détournoit le pouvoir.
Hélas! il a fait plus! &, par un sacrilège
Qui de l'humanité ravit le privilège,
Il n'appréhenda pas de livrer à la mort
Un Dieu qui descendoit pour nous conduire au Port!...
Permettez, à ce trait, que ma douleur suspende
Le récit que m'arrache une juste demande?....

Pour punir, il est vrai, ces farouches humains,
Arrêter leurs complots, foudroyer leurs desseins,
Ce Monarque des Cieux n'avoit qu'un mot à dire;
Le tonnerre aussi-tôt eût secondé son ire,
Ils eussent avec eux vu périr leurs forfaits.
Mais il étoit écrit dans d'éternels décrets,
Dans cet ordre immuable, appelé Providence,
Qu'il finiroit ainsi sa mortelle existence;
Que, pour du premier homme expier le péché,
Sur un infame bois il mourroit attaché.
O prodige étonnant! source de notre gloire!

Pour nous fermer l'Enfer, quel genre de victoire ?
 Un Dieu sacrifié par son Peuple chéri ?
 Quel attentat ! quel cœur ne seroit attendri !
 De la Religion dont le feu nous embrase,
 Voilà le fondement & la solide base :
 Qui manqueroit de foi pour ce point décisif,
 Sur les autres devoirs seroit en vain actif.
 Cette Religion, toute spirituelle,
 Exige une créance implicite comme elle :
 Mortifier sa chair, & réprimer ses sens,
 Il n'est point d'autre offrande, il n'est point d'autre encens.

UN culte extérieur, que par-tout on renomme,
 Fut pourtant établi par l'Éternel fait homme :
 Mais ce culte demande autant de pureté,
 Que dans cet Univers il a mis de clarté.
 Je ne vous l'ai point tu : c'est là notre croyance.
 Ce Dieu s'affujettit, comme nous, à l'enfance ;
 Mais, au travers du voile & de l'obscurité,
 On vit percer les traits de sa Divinité.
 A peine a-t-il douze ans, qu'il prêche dans les temples,
 De sa haute sagesse il donnoit des exemples,
 Confondoit les Docteurs de ce Peuple aveuglé,
 Dont le cœur étoit froid & l'esprit dérégulé.
 Vainement, pour forcer de criminels obstacles,
 Employoit-il sans fin tous les plus grands miracles.
 Les morts même à sa voix sortoient de leurs tombeaux :
 Mais rien ne put jamais éclairer ses bourreaux !
 Des secrets du Très-Haut instruments déplorables,
 Ils s'étoient attiré ces verges redoutables

Qui devoient les plonger dans l'avilissement,
Dès ce Monde punir leur endurcissement.

L'HOMME-DIEU, pour fonder sa Religion sainte,
De son sang arrosée & dont l'Eglise est teinte,
Ne s'adressa rien moins qu'à ces Docteurs impurs:
Il confia ses Loix à des hommes obscurs (1);
Qu'afin d'humilier l'orgueil de la science,
Il fut exprès choisir au sein de l'ignorance,
Les comblant de ses dons, remplissant leur esprit
De ce souffle divin qui jamais ne périt.
C'est à de vils Pêcheurs qu'il dicta ses maximes,
Les chargeant d'enseigner ces préceptes sublimes
Par qui nous devons être instruits, régénérés:
Bientôt, pour leur savoir, ils furent honorés;
Tant il est vrai que Dieu peut, lorsque bon lui semble,
Donner ou renverser tous les talents ensemble!
Prêt à finir ses jours, ce Maître institua
Un Mystere sacré qui se perpétua (2),
Et qui jusques à nous, jusqu'à la fin dernière,
Servira d'aliment & de vertu première:
Non! je ne saurois trop retracer à vos yeux,
L'incalculable prix d'un sang si précieux!
Figurez-vous ici tous les trésors du Monde;
Ce que je vous ai dit n'a rien qui le seconde:
L'expression me manque en un pareil sujet.
Et je ne puis vous peindre un si célèbre objet.

(1) Les Apôtres.

(2) La Cène.

Commencez par sentir ce que c'est que mystère ;
 Puis rappelez-vous-en l'auguste caractère :
 Il est à la raison , comme à nos sens trompeurs ,
 Ce que sont au matin ces épaisses vapeurs
 Que le Soleil dissipe en éclairant nos têtes ,
 Qui fécondent la terre , ou forment des tempêtes.
 Bu, pris avec la foi , dans un cœur droit & pur ,
 Il est pour le salut le moyen le plus sûr :
 Mais , aussi , le Chrétien qui le prend sans scrupule ,
 Ou qui n'a point soumis son esprit incrédule ,
 Dont le cœur corrompu rit d'un tel Sacrement ,
 Boit & mange , à la fois , son dernier jugement.
 Un jour , vous comprendrez des paroles mystiques ,
 Vous saurez quelles sont leurs vertus sympathiques ,
 Et que , par un miracle insigne , essentiel ,
 Elles font tous les jours descendre Dieu du Ciel.
 Cet heureux privilège appartient à nos Prêtres ,
 A des Oints du Seigneur , distincts des autres êtres ,
 Faits pour entretenir un commerce divin ,
 Et pour porter nos vœux aux pieds du Souverain.

TANDIS que répandant ses bienfaits sur la terre ,
 Le Rédempteur du Monde en éloignoit la guerre ,
 Et qu'il ne travailloit que pour notre bonheur ,
 De lâches assassins redoubloient leur fureur :
 Crime énorme , odieux , honte de la nature !
 Et que ne put le Ciel supporter sans murmure !
 Les Juifs ne voulant plus souffrir un Dieu si bon ,
 S'armèrent à l'envi des armes du démon ;
 Leur rage envenimée éclata de manière ,

Qu'elle surprit d'abord la Nation entiere,
 Qui, pour juger son Juge, osa bien s'assembler :
 Un tel emportement ne la fit point trembler.
 Chez un Peuple effréné le tumulte décide :
 Ce Peuple devoit être infame, déicide ;
 Ainsi, ne voulant point le trouver innocent,
 Le cri qui le jugea, devint plus offensant (1).
 Ce Sauveur ne voyoit que des Juges perfides :
 Aussi le livra-t-on à des mains parricides ;
 Il en fut outragé, moqué, couvert d'affront,
 Malgré l'air de candeur qui brilloit sur son front.
 On ne conçut jamais une telle injustice !
 Il est enfin conduit au plus honteux supplice,
 Entre deux malfaiteurs, cloué sur une Croix,
 C'est ainsi qu'expira le Souverain des Rois,
 En demandant pardon pour un Peuple rebelle
 Qui le faisoit mourir d'une façon cruelle.
 Le Soleil s'éclipça, la Lune se noircit,
 L'Olympe fut en pleurs, & la Terre frémit.
 Mais, au bout de trois jours remportant la victoire,
 Il sortit du tombeau, resplendissant de gloire.
 Avant de remonter au céleste séjour,
 Il consola les siens, & parut en plein jour,
 Tel que l'Astre éclatant rend la lumière au Monde,
 Et chasse de la nuit l'obscurité profonde :
 De même, à la lueur de ce Soleil nouveau,
 Le jour sembla plus pur, le Ciel devint plus beau.

(1) Au rapport des *Evangelistes*, tout le Peuple crioit tumultuairement, tolle, tolle, *Crucifige eum* : c'est là ce que j'ai eu en vue.

Tout Israël, témoin de la rare merveille
 Qui frappoit vainement son cœur & son oreille,
 Osa l'attribuer à d'autres accidents,
 Et mit par-là le comble à ses maux évidents ;
 Aujourd'hui sur la Terre, errante & dispersée,
 Cette Nation fiere est par-tout méprisée :
 Mais d'autant plus coupable en ses lâches travers,
 Qu'elle n'ouvre les yeux que pour ferrer ses fers.

LES Disciples du Dieu que je viens de dépeindre,
 Parcoururent bientôt l'Univers sans rien craindre :
 Semblables aux torrents, qui laissent en tous lieux
 Des traces de leur cours rapide, impérieux ;
 Il n'est point de pays où leur marche s'adresse,
 Qui ne goûte à longs traits la divine promesse.
 Cette Religion eut d'abord des Martyrs ;
 Le culte des faux-Dieux étouffa leurs soupirs :
 Mais leur sang cimentait les murs de cette Église
 A qui la Terre en peu devoit être soumise.
 La persécution fut employée en vain,
 Ils étoient soutenus par un pouvoir divin :
 De leurs cendres naquit la lumière féconde,
 Qui soudain éclaira, détrompa tout le monde.
 Il n'est plus maintenant de lieu dans l'Univers,
 Où l'on ne soit instruit des miracles divers
 Que vous venez d'ouïr d'une oreille attentive,
 Et que ne peut répandre une bouche craintive.
 Dieu veut que l'on renonce à tout respect humain ;
 Que l'on s'expose à tout, à la soif, à la faim,
 Aux plus durs traitements de l'impie en colere :

C'est

C'est ainsi que les Saints remplissent leur carrière,
Appelés à sa gloire, ils jouissent d'un bien
Qui doit être le but où vise tout Chrétien.
Jésus-Christ, mort pour nous, n'admet point de partage;
Il veut, pour mériter le plus noble héritage,
Qu'on lui soit tout acquis, qu'on ne pense qu'en lui,
Sans quoi, c'est vainement que sa lumière a lui.
Il viendra quelque jour, porté sur les nuages,
En un jour annoncé par de tristes présages (1),
Juger tous les vivants; récompenser les bons,
Reléguer les mauvais dans des antres profonds:
Les morts, pour recevoir l'Arrêt inévitable,
Reprendront de leurs corps la forme véritable.
Le Monde a commencé, le Monde doit finir;
Nous appréhendons tous ce terrible avenir.

RETENEZ, cher ami, cette Histoire divine;
Pratiquez-en toujours l'infailible doctrine.
Je n'ai plus rien à dire à vos sens étonnés,
Je vous amenerai des mortels fortunés,
Ces Prêtres consacrés au service du Maître
Que mes discours n'ont pu que vous faire connoître.
Je n'ai pas le bonheur, que Dieu m'ait assigné
Le dépôt de la foi, qui leur est consigné;
Ministres du Seigneur, ils sont dépositaires
Des signes précieux, des sacrés caractères,
Qui doivent distinguer le front de nos Chrétiens,
Régler toutes leurs mœurs, assurer leurs maintiens.

(1) Le Jugement-dernier.

Il faut vous conférer l'Eau-saincte du Baptême:
 Ce point fondamental est un vrai diadème,
 Qui, de fils du démon par le crime d'Adam,
 Nous fait enfans des Cieux & vainqueurs de Satan;
 Pourvu que, remplissant les dons de la sagesse,
 Nous ne manquions jamais à cette douce ivresse.

Je retourne bientôt au séjour d'où je viens.
 Mais vous me reverrez, chargé de tous les biens,
 Des plus rares trésors dont notre Europe brille;
 Que, dès ce Monde même, attache à sa famille,
 Celui qui distribue & les biens & les maux:
 Souverain débonnaire, il bénit nos travaux,
 Et nous traite souvent moins en Maître qu'en Père,
 Quand il voit rechercher les moyens de lui plaire.

Fin du treizieme Chant.

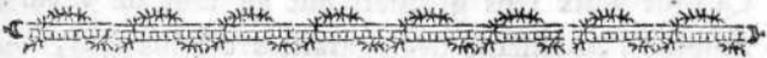



 ARGUMENT

DU

QUATORZIEME CHANT.

*D*IVERTISSEMENT des Espagnols & des Sauvages, durant que leurs Chefs s'entretiennent si sérieusement. Le Cacique & Colomb les retrouvent dans ces frivoles occupations. L'Amiral en blâme les siens. Satan & l'Enfer, toujours empressés à renverser le projet de Colomb, emploient de nouvelles ruses. Le Chef des Espagnols propose au Chef des Barbares, le dessein où il est de faire un établissement dans l'Isle; proposition acceptée avec joie par le Cacique. Description du Fort que l'on y bâtit, & contre lequel s'armerent les Démon. Tandis qu'on y travaille, le Cacique, qui admire de plus en plus ces étrangers, interroge l'Amiral sur les Pays dont ils sortent. Détail circonstancié, que lui fait Colomb, des trois autres parties de l'Univers.


 CHANT XIV.

*P*ENDANT cet entretien ménagé par le Ciel,
L'Enfer ne préparoit qu'amertume & que fiel:

Honteux de trouver tout à ses projets contraire,
 De nouvelles horreurs il arma sa colere.
 Entre les Espagnols & cette Nation,
 Il voulut déranger & troubler l'union;
 En les voyant ensemble, on n'eût pu reconnoître,
 Quels étoient ceux qu'ici le destin y fit naître.
 Les Chefs, en arrivant, trouverent leurs sujets,
 Occupés de plaisirs, rians & satisfaits:
 Ceux de Colomb, témoins de la fête grossiere,
 Sur cet objet entr'eux s'étoient donné carrière;
 Mais d'abord, revenus de leur étonnement,
 Ils ne se livrent pas à moins d'emportement;
 L'insensé Matelot n'en fut jamais avare!
 Ils voulurent montrer, à la foule barbare,
 Des divertissemens qu'ils croyoient plus sensés,
 Admirés en effet, si-tôt que commencés.
 C'est le propre, à nos yeux, d'une chose nouvelle,
 De briller d'un éclat qui séduit leur prunelle;
 Le prestige, d'ailleurs, ne peut que réussir,
 Chez un Peuple sauvage, avide du plaisir (1).
 Nos joyeux Castillans, armés de leurs guitares,
 En tirèrent des sons qui charmoient les Barbares;
 Leurs oreilles encor n'avoient rien entendu,
 Qui sur leurs sens grossiers eût eu tant de vertu:
 Amphion, bâtissant des murailles célèbres (2),

(1) Les Sauvages de l'Amérique ont un goût décidé pour le plaisir; il semble qu'ils ne soient pas nés pour autre chose: ils sont contents, pourvu qu'ils se réjouissent.

(2) La Fable dit qu'il éleva les murs de Thebes, au son de sa lyre.

Orphée , aux sombres bords écartant les ténèbres (1),
 Malgré l'antiquité du récit fabuleux,
 En firent beaucoup moins avec leurs luths fameux ;
 Jusqu'à les adorer on porta la folie !
 Cet excès d'ignorance anima leur faillie.
 Nos étrangers flattés se mirent à danser ,
 Au son des instrumens qu'ils savoient disposer :
 Autre admiration pour la troupe sauvage ,
 Qui trouvoit ravissant un si froid badinage.
 Mais , pourquoi décider ainsi du goût d'autrui ?
 Le nôtre a-t-il jadis été comme aujourd'hui ?
 Nous n'avons qu'à pas lents percé la barbarie ,
 Pour arriver aux arts , ces fruits de l'industrie,
 Cessons donc de trouver étrange & surprenant
 Ce qui heurte nos goûts & l'usage présent :
 Ce défaut général n'est que trop à la mode.
 Les Castillans , plus fous , prirent l'autre méthode ;
 Par la joie excités , ils quittent leurs habits ,
 Et reprennent leur danse avec ceux du Pays ;
 A la nudité près , mais vêtus en Sauvages ,
 On les eût crus sortis de ces lointains rivages ;
 Par un contraste égal , plusieurs des Naturels
 Avoient pris leurs habits & sembloient être tels :
 Mêlés & confondus dans leurs danses burlesques ,
 Les Chefs furent trompés à ces marques grotesques,

(1) Selon la Fable , il descendit aux *Enfers* , où sa lyre lui fit r'avoïr sa femme *Euridice* , dont un mouvement de curiosité le priva pour toujours.

UN tel déguisement déplut à l'Amiral ;
 Il en fit à ses gens sentir le coup fatal :
 En effet, le respect se perd dans le tumulte,
 Et l'on en vient ensuite aisément à l'insulte.
 La familiarité, quand on veut enseigner,
 N'est souvent qu'un motif pour nous mieux dédaigner ;
 C'est dans l'éloignement qu'il faut qu'on nous contemple ;
 Les solides vertus doivent prêcher d'exemple !
 Mais à qui tenoit-il tous ces sages propos ?
 A des gens vicieux, de fougueux Matelots,
 Dont il avoit lui-même essuyé l'imprudence ;
 Et qui donnerent lieu, par leur extravagance,
 Au malheur qui pensa renverser, de nouveau,
 Le projet d'achever un voyage si beau.

COLOMB avoit dessein de laisser sur ces rives,
 Qu'il s'étoit proposé de retenir captives,
 Un établissement jusques à son retour :
 Il y fit, sans retard, travailler dès ce jour.
 Le Chef, qu'il consulta, dont il prit la promesse,
 En parut enchanté, réveilla sa tendresse,
 Pour l'assurer que ceux qui voudroient demeurer,
 Non moins que ses enfants se verroient révérer.
 L'Amiral connoissoit le cœur de ce Sauvage,
 Savoit que la franchise en étoit l'appanage ;
 Il n'eut point de soupçon sur sa sincérité :
 Rarement un cœur neuf trahit la vérité !
 Il offrit au Héros ce qu'il falloit sur l'heure,
 Pour établir, fonder la nouvelle demeure ;
 Et l'on s'y conduisit avec tant de chaleur ,

Que l'hospice devint un sujet de douleur.
L'Enfer ne put le voir, d'un œil assez tranquile,
Pour laisser subsister cet important asyle.

LE lieu que l'on choisit pour y bâtir ce Fort (1)
Qui n'étoit qu'un amas de planches de rapport,
Des débris du Vaisseau naufragé sur la Côte,
Que le flot agité ramenoit à Mer haute:
Ce lieu, dis-je, choisi par le sage Amiral,
Ne lui paroissoit point devoir être fatal.
Il l'avoit cru si loin des Bourgs ou des Villages,
Que ses gens n'y pourroient exercer de pillages;
Il leur recommanda de n'en point approcher,
Et d'éviter, sur-tout, de les effaroucher.
Mais ils ne l'eurent pas si-tôt perdu de vue,
Que, livrés aux excès, sans nulle retenue,
Ils furent au-devant de leur malheureux sort,
Qui les fit naufrager & périr dans le Port.

DURANT qu'on s'occupoit, avec toute l'adresse,
A construire, finir la rare forteresse
Qui n'eût pas dans l'Europe arrêté dix soldats,
Mais plus que suffisante en ces nouveaux climats;

(1) Ce trait historique ne prit fin qu'au second voyage de *Colomb*; mais suivant le privilege du *Poëme*, je l'ai fait commencer & finir à son premier voyage. On m'a montré, dans la savane naturelle de *Limonade*, les ruines d'une forteresse, qui ne sauroit être celle-ci, puisque les fondemens en sont de briques: sans doute en étoit-ce une nouvelle, construite où étoit la premiere?

Les deux Chefs se voyoient, s'entretenoient sans cesse,
 Refferroient les liens de leur vive tendresse :
 Le Barbare charmé de ses hôtes divins,
 Sans relâche admiroit les œuvres de leurs mains ;
 Rien ne peut échapper à son impatience,
 Il eût voulu pouvoir dévorer leur science.
 Il s'informoit de tout, & pressoit le Héros
 D'expliquer sur le champ jusqu'aux moindres travaux.
 Colomb, de son côté, n'avoit pas moins de joie,
 En admirant combien son esprit se déploie :
 Des ressorts infinis dont Dieu l'avoit doué,
 Plus d'un Européen se feroit vu loué.
 Ainsi qu'un écolier intelligent, docile,
 Profite des leçons d'un Précepteur habile ;
 Tel ce Sauvage adroit, par l'Amiral instruit,
 De tout ce qu'il entend ne perdoit point le fruit :
 Son naturel heureux eût effrayé le nôtre !
 De sujets en sujets ils voltigeoient l'un l'autre.
 De plus en plus content, le Barbare lui dit. —

JE vois bien, que c'est vous que l'on nous a prédit ?
 Depuis assez long-temps les Dieux de nos Contrées,
 Ou, si vous l'aimez mieux, leurs bouches égarées,
 Nous ont fait avertir par leurs Prêtres menteurs (1),
 De tout ce que je vois en ces moments flatteurs :

(1) Les différentes Nations qui composoient l'Amérique, au temps de sa découverte, convinrent unanimement qu'elles avoient été averties, qu'il devoit arriver des Peuples barbus qui les subjugueroient. Voilà ce qu'on lit dans divers Historiens de ce Nouveau-Monde.

Qu'un jour des étrangers, venus sur nos rivages,
Étaleroient aux yeux de rares avantages;
Qu'ils nous étonneroient de prodiges nouveaux,
Je supprime le reste, & le reconnois faux.
Jusques-là, leur organe est la vérité même:
Le surplus ne seroit qu'une imposture extrême:
Vous ne fûtes jamais capables de tromper,
Et j'ai déjà pris soin de vous développer.
Mais favorisez-moi de plus de connoissance:
Dites-moi les Pays où vous prîtes naissance:
Si vous ne fûtes pas les enfants du Soleil,
Quel climat a donc pu fournir rien de pareil? —

VOTRE naïveté me réjouit, m'enchanté,
Dit le docte Colomb, d'une voix plus touchante:
Vous me faites plaisir; plus vous m'interrogez,
Plus vous êtes ardent, & plus vous m'engagez.
Non, non, tel que vos Dieux oracles de mensonges,
Je ne viens point ici vous débiter des songes,
Comme la vérité préside à mes discours,
Vous pouvez demander, je répondrai toujours:
Il est vrai, j'ai manqué (mais le Ciel m'y condamne)
A raconter d'abord notre Histoire profane.
Or, sachez que Dieu veut qu'on commence par lui;
Son Histoire, d'ailleurs, de la nôtre est l'appui;
La nôtre a commencé par où finit la sienne,
Elle est, & la plus sainte, & la plus ancienne.
Retracez-vous les faits que je vous ai décrits,
Ils vont se retrouver & frapper vos esprits.

LE Royaume de CHRIST avoit tant à combattre,

Qu'il n'auroit pu tenir que le temps de l'abatre,
 S'il n'eût été fondé sur un divin pouvoir,
 Contre qui rien d'humain ne pouvoit prévaloir.
 La Terre étoit peuplée, en ses vastes Provinces,
 D'hommes obéissans à d'infideles Princes,
 Infideles eux-mêmes aux préceptes divins,
 Et n'écoutant en tout que des conseils humains.
 Ils suivoient le penchant d'un honteux fanatisme
 Qui tenoit la plupart dans un vil Paganisme:
 Cette Religion dominoit en tous lieux,
 Sous des noms différens cultivoit de faux-Dieux;
 Les Gentils, les Païens, suivant leur fantaisie,
 En augmentoient le nombre au gré de leur envie.
 Mais à peine a paru l'étonnante clarté,
 Que le triomphe suit, cesse l'obscurité:
 Les faux-Dieux tout d'un coup perdent leurs privilèges,
 Et l'on voit se fermer leurs temples sacrilèges:
 Les yeux s'ouvrent bientôt sur le Maître du Ciel;
 On ne connoît qu'un culte, il est l'essentiel.
 Admirez, avec moi, la Puissance divine,
 Vous y reconnoîtrez sa céleste origine.

ALORS les Nations, que voyoit l'Univers
 Préparer, fomenteur tant de cultes divers,
 Dont les mœurs se régloient sur la Loi naturelle,
 Presque toujours trompeuse, & souvent infidelle;
 Ces Nations, changeant avec le nouveau jour,
 Virent changer leurs cœurs, éputer leur amour.
 A des travers sortis d'une source infernale,
 Succéderent la Foi, la plus pure Morale:

Le Monde prit pour lors un autre engagement,
Et son éclat parut à ce grand changement.

L'UNIVERS est un tout compris en trois parties,
Pleines d'êtres divers, entr'elles assorties;
Cependant, tout differe! insectes, animaux,
Plantes, fleurs, fruits, poissons, quadrupedes, oiseaux:
Cette diversité s'étend à l'homme même.
Nous sommes, vous & moi, la preuve du système?
Il n'est pas moins certain que nous sortons tous deux,
De la souche d'Adam ce pere malheureux;
Mais nous ne différons simplement qu'en nuance;
Quoiqu'en ce genre il soit plus d'une différence!
De quel étonnement vos sens seront frappés,
Quand je vous parlerai d'hommes enveloppés
De toute la noirceur que les ombres rassemblent,
Et qui, faits comme nous, en tous points nous ressemblent?
Les jeux de la nature, autant que le climat,
Ont altéré, changé notre premier état.
De ces diversités il n'en faut rien conclure.
Tout pouvoit être pur dans l'état de nature;
Mais tout change à la longue; & les productions
Souffrent des changements, des altérations:
Le temps en vient à bout, détruit & décompose.
Les pierres, les métaux, en un mot toute chose.
Rien, par sa dureté, n'en peut être à l'abri.
L'Esprit conservateur paroît avoir péri,
Depuis que le déluge a, par ses avalasses,
Fait au sein de la Terre un nombre de crevasses:
De putrides vapeurs vers les Cieux ont monté,

L'air en fut obscurci, l'air s'en est infecté ;
 Le venin influa bientôt sur toutes choses ;
 C'est alors que l'on vit tant de métamorphoses !
 Inanimés ou non, les êtres douloureux
 Furent d'abord atteints des maux les plus affreux :
 Il fallut avec soin, & d'un travail pénible,
 Faire produire tout à la terre insensible,
 Qui, jusques-là, donnant sans travail & sans soins,
 Prévenoit d'elle-même & chassoit nos besoins.
 Dieu touché de pitié, ce Pere débonnaire,
 Voulut bien, à la fin, désarmer sa colere :
 Il apprit aux mortels à réparer ces maux ;
 Mais il ne fit par-là qu'accroître leurs travaux.
 Car la punition, attachée à nos crimes,
 Ne devoit point cesser sur de tristes victimes.
 C'est d'où sont nés les arts, utiles, fructueux,
 Qui nous rendent encor vains & présomptueux,
 Tant l'homme est de nature ingrate & corrompue !
 Mais la Religion l'étouffe ou l'exténue.
 Ainsi, dans le creuset, sans en être altéré,
 Par le feu le plus vif l'or se trouve épuré :
 Ce sont là des secrets & des expériences,
 Dont je vous instruirai dans d'autres occurrences.

CES trois divisions de l'Univers connu,
 Ont chacune leur nom, soyéz-en prévenu :
 La première est l'ASIE ; où furent les merveilles
 Par où j'ai commencé d'instruire vos oreilles :
 De l'enfance du Monde elle fut le berceau,
 L'homme parjure en fit aussi-tôt son tombeau ;

Du moins, est-ce où brisa sa première innocence,
 Où l'on vit éclater sa défobéissance.
 C'est le premier climat habité des humains.
 Ses forfaits auroient-ils dérangé ses destins ?
 Elle n'est plus ce lieu, dont on lit des peintures,
 Qui nous charment encor par de vives figures,
 Et que les Livres saints se plaisent à chanter ;
 On n'y reconnoît plus rien qui puisse flatter.
 Sans doute, est-ce le fruit de ses erreurs futiles !
 Si remplie autrefois de Peuples & de Villes,
 Que ses terrains devoient en être tous couverts,
 Elle n'offre aujourd'hui que de vastes déserts.
 Malgré tant d'infortune, on y remarque encore
 De superbes cantons qu'un beau printemps décore :
 L'Inde en est le Jardin ; d'où de riches trésors
 Se répandent, de loin, sur nos fortunés bords.
 Vous en êtes venus. Votre heureuse Contrée,
 Quoique du Monde entier elle soit séparée,
 En est certainement un endroit isolé,
 Perdu peut-être, après avoir été peuplé ?
 L'Univers dans son tout est de figure ronde :
 Sur telle opinion que chez nous l'on se fonde,
 Pour croire que ce Ciel dépend de l'Occident,
 Je n'en juge pas moins qu'il est de l'Orient.
 Le Soleil en son tour, parcourant l'un & l'autre,
 De ce nom du Couchant a fait nommer le vôtre ;
 Le Pays d'où je suis est, par rapport à vous,
 Ami, ce que le vôtre est à l'égard de nous.
 Je l'avois toujours dit : oui, la Terre est sphérique (1) !

(1) C'a toujours été le sentiment des Philosophes, celui qui est encore

La deuxième partie est appelée AFRIQUE :
 Grande, vaste, peuplée, immense en son contour,
 Et placée au Midi de cet Astre du jour,
 Dont les rayons brûlants échauffent ses enceintes ;
 Elle en porte, par-tout, de terribles empreintes.
 Les hommes y sont noirs. Sans doute leur couleur
 Vient du chaud excessif, de l'extrême chaleur (1) :
 On observe qu'aux lieux où cette ardeur moins vive
 De ses feux dévorants tarit la force active,
 La couleur est plus claire, & tire sur le brun ;
 Pour qui fait l'Univers cet exemple est commun :
 Ainsi, tout Africain n'a pas la peau si noire,
 Et le Maure n'est pas moins digne de mémoire ;
 Voisin de notre Ciel, où l'air est tempéré,
 Son teint en est moins noir, & bien plus éclairé.
 Notre blancheur provient de la température,
 Du climat le plus pur qui soit dans la nature,
 Où la diversité qui regne tour-à-tour,
 Purge sans cesse l'air, ce dangereux vautour,
 Avide de ronger nos corps & nos entrailles,
 Qui nous livre, sans fin, de mortelles batailles.

le plus suivi, quoique les dernières opérations sur la figure de la Terre aient un peu dérangé ce système.

(1) Il est aujourd'hui démontré que le climat influe sur bien des choses, tant physiques que morales ; cependant notre siècle éclairé n'a encore rien produit de raisonnable, sur la différence des couleurs humaines : il seroit absurde d'en donner tout l'honneur aux climats, puisque nous avons preuve à cet égard que les Nègres sont noirs par-tout où ils vont & demeurent ? Et vice versa, pour les Blancs. Rien de satisfaisant jusqu'à présent là-dessus. On peut dire de tous les systèmes sur cette matière, fiat lux !

Nous sommes garantis de ses cruels efforts,
Par le froid qui le calme & détend ses ressorts ;
Au lieu que les climats exempts de la froidure,
Ne sont point à couvert de sa dent trop impure.
On juge à leur visage, où les hommes sont nés ;
Il en est donc de blancs, de noirs, de basanés ?
Et quelques-uns de ceux qui naissent en Asie,
Ont leur peau, comme vous, éclatante & rougie.
Connoissez, à ce trait, votre antique berceau,
Et n'en écarterez point le lumineux flambeau ?
J'ose même penser, selon toute apparence,
Que vous n'êtes pas loin des lieux de votre enfance :
Qu'en allant un peu plus vers le cours du Soleil,
On trouveroit bientôt ce pompeux appareil
Des terres qu'au Levant l'Européan renomme,
Où, comme je l'ai dit, naquit le premier homme.
Je pourrai quelque jour en tenter le succès,
Et cette découverte en est d'heureux essais.
L'Afrique a des Pays incultes & stériles ;
Quoiqu'elle offre en nos jours d'assez nombreuses Villes,
Elle n'approche point de son premier éclat :
L'habitant est tombé dans un honteux état,
Ses Peuples, en ouvrant les yeux à la lumière,
Se forgerent ensuite une épaisse barrière,
Qui leur en a caché l'éminente faveur ;
La plupart aujourd'hui croupissent dans l'erreur,
Ce malheur est commun au Peuple Asiatique.
Ils vivent éloignés de leur splendeur antique ;
La mollesse a terni le germe précieux
D'ineffimables dons que leur firent les Cieux,

L'EUROPE est la troisieme ; & , quoique plus petite ,
 Par-dessus toutes deux elle brille en mérite :
 Son étendue à peine égale la grandeur
 D'États que l'on y voit encor dans leur vigueur.
 Mais tout est occupé. De magnifiques Villes
 A tous les Voyageurs offrent de sûrs asyles :
 Des Citoyens nombreux y vivent fortunés ,
 Dans les emplois divers qui leur sont destinés :
 Le plus industrieux est le plus estimable ;
 La vertu , qu'on cultive , est encor plus aimable.
 On y fait distinguer quiconque a des talents ,
 Il en est de communs , il en est de brillants.
 Chacun , dans son état , élève sa famille ;
 Mais , malgré le concours d'un Peuple qui fourmille ,
 L'ordre le plus exact est par-tout observé ,
 Et cet ordre admirable est toujours conservé.
 Chacun a son emploi , chacun a son office :
 D'integres Magistrats veillent à la Police ,
 Jugent les différends entre tous les sujets ,
 Conformément aux Loix punissent les forfaits.
 Tandis que le Monarque , en Protecteur fidele ,
 S'occupe à ses devoirs avec non moins de zele ;
 Car il en est pour lui , comme il en est pour nous ,
 Et de les observer il n'est pas moins jaloux.
 On voit reluire en lui la majesté du trône ;
 Un sceptre est dans ses mains , il porte une couronne ,
 Et sa seule présence inspire le respect :
 Tout est dans le devoir , tout tremble à son aspect.
 Sans être des tyrans , que nos Peuples abhorrent ,
 En aimant leurs sujets , les Rois chez nous s'honorent ;
 Aussi

Aussi de notre amour font-ils toujours certains !

D'AUTRES Gouvernements ne font pas moins humains :
 On les nomme entre nous de sages Républiques ;
 Quoiqu'ils soient différents des États monarchiques ,
 Leurs droits aussi sacrés que ceux des Souverains ,
 Les font aller de pair , égalent leurs destins .
 Tous , selon leurs desirs , font la paix ou la guerre ;
 Également soumis au Maître du tonnerre ,
 Ils n'entreprennent rien , sans l'avoir consulté ,
 Et cherchent , dans son Temple , un motif d'équité ,
 On s'y trompe souvent . L'encens & la prière
 Ne légitiment point un moyen sanguinaire .
 Nos Chefs sont là-dessus trop prompts à s'abuser ,
 Dieu rejette des vœux qu'il ne peut exaucer .
 Voilà ce qui chez nous fait que tout paroît juste ,
 Ou que l'on s'autorise , au moins , d'un titre auguste .
 Nos puissants Potentats se soutiennent entr'eux ,
 Et jamais l'on n'accable un Prince malheureux ;
 La justice & l'honneur n'y sont point des fantômes .

Je ne vous nommerai que peu de ces Royaumes :
 Le nombre en est trop grand , pour entreprendre ici
 De vous en faire même un détail raccourci ;
 Je ne vais m'arrêter que sur les plus illustres .

LA France est entre tous , depuis nombre de lustres ,
 Et le plus ancien , & le plus glorieux :
 Ses Peuples , de tout temps , furent victorieux ;
 Et , quoique leur humeur soit légère , inconstante ,

Leur domination est douce, insinuante ;
 L'aménité me plaît & me les fait chérir,
 Encor plus que les arts qui vont chez eux fleurir.
 Ils ont, de tous côtés, étendu leurs victoires ;
 On ne lit que leurs noms dans toutes nos Histoires ;
 Et l'Europe & l'Asie ont vu ces Conquérants
 Porter de toutes parts leurs étendards flottants,
 Y soumettre à leurs Loix des Nations entières.
 Aujourd'hui, resserré dans de justes frontières,
 Et sans avoir perdu de si nobles Guerriers,
 Cet Etat belliqueux cueille d'autres lauriers.
 Il s'occupe du soin d'affermir sa puissance,
 Fait renaître par-tout & couler l'abondance,
 Entouré tous ses Bourgs de murs & de remparts,
 Récompense, entretient le progrès des beaux-arts.
 Si les Princes voisins n'y prennent enfin garde,
 Ils connoîtront un jour que l'Europe hasarde !
 Je ne l'ai que trop dit en plusieurs entretiens,
 La France assurément lui forge des liens (1).

J'AUROIS peut-être dû commencer par l'Empire ?
 Mais ce n'est qu'un vain nom ! contre lui tout conspire !
 Et long-temps les Français l'ont, d'ailleurs, possédé ?
 L'un de leurs Rois fameux semble l'avoir fondé (2).

(1) Je fais parler *Colomb* comme il l'a dû faire dans le temps dont il s'agit, où les Français enchaînoient un peu la liberté de l'Italie : sa patrie même n'étoit point exempte des alarmes qu'ils y répandoient de tous les côtés. Il est naturel de supposer qu'il y prenoit quelque intérêt.

(2) *Charlemagne*. Si ce grand Prince n'a pas fondé l'Empire d'Occident, il l'a, au moins, relevé d'une manière bien glorieuse.